



Une interprétation formaliste de la signification et du statut logique de la critique quinienne de la distinction analytique-synthétique

Mémoire

Pier-Alexandre Tardif

Maîtrise en philosophie
Maître ès arts (M.A.)

Québec, Canada

© Pier-Alexandre Tardif, 2014

Résumé

L'auteur entreprend dans ce mémoire de proposer une interprétation formaliste de la signification et du statut logique de la critique que mène Quine, dans son article *Two Dogmas of Empiricism* de 1951, à l'encontre de la distinction classique en philosophie entre les énoncés analytiques et synthétiques. Contre l'interprétation standard qui persiste à concevoir cette critique comme un rejet catégorique de la distinction, l'auteur reconstruit la théorie de la signification quinienne afin de relever la distinction renouvelée qu'introduit Quine entre "analytique" et "synthétique" dans son dernier ouvrage, *From Stimulus to Science*. Par une étude comparative de la conception de Quine et de celles de Churchland et Searle sont spécifiés le sens et le statut que l'on doit assigner à sa notion de "signification". Réinterprétée à la lumière de ces considérations, la critique quinienne se révèle être une remise en question de niveau métaépistémologique de la pratique philosophique de l'empirisme logique.

Abstract

In this dissertation, the author proposes a formalist interpretation of the meaning and logical status of the critique that Quine put forward against the classical philosophic distinction between analytic and synthetic statements in his 1951 article *Two Dogmas of Empiricism*. Against the standard interpretation that prevails in the literature, according to which this critique is categorical and without appeal, the author undertakes to rationally reconstruct Quine's theory of meaning in order to reveal the renewed distinction between "analytic" and "synthetic" as it was introduced in his last book, *From Stimulus to Science* (1995). The meaning and logical status that ought to be assigned to his notion of "meaning" are specified by means of a comparative study between Quine's own conception and that of Churchland and Searle. Reinterpreted in the light of these considerations, the Quinian critique proves to be a metaepistemological reassessment of the logical empiricism's philosophical practice.

Table des matières

Résumé.....	iii
Abstract.....	v
Table des matières.....	vii
Avant-Propos.....	ix
0. Introduction.....	1
0.1. La problématique de notre recherche.....	1
0.2. Le niveau de notre recherche et notre méthodologie.....	6
0.3. L'objet et la démarche de notre recherche.....	13
1. La critique de la distinction "analytique-synthétique".....	17
1.1. Hume, ou le retour aux sources.....	17
1.2. La théorie vérificationniste de la signification.....	25
1.2.1. Reprise de la critique humienne.....	25
1.2.2. La critique de la théorie vérificationniste de la signification.....	30
1.3. La critique de l'analyticité.....	37
1.3.1. Définition, explicitation et explication.....	37
1.3.2. La notion d'analyticité en cause.....	41
1.3.3. Définition.....	44
1.3.4. Interchangeabilité.....	46
1.3.5. Règles sémantiques.....	51
1.4. Une relecture de la critique de la distinction analytique-synthétique.....	53
1.4.1. Nature et portée de la critique.....	53
2. L'analyticité en contexte de communauté linguistique.....	59
2.1. Le projet empiriste revisité.....	59
2.1.1. L'empirisme classique.....	59
2.1.2. L'empirisme logique.....	60
2.1.3. L'empirisme naturaliste.....	68
2.1.4. Behaviorisme et gestaltisme.....	72
2.2. La théorie quinienne (causale) de la signification.....	74
2.2.1. Le stimulus global.....	74
2.2.2. La similarité.....	76
2.2.3. Saillance et ostension.....	80
2.2.4. Des énoncés aux théories.....	81
2.3. L'analyticité et la communauté linguistique.....	88
2.3.1. L' <i>explicatum</i> de l'analyticité.....	89
2.3.2. La communauté linguistique.....	99
2.3.3. Une distinction renouvelée.....	114
3. Un revirement dans l'ancrage de la signification.....	129
3.1. Première critique : la signification sans représentation.....	132
3.1.1. Pièce chinoise : syntaxe et sémantique.....	132
3.1.2. Stimulation et représentation, explication et définition.....	141

3.2. Deuxième critique : la signification comme usage	155
3.2.1. La réplique de Searle à la critique de Quine	155
3.2.2. L'usage et l'air de famille chez Wittgenstein.....	157
3.2.3. La signification chez Searle	160
3.2.4. Retour sur la réplique de Searle : usage et présupposition.....	171
3.3. Retour sur la signification chez Quine	174
Conclusion.....	183
Bibliographie.....	201
A. Ouvrages primaires.....	201
B. Ouvrages secondaires	202

Avant-Propos

La présente recherche a vu le jour dans le cadre de lectures et de discussions sur Quine et en particulier sur son article l'ayant promulgué à une renommée certaine en philosophie contemporaine. L'impression laissée par ces premières lectures et discussions prenait la forme d'un premier constat pour le moins curieux. Cet article fait l'objet d'innombrables commentaires qui ne parviennent pourtant pas à rendre compte de façon claire et précise de l'argument au fondement de la critique de Quine. Au fil des lectures s'ensuivit un second constat qui a été décisif pour notre recherche, à savoir un problème concernant l'interprétation standard de cette critique. Depuis la parution de l'article *Two Dogmas of Empiricism* en 1951, une quantité imposante de critiques ont été soulevées à l'encontre de la critique que mène Quine de la distinction classique en philosophie du langage entre les énoncés analytiques et synthétiques. La pertinence d'une relecture de la critique quinienne de la distinction "analytique-synthétique" est néanmoins manifeste dès lors qu'est mis au jour le caractère particulièrement insatisfaisant des solutions ou des interprétations précédemment proposées. Sans prétendre ici à l'exhaustivité, spécifions quelques cas typiques de solutions qui se retrouvent dans la littérature des 60 dernières années. Nombre de tentatives visent à reconstruire et préciser l'argument de Quine concernant la répudiation de ladite distinction. Parmi ces critiques de nature logique, certaines tentent de miner l'argument de Quine, tandis que d'autres essaient de fournir une défense de ce que ce dernier considère comme le premier dogme de l'empirisme. Certaines solutions se distinguent des précédentes dans la mesure où elles consistent à puiser plus largement dans le corpus quiniien afin de reconnaître si la critique à l'égard de la distinction tient bon. On s'intéresse par exemple aux conséquences de la thèse Duhem-Quine ou à celles de la thèse de l'indétermination de la traduction afin de montrer si ces thèses empêchent de définir l'"analyticité", ou si elles permettent au contraire de définir cette notion. Enfin, en termes quiniens ou non, nombre de solutions consistent à tenter de redéfinir certaines notions ayant fait l'objet de la critique ("analyticité", "signification", "synonymie") dans le but manifeste de sauver la distinction "analytique-synthétique".

Ce qui est proprement insatisfaisant à l'égard de la plupart de ces solutions est la façon dont la critique de la distinction "analytique-synthétique" s'y trouve perçue et traitée,

à savoir comme un rejet catégorique de cette distinction, c'est-à-dire un rejet pur, simple et sans retour. La difficulté est qu'une telle interprétation est irrecevable pour au moins deux raisons dont ces solutions préalables, le plus souvent, ne tiennent pas compte. D'une part, parce que Quine admet cette distinction pour le langage logique, comme en témoigne son acceptation de la notion de "vérité logique" qualifiée d'analytique dans *Two Dogmas in Retrospect* et dont il fait usage dans *Méthodes de Logique* ; d'autre part, et malgré que ce détail soit passé inaperçu dans la littérature il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un point essentiel, parce que Quine reprend explicitement cette distinction dans son dernier ouvrage, *From Stimulus to Science* (1995), en la reformulant à l'aide du catégorique observationnel. L'objectif de notre recherche est de montrer que, depuis la parution de ce dernier ouvrage en 1995 dans lequel Quine utilise la distinction "analytique-synthétique", l'interprétation standard de la critique quinienne de la distinction "analytique-synthétique" dans la littérature existante s'effondre, de sorte qu'une réinterprétation de sa critique de 1951 est rendue nécessaire.

Il va sans dire qu'à l'instar des autres commentateurs, notre propre entreprise s'appuie sur les textes de Quine à partir desquels nous entendons non seulement préciser le problème que pose l'interprétation standard, mais également le résoudre. C'est à une interprétation des textes de Quine que se consacre notre recherche et c'est à l'intérieur de ces limites que celle-ci se situe. L'atteinte de notre objectif rencontre d'emblée une difficulté. À l'instar de la nôtre, les nombreuses interprétations de la critique de Quine sont basées sur une lecture des textes de Quine. Faute de critères pouvant démarquer les bonnes et les mauvaises interprétations, en quoi notre lecture, aussi différente soit-elle, peut-elle prétendre être autre chose qu'une nouvelle interprétation parmi d'autres ? La méthodologie que nous ferons nôtre au cours de cette recherche, afin que notre hypothèse de travail, qui n'est pour l'instant qu'une supposition sans preuve, reçoive une preuve, prend la forme d'une étude comparative. C'est en confrontant les conceptions de Quine à d'autres conceptions qui lui sont opposées que nous entendons spécifier ce qui distingue sa conception et cerner la signification que l'on doit donner à ses textes sous peine d'autocontradiction. Il est donc supposé que les textes de Quine sont assujettis à la loi de non-contradiction et que seule une interprétation qui rend la conception de Quine non contradictoire relativement aux conceptions opposées, est une interprétation admissible.

Nous disions que notre recherche se consacre à une interprétation des textes de Quine et que c'est dans ces limites qu'elle se situe. Dans ces conditions, il importe de noter que se trouve hors du cadre de notre relecture de sa critique un certain nombre de thèses faisant l'objet de litiges dans la littérature pertinente et dont nous ferons usage uniquement à des fins heuristiques. Plusieurs thèses quiniennes — dont certaines sont présupposées par nos propos — seront abordées, mais jamais directement, c'est-à-dire que nous éviterons de prendre position et n'en proposerons ni une critique, ni une interprétation. Il s'agit par exemple de la sous-détermination d'une théorie, de la thèse Duhem-Quine, de la thèse de l'indétermination de la traduction, de l'engagement ontologique, de l'inscrutabilité de la référence et de la relativité de l'ontologie. De même, nous nous référerons à des thèses de penseurs auxquels Quine fait ou non référence, bien que le cas échéant ce ne sera pas pour en proposer une interprétation personnelle, ni pour tenter de les défendre ou de les critiquer. Comme nous le disions, ces thèses et ces références sont avant tout mises de l'avant à titre heuristique. Nous nous y référons soit afin de faire ressortir des implications de la conception quinienne à partir de ses propres thèses, soit — dans le cadre de notre étude comparative — dans le but d'opérer des comparaisons permettant de rendre clair ce qui demeurerait vague et ambigu, voire inexprimable, si nous demeurions à l'intérieur du système quiniens. Au chapitre 1, nous faisons ainsi référence, d'une part, au problème de l'induction chez Hume en le mettant en parallèle avec sa reprise par Quine afin de spécifier le cadre logique dans lequel se situe sa critique de la théorie vérificationniste de la signification ; d'autre part, nous examinerons le principe de tolérance chez Carnap afin de faire ressortir ce qui insatisfait Quine vis-à-vis cette théorie vérificationniste. Au chapitre 2, nous introduisons des distinctions, propres à S. Kripke, entre "métaphysique", "ontologique" et "épistémique" afin d'apporter des précisions sur l'interprétation appropriée à donner aux propos de Quine, tandis qu'au chapitre 3 nous faisons appel à l'argument de la pièce chinoise chez Searle qui nous permet de comparer Quine et Churchland et de relever certains traits distinctifs et assez particuliers de la conception quinienne de la signification. Nous présentons enfin les grandes lignes de la théorie de la signification de Searle en les reconstruisant à partir de thèses fondatrices formulées initialement par Austin, Grice et le second Wittgenstein afin de faire apparaître des notions centrales de la philosophie du

langage ordinaire dont l'absence dans la conception de Quine, confèrent à sa théorie de la signification un cachet particulier.

Au cours des dernières années sur lesquelles s'échelonne cette recherche, j'ai eu diverses occasions, lors de discussions ou d'événements organisés, grâce auxquelles j'ai été amené à discuter son contenu et plusieurs des questions s'y rattachant avec un ensemble de personnes, collègues et amis, dont les remarques, les conseils et le support m'ont été particulièrement profitables. Pour leur soutien tout au long de mes études, je tiens également à remercier mes parents. Finalement, je voudrais remercier Jocelyn Maclure et Nicolas Fillion pour leurs précieux commentaires et particulièrement mon directeur, François Tournier, pour ses remarques judicieuses, pour l'originalité et la rigueur de son approche et sans lequel ce projet n'aurait pu voir le jour sous cette forme.

0. Introduction

0.1. La problématique de notre recherche

Au début du XX^e siècle s'opère une scission à l'intérieur de la communauté philosophique opposant deux traditions, non pas sur un thème philosophique particulier (l'empirisme, le rationalisme ou l'idéalisme), mais sur la nature même de la pratique philosophique. C'est cette scission que l'on a plus tard surnommée le tournant linguistique à la suite de Bergmann (en philosophie) puis Rorty (en historiographie) et qui sépare la philosophie anglo-saxonne de la philosophie continentale. Bergmann introduit d'abord cette expression pour caractériser ce que Wittgenstein a, selon lui, initié dans son *Tractatus Logico-Philosophicus*¹ et plus généralement, le courant de pensée initié par le positivisme logique (le néopositivisme) qui est devenu l'un des plus importants en philosophie au cours de la première moitié du XX^e siècle. Ce courant de pensée est issu des publications et conférences des membres d'un groupe de discussion formé autour de Moritz Schlick et qui réunissait des penseurs de formations académiques diverses mais communément intéressés par les questions épistémologiques concernant la connaissance scientifique, et qui a reçu le nom "Cercle de Vienne" (1924-1936). Un des éléments importants du contexte² de cette époque est le constat d'une différence marquée entre la situation de la science où se produisent des progrès majeurs et celle de la philosophie qui est dans un état pour le moins incertain. D'un côté, la science est en pleine effervescence, comme en témoigne la double révolution en physique entre 1905 et 1930 que représentent la théorie restreinte et la théorie de la relativité générale d'Einstein puis la mécanique quantique développée notamment par Max Planck, Erwin Schrödinger et Werner Heisenberg. De l'autre, l'idéalisme allemand (issue des philosophies post-kantiennes et de l'hégélianisme) domine dans le monde germanique (sur le continent) et commence à faire son apparition dans les pays d'expression anglaise.

¹ GUSTAV BERGMANN, *The Metaphysics of Logical Positivism*, Madison, University of Wisconsin Press, 1967, 340 p., p. 31. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme *GB*.

² D'aucuns ont souligné par ailleurs l'importance de considérer l'histoire du Cercle de Vienne dans son contexte sociopolitique (la transition de la démocratie au totalitarisme), dans le contexte la tension entre libéralisme et socialisme, ainsi qu'en relation avec les mouvements intellectuels du "*late enlightenment*", cf. Friedrich Stadler, « The Vienna Circle : Context, Profile, and Development », dans ALAN RICHARDSON, THOMAS UEBEL, *The Cambridge Companion to Logical*

Comme en témoigne le manifeste du Cercle de Vienne, la méthode préconisée et la conception du monde proposée par ses auteurs (Hans Hahn, Otto Neurath, Rudolf Carnap) s'inscrivent explicitement en faux contre la métaphysique scolastique, l'idéalisme allemand et l'apriorisme moderne. La conception scientifique du monde qu'ils proposent se caractérise par deux traits : d'une part, elle est empiriste et logique, la connaissance ne provenant que de l'expérience qui repose sur ce qui est donné de façon immédiate ; d'autre part, sa méthode consiste en l'analyse logique, à savoir la clarification de problèmes et d'énoncés à l'aide des outils de la logique moderne. Comme le précise Bergmann, ce n'est pas au point de vue des réponses apportées à certains problèmes philosophiques traditionnels que se distingue le néopositivisme. Selon lui, le changement radical caractéristique du tournant linguistique et constituant la contribution particulière du néopositivisme consiste essentiellement en sa méthode philosophique et à sa façon nouvelle de pratiquer la philosophie, de poser les questions et de les résoudre³. Les membres du Cercle de Vienne entendaient vaincre la philosophie métaphysique à travers une « synthèse de l'empirisme et de la logique symbolique, aidés du conventionnalisme français d'Abel Rey, Pierre Duhem et Henri Poincaré, de la méthode axiomatique de David Hilbert qui a fourni à la géométrie un système de définitions implicites, et des *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead »⁴. Bien que l'on considère généralement que l'existence du néopositivisme fût de très courte durée, l'empirisme logique y succéda à partir des années trente et continua à être actif au moins jusque dans les années 1960. L'empirisme logique est représenté notamment par Carnap, Reichenbach et Hempel⁵ et est également conçu comme une philosophie scientifique, au sens de la maxime suprême proposée par Russell : « chaque fois que c'est possible, il faut substituer les constructions logiques aux entités inférées »⁶.

Empiricism, New York: Cambridge University Press, 2007, 430 p., pp. 13-40. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme *FS*.

³ *BG*, p. 31.

⁴ *FS*, p. 16 (nous traduisons).

⁵ Salmon considère en effet que le néopositivisme est mort, mais que l'empirisme logique constitue encore une force vitale en philosophie des sciences, cf. WESLEY C. SALMON, « The Spirit of Logical Empiricism: Carl G. Hempel's Role in Twentieth-Century Philosophy of Science », *Philosophy of Science*, Vol. 66, No. 3 (Sep., 1999), pp. 333-350.

⁶ BERTRAND RUSSELL, *Mysticism et logique*, traduction de l'anglais, présentation et notes sous la direction de DENIS VERNANT, Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2007, 222 p., p. 149.

Dans cette perspective de la philosophie analytique⁷, la philosophie continentale, qui prétend parler du monde et l'expliquer au même titre que le discours scientifique, est considérée, par eux, sur le même pied que l'astrologie par rapport à l'astronomie, c'est-à-dire comme un discours parascientifique relevant de la superstition sans méthode de justification autre que les intuitions pures ou les impressions subjectives d'un sujet connaissant. La philosophie continentale est alors considérée ni plus ni moins que comme de la pseudoscience, de la pseudo-philosophie déguisée en philosophie qui confond, pour reprendre la distinction frégréenne entre "sens" et "référence", l'analyse de la signification des mots avec une véritable enquête sur le monde réel (extralinguistique). Au point de vue de la tradition analytique, étant donné sa démarche par nature spéculative et ne faisant aucun recours à de véritables expérimentations empiriques, la seule philosophie acceptable ne peut prétendre parler d'autre chose que du langage (sur le monde), évitant de cette façon toute confusion et toute confrontation avec la science empirique sur la nature des phénomènes naturels. La philosophie de l'âge de la science moderne issue des révolutions scientifiques des XVI^e et XVII^e siècles associée à des noms comme Galilée, Kepler, Copernic et Newton, c'est donc la philosophie du langage. Bergmann distingue deux divisions principales dans le néopositivisme. La première est celle des philosophes du langage idéal (*ideal linguists*), qui se divisent en formalistes (Carnap), reconstructionnistes et pragmatistes. La seconde concerne les analystes de l'usage correct du langage ordinaire (principalement à Oxford et Cambridge), qui se divisent en casuistes (positivistes thérapeutiques) et conventionnalistes (Ryle)⁸. Alors que la philosophie analytique constitue le cadre théorique général de notre recherche, notre orientation théorique s'inscrit dans sa branche formaliste — il importe toutefois de spécifier, d'une part que c'est strictement l'orientation de ce "cadre conceptuel" que nous reprenons et non les thèses philosophiques particulières défendues par les néopositivistes, d'autre part que nous devons y apporter quelques modifications pour rendre compte de ce que l'on entreprend dans ce mémoire.

⁷ « *Continental philosophers interested in metascience use such labels as "analytische Wissenschaftstheorie" as umbrella terms for Logical Empiricism, Popperianism, Ordinary-language Philosophy (e.g. P. Winch, W.B. Gallie) and often include also Pragmatism (e.g. Ch. Morris, W.C. Churchman)* », cf. GERARD RADNITZKY, *Contemporary schools of metascience*, Göteborg: Akademiförlaget (1968), Vol. 1, *Anglo-Saxon Schools of metascience*, 200 p., p. 19. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme GR.

⁸ Étant donné que nous serons amenés à préciser notre méthodologie par d'autres critères, nous n'entrerons pas ici dans les détails de ces distinctions que nous donnons surtout à titre indicatif.

Ces précisions apportées, la difficulté est que la nouvelle philosophie scientifique, représentée par exemple par l'empirisme logique, caractérise elle-même i) la science moderne comme un discours constitué d'énoncés synthétiques *a posteriori* ; ii) la philosophie véritable comme un discours constitué d'énoncés analytiques *a priori* ; iii) la pseudo-philosophie continentale comme un discours constitué d'énoncés synthétiques *a priori*, un type d'énoncé logiquement sans signification, aucune valeur de vérité ne pouvant être assignée à un énoncé qui ne permet pas, faute de faire directement (ou indirectement par voie de ses conséquences logiques) référence à quelque chose d'extralangagier, de le réduire à des impressions sensibles afin de le confirmer (vrai) ou de le réfuter (faux). Dans ces conditions, le fait de remettre en question, comme Quine (en supposant que son rejet est catégorique), la distinction entre les énoncés analytiques et les énoncés synthétiques nous rend incapable de distinguer, d'une part, entre la science empirique et la philosophie spéculative, mais également, d'autre part, entre la philosophie scientifique et la pseudo-philosophie (aussi surnommée métaphysique). Pour reprendre la formulation de Kuhn, la critique de la distinction "analytique-synthétique" remet en question ce qu'on a qualifié de "révolution scientifique" en philosophie analytique depuis plus d'un siècle.

La portée de la critique quinienne va donc aussi loin que d'ébranler les colonnes du temple de la tradition analytique en philosophie, entendu qu'il ne saurait y avoir de problème plus général en philosophie que celui de la nature de la philosophie et qui conduit à devoir redéfinir l'entreprise philosophique — même si Quine ne s'y était pas appliqué lui-même. Par exemple, la théorie de la connaissance est une problématique de la philosophie traditionnelle (continentale) où s'affrontent l'empirisme, le rationalisme, l'idéalisme, etc. au sujet de la façon dont le sujet connaissant acquiert naturellement sa connaissance du monde. À cette psychologie introspective sur laquelle s'appuie la pseudo-philosophie continentale devait se substituer l'étude du langage par la philosophie analytique (par l'étude de la nature des énoncés d'observations), c'est-à-dire une connaissance sans sujet connaissant — une entreprise qui, comme nous le verrons, n'a pu être menée à bien. Cette problématique continentale (des spéculations métaphysiques sur le monde) est-elle rendue à nouveau admissible, comme le laisse à sous-entendre le titre d'un ouvrage de Quine, *From Stimulus to Science* ? Loin d'être analytique, il s'agit manifestement d'un énoncé synthétique qu'un philosophe scientifique fidèle au tournant linguistique ne saurait être

autorisé à affirmer sans s'engager dans une confusion de niveaux de langage. Entendu que la philosophie ne se livre pas à de véritables expérimentations empiriques, Quine y fait-il œuvre de philosophe du langage ou de métaphysicien ? Étant donné que le critère d'engagement ontologique de Quine concerne ce à quoi nous engage logiquement un langage à admettre l'existence, il est loin d'être évident qu'il renonce au tournant linguistique en philosophie.

Mais il y a plus ; car c'est philosophiquement qu'est redéfinie la philosophie ici par Quine, c'est-à-dire que ce qu'on dit de la philosophie (le discours sur la philosophie) est en même temps lui-même un discours philosophique s'appliquant à lui-même — une autoréférence habituellement considérée néfaste en logique dans la mesure où elle ouvre la porte aux paradoxes logiques. Dans ces conditions, bien que nous supposions au point de départ (dans l'avant-propos) que le discours de Quine est exempt de contradictions (notre hypothèse de travail), il se pourrait bien que malgré le soin qu'y apporte Quine, l'auto-contradiction surgisse comme une conséquence non intentionnelle d'une telle autoréférence, comme l'a amplement montré l'histoire de la logique mathématique depuis le début du XX^e siècle⁹. Dans ces conditions, non seulement devons-nous reconstruire la signification de la critique quinienne de la distinction "analytique-synthétique" en lui conférant une interprétation qui tient compte de son utilisation récente de la distinction entre "analytique" et "synthétique" dans *From Stimulus to Science*, mais encore devons-nous en déterminer le statut logique. Le problème de la distinction "analytique-synthétique" revêtira alors la forme d'une question plus pointue concernant les distinctions entre une explication, une explicitation et une définition, lesquelles distinctions nous conduiront à nous interroger sur la "signification" dans ce qu'on a appelé la théorie de la "signification-stimulus". Nous verrons alors comment le problème de l'autoréférence du discours de Quine, qui voudrait parler de la signification au sens traditionnel, mais dans un langage ne comportant pas de termes pour en parler, conduit à la confusion la plus totale et au paradoxe, devant admettre l'existence de ce dont il nie l'existence. Dans les termes de Grice, c'est dire que Quine est incapable de distinguer entre la signification conventionnelle d'un énoncé et l'intention du

⁹ Nous reviendrons sur cette question dans la partie suivante concernant le niveau de notre recherche.

locuteur en l'utilisant, un processus de création qui ne peut être réduit à la quantification logique.

0.2. Le niveau de notre recherche et notre méthodologie

Si tant est que nous voulions éviter que notre recherche risque d'aboutir — à l'instar du discours autoréférentiel de Quine — à des paradoxes logiques, il nous faut faire appel à une stratégie. L'exemple paradigmatique dans l'histoire de la logique des mathématiques (en l'occurrence la fondation des mathématiques) est certainement celui du "Paradoxe de Russell" que Russell découvrit en analysant le Théorème de Cantor en théorie des ensembles. Russell trouva également qu'une similaire contradiction se trouvait dans les *Grundgesetze der Arithmetik* de Frege — ce qui donna lieu à un échange bien connu entre Frege et Russell à partir de 1902. Russell a conséquemment proposé sa théorie des types logiques qu'il a utilisée dans les *Principia Mathematica* pour fonder les mathématiques en les réduisant à la logique. Comme on le sait, dans sa propre contribution à la fondation des mathématiques, *New Foundations*, Quine rejette la théorie des types de Russell et substitue à la hiérarchie des types des formules de portées illimitées, abandonnant la notion de "fonction propositionnelle" au profit des classes et de leurs relations concomitantes¹⁰. Évidemment, notre but ici n'est pas de nous doter d'outils pour fonder les mathématiques, mais simplement pour éviter des conséquences désastreuses dans notre étude portant non sur des choses, mais sur des mots (des langages). Une stratégie similaire à la hiérarchisation des types employée par Russell est la distinction entre l'usage et la mention ("Paris est la ville lumière" et "'Paris'" est composé de cinq lettres") que l'on peut généraliser à la distinction entre le langage-objet (p.ex. le langage dans lequel une théorie est formulée) et le métalangage (le langage qui porte sur le langage-objet).

À la suite du tournant linguistique de la philosophie analytique, l'objet de la philosophie n'est plus tant le niveau des phénomènes dans le monde que celui d'un premier niveau de discours sur les phénomènes. En ce sens, l'objet d'étude général en épistémologie

¹⁰ cf. WILLARD VAN ORMAN QUINE, *From a logical point of view*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1953 (c1980), 184 p., p. 92 et 81 respectivement. Toute référence subséquente à cet article sera sous la forme *TDE*. Il est intéressant de noter qu'en conséquence, alors que pour Russell (un nominaliste) seuls les individus existent, Quine (qui se réclame également du nominalisme) se trouve accepter l'existence des classes.

contemporaine est le discours scientifique, lequel porte sur les phénomènes. Chez Quine par exemple, on suppose que l'objet de sa philosophie est le discours scientifique des théories behavioristes, gestaltistes et neurophysiologiques dont il propose une reconstruction rationnelle naturalisée — nous avons vu que c'est notamment autour de cette supposition que s'élabore notre recherche. Étant donné que notre discours prend pour objet le discours de Quine, notre recherche se situe à troisième niveau, métaépistémologique.

Si l'on considère l'épistémologie comme un discours ou une conception de la science, la métaépistémologie est en conséquence un discours ou une conception de l'épistémologie qui n'a aucune prétention à la scientificité. La science et l'épistémologie ont des objets et des méthodes différentes, et il n'en va pas autrement entre l'épistémologie et la métaépistémologie. Bien que nous ayons précisé que notre cadre théorique est la philosophie analytique, et que — dans les termes de Bergmann — c'est sa branche formaliste qui constitue notre orientation théorique, des nuances s'imposent en conséquence. La science est, à la fois, une activité intellectuelle pouvant faire l'objet d'une étude historique et un idéal de la connaissance pouvant faire l'objet d'une étude philosophique. Du point de vue scientifique, la science est un phénomène dans le monde pouvant faire l'objet d'une étude scientifique (p.ex. sociologie de la science). Mais la science ne saurait s'intéresser à elle-même et évaluer son aspect cognitif (les connaissances scientifiques) sans circularité, d'où la nécessité d'éviter de faire de l'épistémologie une science. Sous peine de circularité, la distinction entre "épistémologie" et "métaépistémologie" n'a donc de sens que si l'épistémologie elle-même n'est pas considérée comme une science, mais comme un champ de recherche en philosophie contemporaine comprenant plusieurs pratiques épistémologiques distinctes, c'est-à-dire différentes façons d'étudier philosophiquement la science. La notion de "pratique" est inspirée de Radnitzky qui tente, dans *Contemporary Schools of Metascience*, d'« étudier différentes manières de faire de la métascience et de rendre disponibles des outils métascientifiques dans les cas où cette tâche promet d'être fructueuse »¹¹. Tandis que Radnitzky conçoit la métascience comme une discipline scientifique, comme la partie théorique de la science de la science, nous avons vu que l'épistémologie n'est pas considérée ici comme une science. Deux

¹¹ *GD*, p. XIII (nous traduisons et nous soulignons). Notons que Radnitzky s'inspire de Tadeusz Kotarbinski.

remarquent s'imposent quant à la façon dont nous entendons ici l'expression "pratique épistémologique". Premièrement, la notion de "pratique épistémologique" repose sur la distinction entre "explicite" et "implicite", à savoir la différence entre ce qu'un auteur dit et ce qu'il fait. L'implicite correspond à ce qui est logiquement présupposé dans sa pratique, dans son usage des notions, et en ce sens, la signification et la valeur de vérité que l'on doit logiquement donner à ses notions et énoncés lorsqu'ils sont considérés à l'intérieur d'un ensemble d'énoncés. Deuxièmement, les pratiques épistémologiques se distinguent des écoles de pensée (constructivisme, empirisme logique, néopositivisme, structuralisme, etc.) en ce qu'elles ne proposent ni une conception de ce que doit être la science ni une conception — soit-elle scientifique — du monde. Elles sont plutôt des façons de pratiquer l'épistémologie, c'est-à-dire une façon de s'intéresser philosophiquement à la science — dans notre cas, il s'agit d'une façon de s'intéresser à divers discours de façon métaépistémologique.

Nous avons spécifié dans l'avant-propos que notre méthodologie consiste en une étude comparative. Cette approche consiste, comme nous le disions, à confronter la conception de Quine à d'autres conceptions qui lui sont opposées afin de clarifier sa propre conception. Nous nous retrouvons avec un ensemble d'énoncés spatiotemporellement localisables affirmés par divers auteurs (Austin, Carnap, Grice, Kripke Quine, Searle, Wittgenstein, etc.) que l'on suppose assujettis à la loi de non-contradiction. Ce à quoi nous sommes confrontés est donc un ensemble de problèmes liés entre eux syntaxiquement du point de vue de leur niveau de généralité (les niveaux de langage), et sémantiquement du point de vue de la dépendance de la valeur de vérité des énoncés les uns par rapport aux autres (la cohérence). Notre critère afin de déterminer si une interprétation est admissible est donc que cette interprétation rend la conception de Quine non contradictoire (cohérente) relativement aux conceptions opposées. Nous nous intéressons donc à la forme logique des discours étudiés, c'est-à-dire à la structure interne qui relie entre eux les éléments qui composent cette structure ; la validité est une propriété d'une structure et non des éléments qui la composent. C'est en ce sens que notre approche est formaliste. L'objectif de notre recherche n'est pas de démontrer la consistance des attitudes propositionnelles de Quine, c'est-à-dire ce qu'il dit et qu'il croit faire, le sens qu'il entend donner à son entreprise philosophique, mais de s'interroger sur la cohérence de cette entreprise dans un but précis.

C'est en considérant non pas ce que Quine dit (son intention), mais en le confrontant à des conceptions opposées en tentant de faire ressortir ce qu'il fait, l'implicite, ce qui est logiquement présupposé par ses propos lorsque confrontés à l'ensemble global d'énoncés constitué par notre étude comparative, que nous entendons apporter une preuve à notre hypothèse de départ, à savoir que l'interprétation standard dans la littérature actuelle de la critique quinienne de la distinction "analytique-synthétique" est inadmissible (incohérente) depuis la parution de *From Stimulus to Science*.

D'orientation formaliste, la pratique épistémologique de laquelle s'inspire notre recherche n'est évidemment pas une pratique (extrathéorique et axiologique) qui s'intéresse aux facteurs extrathéoriques (par exemple la politique ou l'économie) déterminant les buts et les valeurs (l'axiologie) de la science réelle ni une pratique (parascientifique) consistant à promouvoir un mode d'accès au réel distinct (par exemple la phénoménologie), mais complémentaire à la science. L'orientation théorique de notre recherche s'inspire plutôt des pratiques intracognitives et théoriques qui s'intéressent à l'aspect cognitif de la science, c'est-à-dire à ses théories du point de vue de la forme (la formulation syntaxique des énoncés d'une théorie, sa structure logique) et du contenu (l'aspect sémantique, les concepts scientifiques et leur signification). Par exemple, dans la tradition de l'empirisme logique (une école de pensée), on retrouve notamment une pratique épistémologique (régulatrice et prescriptive) consistant à élaborer un système de règles formelles qui énoncent comment le discours scientifique devrait être construit afin d'être fondé logiquement. Or, pour ce faire, cette pratique suppose que l'on sépare (dissocie) la structure du discours scientifique (sa forme logique) de son contenu de signification. Comme on le sait, les énoncés (ou connecteurs logiques) ont néanmoins une sémantique (une certaine forme de signification) pour l'empirisme logique, à savoir que ces énoncés ont une valeur de vérité ("vrai" ou "faux"). Il va sans dire qu'il ne saurait être question de séparer la forme logique de la signification entendue au sens de valeur de vérité sans rendre insignifiante l'entreprise de l'empirisme logique. Ce n'est donc pas ce sens du terme "signification" (valeur de vérité) qui est impliqué dans l'expression "contenu de signification", mais plutôt ce à quoi l'on fait référence par les termes "compréhension", "représentation", "symbolique". Le contenu de signification du discours scientifique fait référence à son aspect cognitif, à savoir que la science en tant que discours constitue un symbole — ayant valeur de connaissance — qui

représente autre chose que lui-même. La connaissance scientifique constitue une représentation du monde. Dans ces conditions, si nous voulons faire ressortir non seulement la cohérence de notre interprétation de la critique de Quine, mais également la signification de sa critique, ce n'est pas seulement au sens d'une valeur de vérité, mais également au sens d'une représentation que nous entendons ici l'expression "contenu de signification". En effet, la signification que nous entendons donner à la critique de Quine ne se réduit pas à la table de vérité. Il ne s'agit pas de dire si cette critique est "vraie" ou "fausse", mais de faire ressortir les implications de cette critique, ce qu'elle représente, ses conséquences pour la philosophie. De toute évidence, la pratique dont s'inspire notre recherche n'est pas celle (régulatrice et prescriptive) consistant à énoncer les conditions de validité d'un discours et qui sépare la forme logique du contenu de signification.

Notre discours s'inspire au contraire d'une pratique intracognitive et théorique (conceptuelle) qui ne dissocie pas la forme logique et le contenu de signification et qui consiste à caractériser des conceptions scientifiques au moyen d'une reconstruction rationnelle, c'est-à-dire une reconstitution de la structure logique d'un discours qui tient compte du contenu de signification. Dans cette sous-pratique "conceptuelle" se rangent deux autres pratiques épistémologiques conceptuelles : la pratique conceptuelle "systémiste" qui consiste à mettre en évidence, à l'aide d'une reconstruction rationnelle, l'organisation conceptuelle d'une théorie scientifique (la façon dont les concepts et énoncés d'une théorie s'ordonnent déductivement) ; la pratique conceptuelle "historique" qui consiste, toujours à l'aide de reconstructions rationnelles, à mettre en évidence une transformation de l'organisation conceptuelle d'une ou de théories, c'est-à-dire une modification de certains énoncés ou concepts d'une théorie pouvant consister soit en un changement mineur (l'ajout ou le retrait d'hypothèses *ad hoc*), soit en un changement majeur (un "*paradigm shift*" [révolution scientifique] pour reprendre l'expression de Kuhn). Au niveau métaépistémologique, notre étude comparative s'inspire en ce sens de la pratique conceptuelle historique qui consiste cette fois à reconstruire rationnellement les conceptions de différents auteurs et de les comparer (confronter) afin de mettre en évidence la signification et le statut logique de la critique de Quine tout en se questionnant sur la possibilité d'une transformation de sa conception entre 1951 et 1995 : Quine a-t-il changé d'idée (contradiction) ou au contraire sa réintroduction de la distinction entre "synthétique"

et "analytique" s'inscrit dans le développement naturel de sa pensée (cohérence) ? Car certainement, répudier la distinction "analytique-synthétique" revient ni plus ni moins qu'à renoncer à ce qu'on a considéré comme une "révolution scientifique" avec l'avènement de la philosophie analytique (analytique *a priori*). Quine fait-il œuvre de philosophe du langage (analytique *a priori*), de scientifique (synthétique *a posteriori*) ou de métaphysicien (synthétique *a priori*) ? Maintenant précisé notre méthodologie et notre orientation théorique, il reste à spécifier à l'aide de quels "outils" nous entendons reconnaître ce que fait Quine afin de faire ressortir la signification et le statut logique de sa critique.

Étant donné qu'elles s'intéressent à la science du point de vue cognitif, c'est-à-dire en tant qu'idéal de connaissance, les pratiques épistémologiques aboutissent en définitive à proposer des règles méthodologiques, c'est-à-dire des normes de rigueur dans la formulation du discours scientifique. Le discours épistémologique possède un aspect normatif qui le distingue du discours scientifique, lequel entend non évaluer un discours, mais décrire et expliquer un phénomène. Bien qu'il conserve un aspect normatif (l'évaluation de la cohérence d'un ensemble d'énoncés), notre discours métaépistémologique n'entend pas fonder logiquement quoi que ce soit. Par contre, notre recherche s'élabore à l'aune de certaines notions métaépistémologiques ("définition", "explication", "explicitation") proposées de façon stipulative, c'est-à-dire non en prétendant en révéler l'essence, mais en fonction des objectifs de notre propre explicitation (reconstruction rationnelle). Ces notions jouent pour ainsi dire le rôle de balises logiques afin de reconstruire la signification de la critique de Quine à l'encontre de la distinction "analytique-synthétique" traditionnelle et de mettre au jour le statut logique de cette critique. Il va sans dire que d'établir ainsi les limites de la signification de certains termes équivaut à poser des règles qui peuvent être transgressées, bien que non invalidées par ces transgressions. En effet, dans le cas d'une explication (scientifique), la transgression des conditions nécessaires et suffisantes de l'occurrence d'un phénomène invalide l'explication — et nous ne prétendons pas ici proposer une telle explication. Il s'avère cependant assez prévisible que Quine transgresse les règles fixées par notre explicitation, et le cas échéant il en découle que ce qui est mis au jour n'est pas l'invalidation des règles posées par notre explicitation ni notre méthode, mais qu'à la lumière de ces règles Quine commet une confusion (de niveaux de langage). Par exemple, il se pourrait qu'explicitement, Quine dise

offrir une définition d'un terme, alors qu'implicitement, l'usage logiquement présupposé dans sa caractérisation de ce terme constitue plutôt une explicitation, voire une explication. C'est donc à l'aide d'outils (métaépistémologiques) développés en fonction de nos objectifs (les notions d'"explication", d'"explicitation" et de "définition") que nous pourrions faire ressortir un paradoxe logique chez Quine. De même que l'objectif de notre entreprise est d'interroger la cohérence de son entreprise — de façon interne et relativement aux conceptions opposées à la sienne — afin de reconnaître l'usage (ou à la limite la simple mention) qu'il fait de certaines notions, de même il n'est pas lieu ici de poser un jugement quant au succès ou à l'échec de Quine dans son entreprise : notre explicitation ne vise pas à poser en idole ou au contraire à condamner la conception de Quine. Par ailleurs, étant donné que notre entreprise d'explicitation se situe au niveau métaépistémologique, c'est à ce niveau que se situe le cadre de notre propre argumentaire et il convient de souligner à nouveau qu'en conséquence, nous ne prétendons pas prendre parti dans les débats qui se situent au niveau (épistémologique) de notre objet d'étude. Nous ne prétendons pas non plus proposer notre propre solution personnelle aux problèmes discutés par Quine et les auteurs avec lesquels il entre en dialogue, par exemple en posant et défendant nous-mêmes une nouvelle distinction "analytique-synthétique". Par contre, nous prenons parti aux débats entourant l'*interprétation* entourant la critique de cette distinction par Quine sur la base de notre méthodologie, c'est-à-dire en fonction de la cohérence de l'ensemble d'énoncés constitués par notre étude comparative. Étant donné que la critique de Quine constitue une remise en question de la pratique philosophique et qu'elle concerne en conséquence le problème général de la nature de la philosophie, c'est-à-dire la conception (métaphilosophique ou, dans les termes que nous employons depuis le départ, métaépistémologique) que se fait Quine de sa propre pratique, ce qui revient à dire que le problème de la distinction "analytique-synthétique" constitue un problème métaépistémologique, il devrait maintenant apparaître clairement justifié que nous nous plaçons à ce niveau dans notre recherche. Il est important de souligner que modèle métaépistémologique utilisé ici ne se veut pas logiquement ou empiriquement fondé ni même meilleur qu'un autre en soi, mais ce modèle (et ses outils) nous apparaît mieux adapté aux objectifs de notre recherche.

0.3. L'objet et la démarche de notre recherche

L'objet de notre recherche est un corpus de textes spatiotemporellement localisable (ouvrages, articles, actes de conférences, etc.) délimité en fonction de notre problématique et de notre méthodologie. Dans le cadre limité de notre recherche, on ne saurait en effet aborder tous les textes s'opposant à la conception de Quine ni même tous ses textes. D'un côté, nous nous retrouvons principalement avec les textes de Quine abordant les thèmes de l'apprentissage (du langage), de la distinction "analytique-synthétique" et de la notion de "signification". De l'autre, à l'exception d'auteurs auxquels Quine fait explicitement référence (Hume, Kant, Leibniz), nous avons dû opérer une sélection parmi les textes compris dans notre cadre théorique (la philosophie analytique) afin de ne retenir que ceux permettant une comparaison avec la conception de Quine et se rangeant en deux catégories. D'une part, les textes — principalement ceux de Carnap — qui proposent une conception similaire à celle de Quine, mais qui divergent sur certains points permettant de relever la spécificité de la conception quinienne. De l'autre, principalement les textes d'Austin, Grice, Searle et Wittgenstein II, qui proposent une conception opposée à celle de Quine et qui en offrent une critique — entendue ici au double sens d'une *délimitation* et d'une *évaluation* — explicite (Kripke dans *Naming and Necessity* et Searle dans *Speech Acts*) ou implicite (la pièce chinoise de Searle).

Comme nous le disions, ce corpus de textes est fonction de notre problématique et de notre méthodologie et nous verrons maintenant, en exposant la démarche de notre recherche, qu'il permet de répondre à ce double motif. Le problème spécifique de notre recherche est celui de la critique que mène Quine dans son article de 1951 de la distinction "analytique-synthétique". Notre démarche consiste, d'une part à reconstruire la signification de la critique quinienne de la distinction "analytique-synthétique" traditionnelle en lui conférant une interprétation qui tient compte de l'utilisation récente de la distinction entre "analytique" et "synthétique" par Quine (1995) ; d'autre part à déterminer le statut logique de sa critique. Nous l'avons vu, ces deux sous-objectifs prennent la forme d'une question de niveau métaépistémologique concernant les distinctions entre une explication, une explicitation et une définition par lesquelles nous nous interrogeons sur la signification de

ce qu'on a surnommé la "théorie de la signification-stimulus", ce qui permet de faire ressortir un paradoxe logique chez Quine.

Dans le premier chapitre, en présentant le retour aux sources qu'effectue Quine avec Hume à la suite de l'impasse dans laquelle se trouve l'empirisme logique, nous resituons sa critique de 1951 dans une perspective plus large à laquelle elle se trouve subordonnée, à savoir le rapport de l'empirisme avec le statut accordé aux mathématiques (1.1.). C'est sous cette guise que la critique de la théorie vérificationniste de la signification puis la critique de l'"analyticité" sont abordées. Concernant la première (1.2.), nous faisons ressortir certaines des conséquences de la reprise par Quine du problème de l'induction soulevé par Hume tant en ce qui concerne sa perspective philosophique qu'en ce qui a trait au cadre logique qui délimite sa critique de la distinction "analytique-synthétique" (1.2.1.). Nous sommes ensuite amenés à voir ce qui indispose Quine vis-à-vis du principe de tolérance de Carnap, ce qui en retour permet de comprendre pourquoi Quine mène une critique de la théorie vérificationniste de la signification (1.2.2.). Dans la partie qui se consacre à la critique de l'"analyticité" (1.3.), nous présentons les notions métaépistémologiques ("définition", "explication", "explicitation", "régression à l'infini", "circularité") devant nous guider dans notre relecture de la critique de Quine (1.3.1) puis nous spécifions la notion d'"analyticité" qui fait l'objet de la critique (1.3.2.) Nous suivons ensuite pas à pas la démarche de Quine dans *TDE* dans les sections qui concernent la définition (1.3.3.), l'interchangeabilité (1.3.4.) et les règles sémantiques (1.3.5.). À la lumière de ces considérations, nous tentons de spécifier en conclusion du premier chapitre la portée et la nature de la critique à l'endroit de la distinction "analytique-synthétique" traditionnelle (1.4.).

Tandis que le chapitre 1 constitue une première ébauche de la signification de la critique quinienne de la distinction "analytique-synthétique" que nous serons amenés à raffiner tout au long du mémoire, le chapitre 2 entame la réflexion concernant le statut logique de cette critique et a pour objectif principal de caractériser la distinction renouvelée que Quine instaure entre "analytique" et "synthétique" lorsqu'il réintroduit cette distinction dans *From Stimulus to Science*. Dans la première partie (2.1.), nous situons la perspective de Quine vis-à-vis de l'empirisme classique (2.1.1.), de l'empirisme logique (2.1.2.) et nous

précisons ce qui fait la spécificité de son empirisme naturaliste (2.1.3.) tout en soulignant ses emprunts au behaviorisme et à la psychologie de la forme (2.1.4.). Après avoir ainsi délimité la perspective dans laquelle prend place sa théorie de la signification, nous en faisons une reconstruction informelle (non symbolique) (2.2.). Entendu que c'est l'*Aufbau* de Carnap que Quine prend pour modèle dans sa propre reconstruction rationnelle naturalisée, nous montrons quel est l'élément de base chez Quine (le stimulus global, 2.2.1.) et ce qui relie ces éléments de base (la relation de similarité, 2.2.2.). Après avoir spécifié les conditions de l'apprentissage (du langage) à partir des notions de "sillance" et d'"ostension" (2.2.3.), nous nous attardons sur les étapes de l'apprentissage que distingue Quine en portant une attention toute particulière aux catégoriques observationnels (2.2.4.). Une fois ébauchée la reconstruction rationnelle de Quine, nous nous tournons vers la notion d'"analyticité" en contexte de communauté linguistique (2.3.). Nous montrons d'abord comment sa théorie de la connaissance "naturalisée" génère l'*explicatum* qu'il entend substituer à celui de Carnap (2.3.1.), puis nous voyons que l'analyticité au sens logique ne peut cependant pas en représenter un *explicans* (2.3.2.). Nous sommes alors amenés à distinguer deux notions d'"analyticité" puis à tenter de clarifier ce que tente de faire Quine à l'aide de distinctions apportées par Kripke (2.3.3.).

Dans le chapitre 3, nous continuons la réflexion concernant le statut logique de la critique quinienne en nous interrogeant sur le statut de la notion de "signification" dans sa théorie de la "signification-stimulus". Nous nous intéresserons à deux critiques soulevées par Searle. D'une part (3.1.), nous portons notre attention à la critique que mène Searle à l'endroit de Churchland. Nous utilisons alors l'argument de la pièce chinoise de Searle pour confronter la position de Quine à celle de Churchland, c'est-à-dire afin de faire ressortir ce qui est laissé de côté dans la perspective behavioriste préconisée par Quine et de soulever un paradoxe logique chez Churchland (3.1.1.). Ces discussions nous conduisent à distinguer entre une définition et une explication et à déterminer le statut de la notion de "signification" chez Quine (3.1.2.). D'autre part (3.2.), nous faisons ressortir l'argument de Searle à l'endroit de Quine dans son *Speech Acts* (3.2.1.). Nous nous tournons ensuite vers la "signification" conçue comme usage à partir du second Wittgenstein (3.2.2.) puis nous reconstruisons la théorie de la signification de Searle à partir de certains emprunts qu'il fait à quelques auteurs. Ce faisant nous précisons ce qui caractérise la notion de "signification" dans la tradition de la philosophie du langage ordinaire (3.2.3.). Ces précisions apportées, nous faisons retour sur la critique de Searle à

l'endroit de Quine (3.2.4.). En conclusion du chapitre 3, nous distinguons l'usage chez Searle et l'usage chez Quine, ce qui en retour permet de déterminer le statut logique de la notion de "signification-stimulus" chez ce dernier. Nous insistons, pour finir, sur le revirement qu'effectue Quine à l'égard de caractérisation (l'encrage) de la notion de "signification" à partir de 1981.

1. La critique de la distinction "analytique-synthétique"

1.1. Hume, ou le retour aux sources

L'article *Two Dogmas of Empiricism (TDE)* s'ouvre sur la remise en question de deux dogmes considérés comme ayant conditionné en bonne partie l'empirisme moderne. La thèse générale pour laquelle Quine se propose d'argumenter consiste à dire qu'il s'agit de deux croyances mal fondées, ce que d'aucuns ont rendu en disant qu'il s'agit de deux dogmes carrément « sans fondement »¹². Le premier dogme suppose qu'il y aurait un clivage fondamental entre deux types de vérités. Les énoncés de la logique et des mathématiques seraient des énoncés analytiques dont la vérité serait fondée seulement sur la signification des mots et indépendamment des faits, de sorte qu'ils ne nous apprendraient rien sur le monde, contrairement aux énoncés synthétiques des sciences empiriques dont la vérité reposerait sur des questions de fait et de ce qui se déroule dans le monde. Le second dogme est le réductionnisme : la croyance selon laquelle chaque énoncé signifiant équivaldrait à une construction logique faisant référence en dernière instance à une expérience immédiate. Il est supposé que pour tout énoncé pris en lui-même, isolément, et ne pouvant être relié à d'autres énoncés se rapportant directement à des faits de l'expérience sensible, il est impossible de dire s'il est vrai ou s'il est faux et en conséquence on doit le considérer sans signification empirique.

Sans préciser davantage ce que partagent en commun les concepts appartenant aux différents penseurs mentionnés, Quine fait remonter l'origine de la distinction "analytique-synthétique" au clivage kantien entre vérités analytiques et synthétiques, et cette dernière dichotomie aux distinctions introduites par Hume et Leibniz entre relations d'idées et choses de fait puis entre vérités de raison et vérité de faits respectivement. Sans entreprendre une analyse détaillée de ces diverses distinctions ne se recoupant pas nécessairement, l'argument quinenien présuppose qu'elles manquent toutes de clarté. Par ailleurs, alors qu'historiquement les énoncés analytiques ont le plus souvent été associés

¹² WILLARD VAN ORMAN QUINE Quine, *Du point de vue logique : neuf essais logico-philosophiques*, traduit de l'anglais (USA) sous la direction de SANDRA LAUGIER, par C. ALSALEH [et al.], Paris : Librairie Philosophique J.Vrin, 2003, 254 p., p.49. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme DDE.

aux mathématiques, Quine cherche à se distancer de la tradition en minimisant le clivage entre les vérités logico-mathématiques qui seraient analytiques et les vérités des sciences naturelles qui seraient synthétiques¹³. Il appert cependant que la critique de la distinction "analytique-synthétique" telle qu'exposée dans l'article *Two Dogmas of Empiricism* s'inscrit dans une perspective historique plus large, à savoir le rapport historique de l'empirisme philosophique et le statut des mathématiques. Ignorer ce contexte discursif plus englobant pourrait empêcher de bien saisir le sens et la portée de cette critique. C'est pourquoi il convient de revenir avec Quine aux sources historiques de la distinction afin de bien saisir la nature du problème qu'il entend soulever la concernant.

Dans son *Enquête sur l'entendement humain*, David Hume opère une distinction entre les objets sur lesquels s'exerce la raison humaine. Il y a d'une part les relations que l'entendement établit entre les idées (pour former des idées complexes) et dont la vérité ne dépend pas de l'expérience (analytique). À ce premier genre « appartiennent les propositions de la géométrie, de l'algèbre et de l'arithmétique, et, en un mot, toutes les affirmations qui sont intuitivement ou démonstrativement certaines. [...] On peut découvrir les propositions de ce genre par la simple activité de la pensée et sans tenir compte de ce qui peut exister dans l'univers »¹⁴. D'autre part, il y a les idées qui doivent pouvoir se ramener à des impressions sensibles (synthétiques). Alors que les premières concernent les mathématiques, les secondes réfèrent aux sciences naturelles et sociales et, puisqu'elles reposent sur l'induction, de telles vérités peuvent tout au plus prétendre être probables. Hume de préciser :

Les choses de fait, qui constituent la seconde classe d'objets sur lesquels s'exerce la raison humaine, ne donnent point lieu au même genre de certitude ; et quelque évidente que soit pour nous leur vérité, cette évidence n'est pas de même nature que la précédente. Le contraire d'une chose de fait ne laisse point d'être possible, puisqu'il ne peut impliquer contradiction, et qu'il est conçu par l'esprit avec la même facilité et la même distinction que s'il était aussi conforme qu'il se pût à la réalité. Une proposition comme celle-ci : *le soleil ne se lèvera pas demain*, n'est pas moins intelligible et n'implique pas davantage de contradiction que cette autre

¹³ WILLARD VAN ORMAN QUINE, « Two Dogmas in Retrospect », dans *Canadian Journal of Philosophy*, Vol. 21, No. 3 (Sep.), pp. 265-274, Canadian Journal of Philosophy, 1991, p. 269. Toute référence subséquente à cet article sera sous la forme *TDR*.

¹⁴ DAVID HUME, *Enquête sur l'entendement humain*, traduction revue et corrigée, présentation et commentaire par DIDIER DELEULE, Paris : Livres de poche, 1999, 318 p., p. 82. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme *EEH*.

affirmation : *il se lèvera*. C'est donc en vain que nous tenterions d'en démontrer la fausseté. Si elle était fautive démonstrativement, elle impliquerait contradiction, et jamais l'esprit ne pourrait la concevoir distinctement¹⁵.

Ce qu'il importe de noter dans ce passage est la façon dont Hume, dans sa problématique, confond deux questions distinctes, celle de l'origine des idées et celle de leur justification. En effet, d'un côté il est question de la façon dont nous acquérons nos connaissances conformément à la théorie empiriste de la connaissance. Cela peut se faire soit par la seule opération de l'esprit (*a priori*), soit par l'expérience du monde par le biais de l'induction (*a posteriori*)¹⁶. De l'autre côté, il s'agit de la question de la justification de ces connaissances. Si la négation d'une expression implique une contradiction, elle est analytique, alors que si elle n'implique pas de telle contradiction, elle est synthétique. L'épistémologie contemporaine cherchant à rendre la logique indépendante de la psychologie en viendra à séparer ces deux questions ; car peu importe comment nous acquérons une idée, c'est la façon de la justifier qui seule compte véritablement.

Néanmoins, les conceptions de Hume ne recourent pas celles de Kant sur ce plan, en ce qui concerne le statut de la géométrie et des mathématiques. En effet, alors que pour le premier il s'agit de propositions analytiques *a priori*, il s'agit pour le second de propositions synthétiques *a priori*. Pour Kant en effet, un jugement est analytique si le prédicat B est déjà contenu dans le sujet A, par exemple "tous les corps sont étendus", alors qu'un jugement est synthétique si B n'est pas inclus dans la définition de A. En conséquence, alors que pour Hume une proposition arithmétique est analytique (*a priori*), pour Kant elle est synthétique (*a priori*). En effet, afin de dire par exemple que $12=7+5$, il est nécessaire selon Kant de sortir de ces concepts et de s'aider par l'intuition, puisque « Le concept de 12 n'est en aucune manière déjà pensé du fait que je pense simplement cette réunion de 7 et de 5 »¹⁷.

¹⁵ EEH, p. 83 (c'est l'auteur qui souligne).

¹⁶ Notons que, comme il est indiqué dans la précédente citation et comme le présuppose Quine en menant sa remise en question des deux dogmes de l'empirisme, Hume affirme une distinction de nature entre l'évidence *a priori* et l'évidence *a posteriori* et se trouve alors à accepter certaines vérités analytiques *a priori*, telles que les énoncés mathématiques de l'algèbre, de l'arithmétique et de la géométrie.

¹⁷ EMMANUEL KANT, *Critique de la raison pure*, traduction, présentation et notes par ALAIN RENAULT, Paris : Flammarion, 2006, 749 p., p.104.

Enfin, précédant Kant, Leibniz nomme également analytique tout jugement dont le prédicat est déjà contenu dans le sujet. Il distingue ensuite les vérités de raison, pouvant faire l'objet d'une démonstration en un nombre fini d'étapes et les vérités de fait, qui impliquent un nombre infini d'accidents. Alors que les premières sont nécessaires et connaissables *a priori*, les secondes sont contingentes et connaissables *a posteriori* d'une façon seulement probable. Il appert que chez les trois auteurs *a priori* et *a posteriori* sont constants et font référence à la façon dont nous acquérons les connaissances. Par contre, "analytique" semble varier. Pour Hume, la négation implique une contradiction ; pour Kant, le prédicat est déjà contenu dans le sujet ; pour Leibniz, c'est nécessairement vrai. Or, nous devons à nouveau souligner une confusion entre deux aspects ici. Il y a d'une part la question justificatrice, à savoir ce qui ne dépend en rien de ce qui existe dans le monde et ce qui se démontre par déduction. D'autre part la question logique : soit nécessaire, soit contingent (ou probable). Étant placées sur le même pied relativement à la distinction "analytique-synthétique" chez ces trois auteurs, les questions distinctes (psychologiques, justificatrices et logiques) semblent être complètement confondues chez Quine dans le second paragraphe de *TDE*.

Afin de faire ressortir ledit retour aux sources que Quine accomplit, attardons-nous maintenant sur l'aspect psychologique. D'un côté, Kant et Leibniz se rattachent à la tradition de la logique aristotélicienne pour laquelle les lois de la logique sont les lois de la pensée. En ce sens, logique et psychologie font un. Ce n'est pas le cas de Hume, puisque selon lui, alors que la logique est analytique *a priori*, la psychologie est synthétique *a posteriori*. S'il a recours à la psychologie introspective, c'est afin de déterminer si une idée peut être ou non ramenée à une impression sensible. Cette démarche elle-même prend place dans le cadre de son projet de créer une science naturaliste consistant à étudier l'homme non pas à partir du seul entendement, mais plutôt sur les bases psychologiques scientifiques de la nature humaine. Cette prise de position va incontestablement à l'encontre de la philosophie et de la théorie de la connaissance traditionnelles prétendant déduire *a priori* les propriétés distinctives ou essentielles de l'homme, par exemple qu'il est un être rationnel. Considérant que les spéculations sur d'hypothétiques premiers principes gouvernant la nature humaine conduisent à des absurdités, Hume dénonce dès l'introduction de son *Enquête* l'état déplorable dans lequel se trouve la métaphysique

traditionnelle qu'il propose non pas de rejeter catégoriquement, mais plutôt de réformer. Cette réforme consiste dans l'application d'une méthode simple qui est celle à l'œuvre dans les sciences de la nature. Elle consiste principalement à appuyer ce qu'on affirme sur des faits de l'expérience et sur l'observation des phénomènes.

Il convient d'insister sur la façon dont il critique la métaphysique afin de faire ressortir un point capital dans son approche. Au lieu de tenter de démontrer la fausseté des affirmations de la métaphysique, il précise qu'elle résulte de la vanité humaine lorsque celle-ci prétend comprendre des choses qui vont au-delà de ce qui est accessible à l'intelligence humaine. La métaphysique se perd alors dans des constructions abstraites pour lesquelles les sensations ne peuvent plus rien nous dire. En ce sens, à force de définir certains termes par d'autres en en faisant des synonymes substituables, les métaphysiciens parviennent à obscurcir le lien des idées à l'expérience sensible et se trouvent créer une sorte de cercle fermé. D'où sa critique :

Le seul moyen de délivrer d'un seul coup nos connaissances de ces questions abstruses, est d'instituer une sérieuse enquête sur la nature de l'entendement humain, et de montrer, par une analyse exacte de ses pouvoirs et de sa capacité, qu'il n'est fait en aucune manière pour traiter des sujets si éloignés de nous et si abstrus¹⁸.

Hume propose alors une enquête empirique et *a posteriori* sur la compréhension humaine — que lui révèle-t-elle ? L'immatérialisme de Berkeley consiste à dire qu'il est paradoxal de prétendre affirmer l'existence de la matière en se basant sur son contraire, puisque nous ne pouvons avoir qu'une idée de la matière. Autrement dit, étant donné que la matière ne peut être conçue que comme une idée, lui conférer des propriétés autres que celles d'une idée dépasse les limites de notre connaissance. À l'encontre de cet immatérialisme, Hume introduit une distinction entre impression sensible (une expérience vécue immédiate) et idée simple (le souvenir d'une telle expérience vécue) variant selon leur netteté et leur vivacité. Le point important est que toute idée simple est considérée comme une copie d'une impression sensible. Hume échappe à l'immatérialisme de Berkeley en soulignant qu'avant d'être une idée, la matière est une impression dont les propriétés ne sont pas réductibles à celles d'une idée. Ces idées simples pourront ensuite

être combinées entre elles pour former des idées complexes d'une façon déterminée par la nature de l'entendement humain : association, ressemblance, conjonction constante, etc. Suivant la méthode simple qu'il veut proposer, ce qui importe est de noter qu'en décomposant les idées les plus complexes et en montrant comment elles sont formées à partir d'idées simples, et ainsi ultimement d'impressions sensibles, nous nous assurons que nos affirmations sont appuyées sur l'expérience. Ce faisant, il ne saurait être question de prétendre aller au-delà des capacités de l'entendement humain.

Mais alors tout ce que nous pourrions affirmer devrait se réduire à des perceptions passées et présentes. Pourtant, les affirmations scientifiques prétendent être valables également pour le futur. Il s'agit du problème de l'induction : à partir du comportement des choses dans le passé, nous inférons qu'il en sera de même dans le futur en vertu du principe de l'uniformité de la nature. Hume défend la thèse selon laquelle cette inférence, contenant plus d'information dans sa conclusion qu'il y en a dans ses prémisses, et ce principe ne sauraient se justifier rationnellement ou logiquement. Dans la perspective qu'il propose en effet, il n'y a que deux façons dont nous pourrions justifier un tel principe : soit comme une relation entre idées, soit par une réduction à des faits. D'un côté, la voie de la démonstration déductive *a priori* est interdite, puisque prétendre que le futur ne sera pas conforme au passé n'implique pas de contradiction. De l'autre, on ne saurait davantage justifier ce principe par un recours aux faits sous peine de circularité ; car pour ce faire il faudrait se baser sur l'induction et donc présupposer le principe que nous voulons justifier. Il en ressort que le recours à l'induction que nous ne pouvons nous empêcher d'opérer dans la vie courante s'explique par une détermination de l'esprit : c'est l'habitude qui nous conduit en définitive à connaître les choses d'une certaine façon et rend leur essence inaccessible à notre connaissance. De ce fait, bien que pour Hume la connaissance humaine s'explique psychologiquement, elle ne saurait pour autant être justifiée rationnellement ou logiquement. Il s'agit du problème de la connaissance humaine soulevé par Hume — qu'on

¹⁸ EEH, p. 52.

qualifie de "sceptique" — qui préoccupera Quine suite à l'échec de l'empirisme logique¹⁹, comme nous le verrons.

Près de deux siècles après l'*Enquête* de Hume, l'empirisme logique rejette les jugements synthétiques *a priori* de Kant pour ne conserver que la dichotomie synthétique *a posteriori* (évidence observationnelle) et analytique *a priori* (la logique, les mathématiques et la philosophie). On entreprend également de dépsychologiser la logique et la philosophie (au sens de théorie de la connaissance). Celle-ci concerne désormais non le monde, mais le langage dans lequel les énoncés d'observation à la base du discours scientifique sont combinés entre eux selon les lois de la logique. Ces combinaisons sont réalisées afin de s'assurer que rien dans la reconstruction ultérieure ne sera ajouté quant au contenu de signification qui sera véhiculé *salva veritate* à travers des manipulations purement logiques et valides. Contrairement à ce que défendait Hume, la connaissance serait ainsi logiquement fondée de façon déductive *a priori* et expérimentalement justifiée au niveau de sa base observationnelle. Revenons maintenant à Quine.

Nous avons vu que c'est notamment à partir de discussions sur la nature des mathématiques qu'une distinction telle que celle entre énoncés analytiques et synthétiques a été introduite. Que pouvons-nous maintenant dire du retour aux sources pour Quine après cet aperçu de l'état historique du problème ? Premièrement, Quine entend adopter une approche empirique et *a posteriori* dont toute connaissance *a priori* serait exclue d'emblée, s'écartant ainsi de la distinction entre analytique et synthétique établie par Hume. Deuxièmement, la position quinienne entend, comme celle de Hume, ne pas faire de l'enquête philosophique sur la connaissance humaine une enquête indépendante de celle proprement scientifique. Troisièmement, comme nous l'avons annoncé plus haut, Quine semble renoncer comme Hume à justifier logiquement ou rationnellement la connaissance humaine tout en l'expliquant psychologiquement, c'est-à-dire scientifiquement. La philosophie ne vise plus à fonder la connaissance humaine mais bien à l'explicitier, c'est-à-dire à traduire logiquement les processus psychologiques mis en évidence par une étude

¹⁹ Les études récentes montrent bien que l'empirisme logique n'est pas une tradition parfaitement homogène comme on semble ici le présupposer. Il importe de noter que nous employons l'expression "empirisme logique" au sens où Quine, le

scientifique. La connaissance est alors une construction logico-psychologique partant des stimulations sensorielles initiales où l'ancienne introspection de l'empirisme classique est remplacée par un behaviorisme appelé à être modifié — nous y reviendrons plus précisément dans le chapitre 2. En substituant aux idées et aux entités mentalistes le langage à proprement parler, la problématique consiste non plus à voir comment on se forme une idée à partir d'impressions sensibles, mais à montrer comment on apprend un langage à partir des données de nos récepteurs sensoriels.

plus souvent, l'emploi, c'est-à-dire en faisant référence à un auteur en particulier, Carnap, et à un ouvrage précis, *Der logische Aufbau der Welt*.

1.2. La théorie vérificationniste de la signification

Dans *Two Dogma of Empiricism*, les deux dogmes concernent en définitive la distinction "analytique-synthétique". La critique du premier dogme se concentre sur l'"analyticité" alors que le second concerne la théorie vérificationniste de la signification. Étant donné que nous venons de subsumer *TDE* sous l'origine historique du problème, ce qui permet de prendre connaissance de la perspective plus large dans laquelle cet article s'inscrit, inversons maintenant l'ordre de présentation de *TDE* en commençant par le second dogme avant d'aborder le premier.

1.2.1. Reprise de la critique humienne

Les objections que Hume soulève quant aux deux façons de justifier la connaissance sont en partie reprises par Quine dans *Epistemology Naturalized (EN)*. Ces considérations importent puisqu'elles permettent de renforcer non seulement l'idée d'un retour aux sources, mais également l'importance de relire sa critique de la distinction "analytique-synthétique" dans un cadre plus large. En effet, alors qu'à la fin de *TDE* le lecteur peut avoir l'impression que Quine abandonne tout à fait cette distinction de même que la théorie vérificationniste, il appert que les choses ne sont pas si simples. De même, dans *EN* sa critique des aspects conceptuels et doctrinaux n'aboutit pas à leur abandon, mais à un changement de perspective — changement qui s'effectue notamment par ledit retour aux sources. Tentons maintenant de voir en quel sens Quine critique le projet analytique et le projet vérificationniste.

En référence au projet visant à montrer que la connaissance naturelle doit être basée sur l'expérience sensible, Quine fait ressortir la bifurcation séparant la théorie des concepts (la signification) de la théorie de la doctrine (la vérité). Le projet analytique consiste en ce que Quine a appelé le côté conceptuel : expliquer la notion de "corps" en termes sensibles²⁰. Ce projet vise à traduire, dans une reconstruction rationnelle, les énoncés scientifiques dans des énoncés d'expériences sensibles immédiates. La difficulté que soulève le côté

²⁰ WILLARD VAN ORMAN QUINE, *Ontological relativity : and other essays*, New York : Columbia University Press, 1969, 165 p., p. 71. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme *NE*.

conceptuel reflète précisément ce qui incite Quine à répudier le premier dogme de l'empirisme, l'"analyticité" : son insistance sur un critère empirique pour tout concept sémantique²¹. Autrement dit, le problème réside en ce que ce type de reconstruction se coupe de la composante factuelle en prétendant pouvoir parvenir, par une démonstration déductive (*a priori*) des concepts, à des vérités conceptuelles aussi nécessaires que des vérités logiques. Comme le notait Hume en référence aux métaphysiciens qui aboutissent à créer des cercles fermés de concepts, toute tentative de ce genre sera non seulement circulaire, mais prétendra aller au-delà de ce qui est accessible aux capacités intellectives humaines.

Le projet vérificationniste correspond au côté doctrinal. Selon Quine, il y a à ce jour deux tenants de l'empirisme qui demeurent intacts : toute évidence en science est une évidence sensible ; l'attribution de significations aux mots doit ultimement reposer sur l'évidence sensible²². En ce sens, même si l'on parvenait à une reconstruction rationnelle jugée satisfaisante du côté conceptuel, cela ne serait en rien suffisant à ses yeux, puisqu'il faudrait établir un lien ferme entre le côté conceptuel (la signification) et doctrinal (la vérité), ce dernier visant à justifier notre connaissance des vérités de la nature dans des termes de l'expérience sensible. Ce serait le rôle qu'aurait à jouer la théorie vérificationniste de la signification. Or, Quine de souligner que « le simple fait qu'une phrase est *couchée* en termes d'observation, de logique, et de théorie des ensembles, ne signifie pas qu'elle puisse être *prouvée* à partir de phrases d'observation, moyennant la logique et la théorie des ensembles. La plus modeste des généralisations sur des traits observables renferme plus de cas que celui qui l'énonce ne peut avoir eu l'occasion d'observer réellement »²³.

Ce qui est ici en question est la sous-détermination d'une théorie par rapport aux données sensibles, ce que nous avons appelé précédemment avec Hume le problème de

²¹ *TDR*, p. 72.

²² *NE*, p. 75.

²³ WILLARD VAN ORMAN QUINE, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, traduit de l'anglais (États-Unis) par JEAN LARGEAULT, introduction par SANDRA LAUGIER, Paris : Aubier, 2008, 187 p., p. 88. Toute référence à cet ouvrage sera sous la forme *RO*.

l'induction²⁴. Une théorie transcende toujours l'observation au sens où sa généralité se situe au-delà de ce qui la supporte ou pourrait la supporter. Plus précisément, alors que les lois d'une théorie sont universelles, elles ne sont supportées que par des exemples singuliers : l'universel échappe irrémédiablement à l'ostension. Peu importe alors le nombre de cas présents, passés ou futurs, il pourra toujours se faire que des expériences, observées ou non, entrent en conflit avec la théorie. Il en découle qu'aucune expérience singulière ne saurait venir confirmer définitivement une théorie. Ainsi, même s'il y avait une théorie permettant de traduire les énoncés couchés en termes d'observation ou de logique, ces énoncés — et cette théorie — ne pourraient pour autant être confirmés de façon logiquement concluante par un énoncé d'observation, quel qu'il soit. Dans ces conditions, si la signification d'un énoncé est fonction de sa vérité, c'est-à-dire s'il dépend de sa méthode de vérification, alors même qu'il n'est pas possible de vérifier la majorité des énoncés, qu'advient-il alors des énoncés théoriques (p.ex. la logique et les mathématiques) sinon que leur signification empirique — c'est-à-dire la seule qui soit pour Quine — s'avère être ineffable et fait d'eux de simples pseudo-énoncés ?

Par ailleurs, si une théorie entre en conflit avec une expérience, doit-on considérer que cette théorie est réfutée, ou bien doit-on plutôt considérer que c'est une loi en particulier qui l'est ? La difficulté logique ici est celle soulevée par ce qui est généralement appelé la thèse Duhem-Quine. Lorsqu'une hypothèse est testée, un ensemble d'énoncés doivent être présupposés afin de déduire une conséquence observable, de sorte qu'en cas de réfutation, ce n'est jamais un énoncé isolé, mais bien l'ensemble d'énoncés qui se trouve confronté à l'expérience. On ne saurait alors dire logiquement lequel des énoncés est faux. Afin de pouvoir réfuter un énoncé isolé, celui-ci devrait impliquer des conséquences empiriques qui lui appartiendraient en propre. Or, hormis les énoncés d'observation, la majorité des énoncés sont justement des énoncés théoriques qui n'impliquent pas immédiatement de telles conséquences empiriques. Quine précise la difficulté en ces termes :

²⁴ Au niveau épistémologique et comme le montre la littérature pertinente, la sous-détermination empirique des théories et le problème de l'induction sont deux problèmes distincts. Mais au niveau métaépistémologique, il s'agit de deux problèmes subsumés sous une même difficulté, à savoir qu'il y a davantage de généralité dans la conclusion que dans les prémisses.

Parfois donc une expérience impliquée par une théorie tombe à l'eau ; et alors, idéalement, nous déclarons fausse cette théorie. L'échec ne falsifie qu'un tronçon de théorie pris comme un tout, une conjonction de plusieurs énoncés. L'échec indique qu'un de ces énoncés ou plusieurs d'entre eux est faux, sans indiquer lequel. Les expériences prédites, les vraies et les fausses, ne sont pas impliquées par un des énoncés qui composent la théorie plutôt que par un autre. Suivant les normes de Peirce, ces énoncés composants n'ont simplement pas de significations empiriques ; une portion suffisamment inclusive de la théorie en a²⁵.

L'échec de l'expérience falsifie ainsi toujours une conjonction de plusieurs énoncés plutôt qu'un énoncé individuel. Dire qu'un énoncé théorique isolé n'implique pas directement de conséquences empiriques, c'est dire qu'il n'est pas possible de déduire directement un énoncé singulier à partir d'un énoncé universel : le recours à d'autres énoncés singuliers est nécessaire et nous nous retrouvons à nouveau à ne falsifier qu'une conjonction d'énoncés. Cela conduisait pour sa part Duhem à conclure que puisque « Prises isolément, ces diverses hypothèses n'ont aucun sens expérimental ; il ne peut être question ni de les confirmer ni de les contredire par l'expérience »²⁶ à l'aide d'une déduction purement logique.

Quine précisait dans la citation précédente qu'au contraire des énoncés théoriques, une théorie a des implications empiriques. La difficulté demeure néanmoins : lorsque l'expérience frappe une théorie de contradiction, elle nous révèle que quelque chose doit être changé, sans toutefois spécifier ce qui doit l'être. Il serait ainsi possible de modifier un principe fondamental de la théorie, ou bien d'y ajouter des hypothèses *ad hoc* afin de la sauver des causes d'erreurs variées. Advenant cependant que chacune des options permette de satisfaire aux exigences de l'expérience, la difficulté réside dans le fait qu'il n'y a aucun principe absolu permettant de savoir quel choix serait logiquement préférable à un autre. Nous sommes à ce point confronté avec ce que Quine a nommé l'indétermination de la traduction. Deux langages différents, logiquement incompatibles entre eux, peuvent néanmoins rendre compte des mêmes données empiriques. Le cas échéant, il ne fait pas sens, uniquement sur la base de l'expérience et d'une déduction logique, de se demander lequel est vrai et lequel est faux.

²⁵ *NE*, p. 79 ; *RO*, p. 93.

²⁶ *DH*, pp. 327-328.

Il appert que même si de sérieux problèmes sont soulevés à l'égard des projets analytique et vérificationniste, il ne saurait être question d'en montrer la fausseté de façon logiquement concluante. Par contre, de souligner les lacunes logiques, faute d'avoir valeur définitive, permet néanmoins d'apporter un effet de persuasion quant à la crédibilité des projets analytique et vérificationniste traditionnellement conçus. Le fait de continuer à leur apporter sans cesse des modifications finit par prendre les airs d'un entêtement plutôt que d'un choix raisonnable²⁷. C'est face à ce constat d'échec de l'empirisme logique que Quine entame un retour aux sources avec Hume²⁸. Quelle est alors sa solution à l'égard de l'épistémologie naturalisée, c'est-à-dire logico-psychologique ?

Celle-ci consisterait à étudier le sujet humain en tant que phénomène naturel. Plus précisément, il s'agirait d'étudier la relation « entre l'entrée, mince, et la sortie, torrentielle, [qui] est une relation que nous sommes poussés à étudier, par à peu près les mêmes raisons qui nous ont toujours poussés à étudier l'épistémologie : mettre ordre de voir le rapport entre preuve et théorie, et comment notre théorie de la nature dépasse toute preuve disponible »²⁹. Dans cette perspective, ce envers quoi Quine semble prendre ses distances vis-à-vis l'empirisme logique, ce sont les deux projets, conceptuel et doctrinal. Quine fait remarquer que, suite aux échecs répétés, l'abandon du projet consistant à fonder la science sur quelque chose de plus assuré a mené au « délogement de l'épistémologie hors de son vieux statut de philosophie première [qui] a entraîné une vague de nihilisme épistémologique »³⁰.

Dans la perspective de la naturalisation de l'épistémologie préconisée par Quine, cela consiste à abandonner à la fois les spéculations philosophiques par introspection de l'empirisme moderne et les reconstructions rationnelles de l'empirisme logique. Ces

²⁷ Notons que cette rhétorique extra-logique par laquelle l'auteur emmène son lecteur à faire appel, à forces d'impressions, à son bon jugement est sans équivoque utilisée par Quine dans la section sur la théorie vérificationniste de la signification : « Mais j'espère qu'on arrive maintenant à apprécier combien la distinction entre l'analytique et le synthétique a obstinément résisté à toute tentative de la tracer clairement. Ce qui me frappe aussi, c'est [...] [que] tous les efforts pour parvenir à une théorie explicite de la confirmation empirique d'un énoncé synthétique ont toujours été décevants », cf. *TDE*, p. 41 ; *DDE*, p. 76.

²⁸ L'historien aura tôt fait de souligner que le thème de l'induction se retrouve déjà à l'époque médiévale et chez Aristote. C'est pour Quine qu'il s'agit d'un retour aux sources, au sens où c'est avec Hume que la tradition empiriste subit un tournant important dans la mesure où il est le premier à poser le "problème de l'induction" comme tel, à savoir le problème de justifier l'induction.

²⁹ *NE*, p. 83 ; *RO*, p. 97.

dernières font place, cette fois dans une reconstruction rationnelle naturalisée consistant à lier la science à l'expérience, aux découvertes des théories scientifiques. En effet, en tenant la validité de la science pour acquise plutôt que d'y chercher un fondement, Quine considère que l'on peut désormais faire libre usage de la psychologie empirique et qu'il vaut mieux « découvrir comment la science se développe et s'apprend en réalité, que d'inventer une structure fictive dans la même intention »³¹. Ce par rapport à quoi il prend donc ses distances, c'est le projet général consistant à justifier les connaissances (la question justificatrice) de la science à partir d'une philosophie première complètement *a priori*. Le rejet des projets analytique (conceptuel) et vérificationniste (doctrinal) par Quine n'a donc rien de catégorique. Replacés dans le cadre de la reconstruction rationnelle naturalisée, ces deux projets sont sauvegardés, bien que désormais amputés de leur ancien idéal de fondation. Attardons-nous maintenant au rapport entre la distinction "analytique-synthétique" et la théorie vérificationniste de la signification.

1.2.2. La critique de la théorie vérificationniste de la signification

Nous avons précédemment précisé (dernier paragraphe de la section 1.1.) les aspects de la distinction "analytique-synthétique" par rapport auxquels Quine effectue un retour aux sources. En gardant à l'esprit ces considérations, tentons de voir ce qui le conduit à entreprendre sa critique de la théorie vérificationniste de la signification au §5 de *TDE*. Cette théorie de la signification nous y est présentée comme la façon traditionnelle la plus adéquate pour rendre compte de la notion d'"analyticité". En effet, dans la mesure où elle est susceptible de rendre compte adéquatement de la synonymie entre énoncés, cette théorie permet de sauver la notion d'"analyticité", c'est-à-dire la notion de "vérité d'un énoncé en vertu de sa seule signification". Qu'est alors la synonymie ? Selon l'empirisme logique, un énoncé synthétique *a posteriori* est vrai exclusivement de par sa conformité à des états du monde. Nous avons noté précédemment une distinction entre la question psychologique (la façon dont on acquiert la connaissance) et justificatrice (la façon de justifier cette connaissance), lesquelles questions correspondent respectivement, dans la littérature pertinente sur ces questions, au contexte de découverte et au contexte de justification.

³⁰ *NE*, p. 87 ; *RO*, p. 102.

³¹ *NE*, p. 78 ; *RO*, p. 92.

Or, pour l'empirisme logique, la question psychologique (contexte de découverte), ne pouvant être caractérisée par une méthode conduisant nécessairement à des découvertes en un nombre fini d'étapes, a perdu toute pertinence. De ce fait, méthodologiquement, seule doit prévaloir désormais la façon dont on justifie un énoncé en le confrontant à l'évidence observationnelle. Du fait de l'abandon de la question psychologique (le nihilisme épistémologique auquel Quine faisait référence), la dichotomie entre *a priori* et *a posteriori* est abandonnée. Dans ce cas, est analytique un énoncé dont la vérité dépend uniquement de la signification des mots qui le composent, par exemple "un célibataire est une personne non mariée", de sorte que sa vérité ne nous apprend rien sur le monde, mais uniquement quelque chose à propos du langage. Est synthétique un énoncé dont la valeur de vérité dépend d'un état du monde, et en conséquence, de sa confrontation à l'expérience. Un tel énoncé aura une signification uniquement si nous pouvons dire s'il est vrai ou faux par une telle confrontation à l'expérience, bref si nous pouvons le vérifier ou le réfuter. Étant donné que dans certains cas cette confrontation ne peut se faire directement, nous distinguerons entre un énoncé observationnel et un énoncé théorique, lequel pourra être testé par voie de ses conséquences logiques.

Pour la théorie vérificationniste, la signification d'un énoncé correspond à la méthode nous permettant d'en déterminer la valeur de vérité par rapport aux faits. La notion de "synonymie" apparaît ainsi comme une relation de second niveau ne concernant plus directement un état du monde mais une relation entre énoncés, ceux ayant la même méthode de vérification ou de réfutation. C'est en conséquence vers cette notion que l'on doit se tourner pour espérer clarifier la signification de la notion d'"analyticité", une relation entre des énoncés. Mais préalablement, la relation rendant possible cette élévation au niveau du langage, celle entre un énoncé et des expériences sensibles servant à le confirmer ou le réfuter, doit être précisée.

Pour préciser la nature de la relation entre des énoncés et les expériences sensibles servant à les confirmer ou les réfuter, Quine écarte d'emblée le réductionnisme radical qui voudrait que tous les énoncés d'une théorie puissent être traduits dans des énoncés relatant des expériences sensibles immédiates. L'argument de Quine à cet effet est de prétendre que personne n'a réussi à produire, voire à montrer qu'il serait possible de produire un tel

langage. Bien plus, même les défenseurs d'un tel réductionnisme radical ont abandonné ce projet. Il subsiste néanmoins, selon Quine, une forme plus faible et plus subtile de ce dogme qui continue à influencer la pensée empiriste. « L'idée, précise-t-il, que chaque énoncé, ou plutôt chaque énoncé synthétique, est associé à un éventail unique d'événements sensoriels possibles, que l'occurrence de n'importe quel d'entre eux peut accroître la probabilité que l'énoncé soit vrai, et que lui est associé également un autre éventail unique d'événements sensoriels possibles dont l'occurrence ferait diminuer cette probabilité, persiste toujours ».³² Dire que deux énoncés (synthétiques) sont synonymes revient donc à dire que les deux sont associés avec le même champ unique d'événements sensoriels possibles.

Le problème soulevé à l'endroit de la théorie de la signification concerne le dogme qui survit et qui sert de base à la notion d'"analyticité". Plus précisément, la difficulté avec cette survivance du réductionnisme radical réside pour Quine dans sa présupposition selon laquelle chaque énoncé pris isolément peut faire l'objet d'une confirmation ou d'une réfutation. Or, dans certains cas cela ne semble pas possible. À cet égard, la théorie vérificationniste de la signification offre à ses yeux une conception erronée de la relation entre les énoncés d'une théorie et l'expérience. En supposant qu'à chaque énoncé pris isolément correspond une classe d'expériences sensibles uniques pouvant servir à les confirmer ou les réfuter, la théorie vérificationniste doit supposer que la vérité d'un énoncé repose sur une composante langagière (langage) et une composante extra-langagière (le monde). Or, pour Quine, « c'est un non-sens, et à l'origine de beaucoup de non-sens, de parler des composantes linguistique et factuelle de la vérité d'un énoncé individuel »³³. Car, si tel était effectivement le cas, il semblerait tout naturel de considérer qu'un énoncé isolé pourrait être confirmé ou réfuté en l'associant à sa composante factuelle (son champ unique d'événements sensoriels possibles) et qu'inversement, un énoncé qui ne dépendrait que de sa composante linguistique (indépendante des questions de fait) serait analytique. Or, bien que l'on ne puisse pas déterminer absolument si la vérité d'un énoncé (théorique) pris isolément repose uniquement sur sa constituante linguistique (analytique) ou factuelle

³² *TDE*, pp. 40-41 ; *DDE*, pp. 74-75.

³³ *TDE*, p. 42 ; *DDE*, p. 76.

(synthétique), cette distinction est toujours possible pour des groupements d'énoncés. Le problème ne surgit donc pas lorsque l'on considère que la vérité d'une théorie dépend du langage et de faits extralinguistiques, mais seulement si l'on prétend pouvoir établir une séparation nette entre ces composantes et soutenir que la vérité de chaque énoncé (théorique) isolé d'une théorie se décompose pareillement.

Nous faisons remarquer que la critique de Quine dans *TDE* à l'endroit du second dogme (la théorie vérificationniste de la signification) consiste à dire qu'il s'agit d'une conception erronée de la relation entre les énoncés d'une théorie et l'expérience. Or, cela n'empêche pas Quine de reprendre à son compte cette théorie, certes non sans modifications. Autrement dit, le problème qu'il soulève ne permet pas de bien comprendre pourquoi il entreprend cette critique. Afin de cerner plus précisément le sens de cette critique, resituons-la désormais dans un cadre plus général. Le problème relatif à la distinction "analytique-synthétique" se trouve alors sur le même pied que la distinction entre énoncés observationnel-théoriques. Il s'agit du problème précédent soulevé par la thèse Duhem-Quine. Dans ce cas, si une théorie est réfutée, alors même qu'on ne peut préciser lequel de ses énoncés est faux par une pure déduction logique, doit-on néanmoins exclure ou abandonner cette théorie ? Avant de laisser Quine répondre, apportons quelques précisions supplémentaires à la suite de Rudolf Carnap.

En effet, Carnap entendait remédier à ce problème en proposant son principe de tolérance : « *It is not our business to set up prohibitions, but to arrive at conventions* »³⁴. Il précise qu'en logique, il n'y a pas de morale et que les prohibitions à l'égard de certains langages peuvent être remplacées par une différenciation définitionnelle³⁵. En ce sens, « *Everyone is at liberty to build up his own logic, i.e. his own form of language, as he wishes. All that is required of him is that, if he wishes to discuss it, he must state his methods clearly, and give syntactical rules instead of philosophical arguments* »³⁶. Bref, il admet à l'instar de Quine qu'il n'y a pas une telle chose qu'un langage ou une logique vraie

³⁴ RUDOLF CARNAP, *The logical syntax of language*, London : K. Paul, Trench, Trubner, 1937, 352 p., p. 51. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme *LSL*.

³⁵ « *In many cases, this is brought about by the simultaneous investigation (analogous to that of Euclidean and non-Euclidean geometries) of language-forms of different kinds— for instance, a definite and an indefinite language, or a language admitting and one not admitting the Law of Excluded Middle* », cf. *LSL*, p. 51.

ou correcte. Le choix d'un langage s'avère être pragmatique et dépend de nos buts. Le principe de tolérance de Carnap suppose néanmoins de pouvoir distinguer dans une théorie entre les énoncés analytiques et les énoncés synthétiques. Ainsi, dans le cas d'une réfutation, si un changement est apporté à l'aspect analytique, qui concerne le langage et est donc constitutif de ce langage, on se trouve alors automatiquement changer de langage. Dans ce cas, le principe de tolérance s'applique. Par contre, si un changement est apporté à l'aspect synthétique, dont la vérité et la fausseté dépendent de l'expérience, alors il s'agit d'un changement théorique : le principe de tolérance ne s'applique pas et la théorie est réfutée.

Mais pour Quine, le pragmatisme de Carnap prend fin lorsqu'il se trouve entériner ladite frontière radicale entre énoncés analytiques et synthétiques. À ses yeux et contrairement à ce qu'entend proposer Carnap, « *in elementary logic a change of theory is a change of meaning* »³⁷. Néanmoins, lorsque Quine parle d'une toile de croyances dans laquelle les énoncés n'ont aucune différence de nature, les distinctions entre énoncés théorique-observationnel et analytique-synthétique perdent de leur clarté. Pour Carnap, certains langages comme la logique des prédicats de premier ordre ou les mathématiques ont un statut privilégié. Mais puisque pour Quine les mathématiques font partie de la même toile de croyances, elles pourraient également être révisées. Un changement théorique aurait alors des répercussions au niveau du langage, c'est-à-dire sur l'aspect analytique (la signification). Dans cette perspective, il est faux d'affirmer que leur vérité ne dépend pas de l'expérience et ne nous apprend rien sur le monde. On ne saurait alors rigoureusement parler d'énoncés analytiques — au sens de vrais en vertu de la signification exclusivement — et synthétiques et cette distinction devient nulle et non avenue. Pourtant, il est indubitable et Quine admet que la distinction "analytique-synthétique" impliquée par le principe de tolérance de Carnap a une utilité certaine. Autrement dit, à strictement parler, ce n'est pas contre la distinction "analytique-synthétique" en soi qu'il prend ses distances, mais vis-à-vis celle que propose Carnap. De fait, il est prêt à admettre que « *All logical truths in my narrow sense — that is, the logical of truth functions, quantification, and*

³⁶ *LSL*, p. 52.

³⁷ *TDR*, p. 270 (c'est l'auteur qui souligne).

identity — would then perhaps qualify as analytic »³⁸. Le problème ne se situe donc pas dans la distinction en soi et Quine de préciser un peu plus loin qu'il reconnaît « *the notion of analyticity in its obvious and useful but epistemologically insignificant applications* »³⁹.

Nous avons précédemment fait remarquer qu'il semblait y avoir chez Quine une confusion entre la question psychologique (la façon dont nous acquérons nos connaissances) et la question justificatrice (la façon dont on justifie une connaissance). Or, il n'en est rien puisque contrairement à l'empirisme logique, il ne reconnaît pas la distinction entre contexte de découverte et contexte de justification. Autrement dit, la distinction entre *a priori* et *a posteriori* tantôt mise de côté refait ici surface. À cet égard, étant donné, d'une part, que selon Quine il n'y a aucune différence de nature entre les connaissances constituant la toile de croyance et, d'autre part, qu'il nie la possibilité d'une connaissance *a priori*, il en découle que toute connaissance en son sens doit être *a posteriori*. De même que la connaissance scientifique est une extension de la connaissance du sens commun, la philosophie est une extension de la connaissance scientifique, simplement plus générale et plus abstraite.

Or, derrière la distinction "analytique-synthétique" du principe de tolérance de Carnap, il y a l'idée que les énoncés analytiques et synthétiques auraient des statuts logiques différents. C'est cette différence logique que Quine conteste lorsqu'il spécifie que la distinction est logiquement insignifiante, c'est-à-dire qu'elle ne s'applique pas logiquement. Car sitôt appliquée, les énoncés synthétiques seraient vrais en fonction de l'évidence empirique (*a posteriori*), alors que les énoncés analytiques seraient vrais en fonction d'autre chose sans rapport à l'expérience (*a priori*). Quel est néanmoins le rapport avec la critique de la théorie vérificationniste de la signification ? Carnap opère une distinction entre la science (*a posteriori*) et la philosophie logique (*a priori*). La tâche de la philosophie logique est l'analyse et la clarification du langage de la science, de sa signification empirique et de sa structure logique. Dans cette perspective, le philosophe développe une théorie de la signification dans un langage *a priori*. La signification ainsi

³⁸ TDR, p. 270.

³⁹ TDR, p. 271.

obtenue servira alors d'instrument pour analyser et clarifier le langage de la science. Or, la signification n'est pas pour Quine un instrument, mais un objet d'étude que nous cherchons à connaître et il ne saurait être question d'en avoir une connaissance *a priori* comme le prétend la théorie vérificationniste de la signification lorsqu'elle est couplée au principe de tolérance carnapien.

Si l'on fait à nouveau référence au retour aux sources qu'effectue Quine, nous pouvons préciser que son insatisfaction face à la conception proposée par Carnap est que celui-ci propose une théorie (vérificationniste) de la signification qui est, à l'instar de la métaphysique traditionnelle, *a priori*. Mais tout comme Hume propose de réformée la métaphysique traditionnelle selon le modèle de la science⁴⁰, pour Quine, puisque la meilleure façon de connaître quelque chose est de façon scientifique, c'est dire que c'est ainsi qu'il faut étudier la signification, c'est-à-dire de façon naturaliste et de la seule manière dont nous pouvons connaître à ses yeux : *a posteriori*.

Que peut alors signifier l'argument précisant que cette théorie s'appuie sur une conception erronée de la façon dont les énoncés sont reliés à l'expérience ? Quine note que « Si, avec Peirce, nous reconnaissons que la signification d'une phrase dépend simplement de ce qui serait susceptible de compter comme une preuve de sa vérité, et si nous admettons avec Duhem que les phrases théoriques ont des preuves uniquement en qualité de fragments de théorie suffisamment grands, et non point en tant que phrases isolées, alors l'indétermination de la traduction des phrases théoriques est la conclusion naturelle »⁴¹. Nous avons précédemment mis en suspend la question de savoir quelle serait la réponse de Quine, à la question de savoir si l'on doit ou non exclure ou abandonner une théorie, et en particulier celle qui nous préoccupe à présent. Nonobstant le problème de l'indétermination de la traduction, Quine de poursuivre : « Le caractère fâcheux de cette conclusion nous

⁴⁰ Hume de préciser qu'« [...] il nous faut cultiver avec quelque soin la vraie métaphysique pour détruire celle qui est fautive et bâtarde ». Et plus loin, après avoir fait référence au progrès réalisé par la méthode appliquée par Newton et ayant mener à sa découverte de la loi de la gravitation : « Les mêmes progrès ont été réalisés dans d'autres branches de la science de la nature. Pourquoi désespérer d'obtenir un égal succès dans nos recherches sur les pouvoirs de l'esprit et leurs lois, si elles sont poursuivies avec une compétence et une prudence égales ? », cf. *EEH*, pp. 56-57 respectivement.

⁴¹ *EN*, p. 80 ; *RO*, p. 94.

convaincra-t-il d'abandonner la théorie vérificationniste de la signification ? Certes non »⁴². Quine est donc prêt à endosser cette théorie de la signification, mais seulement si elle se restreint à la signification empirique. Ce qui pose problème avec la conception de l'empirisme logique qu'il critique est qu'elle implique le principe de tolérance aboutissant à affirmer la possibilité de connaissances *a priori*. Plus précisément, il s'agit d'une conception erronée de la façon dont les énoncés sont reliés à l'expérience dans la mesure où cette théorie suppose que certains énoncés sont indépendants des questions de fait. Mais si ce principe de tolérance est remplacé par quelque chose de similaire mais *a posteriori*, Quine est prêt à l'accepter. Par exemple, dans l'idée de Carnap, avec le principe de tolérance les possibilités de construire des langages différents sont illimitées (*a priori*). Pour Quine cependant, en vertu de l'indétermination de la traduction, ces possibilités sont limitées par la façon dont nous connaissons les choses (la question psychologique), ce qui revient à dire par les données de nos récepteurs sensoriels et par conséquent par leur confrontation à l'expérience du monde (*a posteriori*).

1.3. La critique de l'analyticité

1.3.1. Définition, explicitation et explication

En gardant toujours à l'esprit le cadre historique général dans lequel prend place la distinction "analytique-synthétique", attardons-nous maintenant à la critique que Quine entreprend dans son article de 1951 à l'endroit du premier dogme. Nous avons vu précédemment que Quine fait remonter à Hume, Kant et Leibniz l'origine de cette distinction. Il fait ensuite référence à une version plus moderne — jugée semblable à la distinction leibnizienne en ceci que celle-ci implique que les vérités de raison ne peuvent être tenues pour fausses —, à savoir que les énoncés analytiques seraient ceux dont la négation est auto-contradictoire. Quine affirme alors que « cette définition a peu de valeur explicative ; car la notion de contradiction, au sens très large dont nous avons besoin pour une définition de l'analyticité, aurait, tout autant que la notion d'analyticité elle-même, besoin d'être clarifié »⁴³. D'aucuns ont souligné qu'il s'agit là d'une forme d'argumentation

⁴² EN, p. 81 ; RO, p. 95.

⁴³ TDE, p. 20 ; DDE, p. 50.

familière dans cette première partie de la critique : « *E is not an acceptable explanation of analyticity if E itself stands in need of further clarification* »⁴⁴. Gibson défend en effet la thèse selon laquelle l'argument à l'endroit du premier dogme consiste à dire que la distinction "analytique- synthétique" n'a pas été clairement formulée. Le problème de la clarification serait mis en évidence par la circularité constatée dans l'interdéfinition des notions en jeu. Cela donne alors au lecteur l'impression qu'il s'agit d'une critique purement logique consistant à montrer que la notion d'"analyticité", définie en termes de vrai en vertu de la signification, est circulaire. Mais dès que l'on examine la critique de plus près, cela ne semble pas aussi simple. Au contraire, et les deux précédentes citations de Quine et Gibson suffisent à en prendre conscience, quelque chose demeure vague et ambigu ici. En effet, si l'on considère les deux citations en question, trois aspects distincts semblent être complètement confondus. À savoir celui de la définition (*definition*), celui de l'explicitation (la clarification ; *explication*) et enfin celui de l'explication (*explanation*). Si tant est que nous voulons comprendre le sens de la critique que fait Quine, il convient d'apporter quelques précisions destinées à éclairer la lecture et éviter de possibles confusions à l'égard de cinq notions, précisions proposées de façon stipulative, c'est-à-dire aux fins de notre entreprise et non en prétendant en révéler l'essence.

Premièrement, la définition (*definition*) est une démarche consistant à faire comprendre quelque chose de non compris à un sujet connaissant en le reformulant en d'autres mots que l'on suppose déjà connus par lui. En ce sens, d'une définition on ne peut espérer aucune clarification d'une signification imprécise et obscure, puisqu'elle consiste seulement à reformuler en des mots différents (le *definiens*) la même signification que celle du mot que l'on veut définir (le *definiendum*) pour faire comprendre son sens. La définition, que ce soit dans le cas de travaux formels ou informels, repose sur des relations de synonymie. Quine précise que la synonymie « de deux formes linguistiques consisterait simplement dans leur interchangeabilité dans tous les contextes sans changement de valeur de vérité »⁴⁵. Une définition consiste à instaurer une relation de synonymie entre un

⁴⁴ ROGER F. GIBSON, *The philosophy of W.V. Quine : an expository essay*, Tampa : University Press of Florida, 1982, 217 p., p. 96 (c'est l'auteur qui souligne). Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme RG.

⁴⁵ TDE, p. 27 ; DDE, p. 58.

definiens et un *definiendum* de telle sorte que la signification du *definiendum* soit conservée *salva veritate* dans tous les contextes par le *definiens*.

Il importe ensuite de distinguer entre deux genres d'explication : d'une part l'explication d'un fait (*explanation*), d'autre part l'explication d'un concept (*explication*) — c'est ce second genre que nous traduisons en français par "explicitation"⁴⁶. Une explication (*explanation*) consiste à rendre compte d'un phénomène ou de faits empiriques habituellement en le subsumant sous une loi. Par ailleurs, contrairement à la définition, l'explicitation (*explication*) ne consiste pas à faire comprendre le sens d'un terme, mais à en fournir une clarification. La différence consiste dans le fait que pour la définition on suppose que c'est la signification qu'on ignore, alors que pour l'explicitation, bien qu'on connaisse cette signification, on suppose qu'elle est vague, imprécise, ambiguë ou inexacte. C'est pourquoi on ne devrait pas parler de clarification eu égard à une définition : si le sens n'est pas compris du tout, reformuler le même sens en d'autres mots ne le rendra pas plus clair, mais pourra néanmoins le faire comprendre. Chez Carnap par exemple, une *explication* est une procédure consistant en une « *transformation of an inexact, prescientific concept, the explicandum, into a new exact concept, the explicatum* »⁴⁷. Néanmoins, afin de suivre l'usage de Carnap et de la littérature à l'égard de la procédure d'explicitation, nous utiliserons plutôt à notre tour le couple "*explicatum-explicans*". L'explicitation est une reformulation claire et précise permettant une traduction dans le langage symbolique et éliminant donc tout ce qui n'est pas vérifonctionnel. Elle consiste à passer d'une définition informelle (inexacte) à une définition formelle (exacte). Par exemple, la définition informelle et imprécise de "analytique", un énoncé vrai en vertu de sa signification exclusivement (*explicatum*), recevrait une explicitation, un sens formel plus précis dans le langage de la logique des prédicats de premier ordre : un énoncé complexe dont la table de vérité n'affiche que la valeur "vrai" peu importe la valeur de vérité assignée à ses énoncés simples constituants (*explicans*). C'est ainsi le passage de l'*explicatum* à l'*explicans* qui constitue la clarification de la notion d'abord vague et imprécise "analytique".

⁴⁶ Notons qu'il s'agit ici de distinguer deux démarches explicatives et non de trouver une ligne de démarcation nette entre un concept et un fait.

⁴⁷ RUDOLF CARNAP, *Logical Foundations of Probability*, London : Routledge and Kegan Paul, 1950, 607 p., p. 4. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme *LFP*.

En quatrième et cinquième lieux nous distinguerons entre un certain défaut lors d'une définition (circularité) et un manque lors d'une explicitation (régression à l'infini). Par exemple, si l'on stipule qu'un cheval est (=df.) un animal qui a une forme chevaline, on constate que la connaissance du *definiendum* (cheval) est présupposée pour comprendre le *definiens* qui comporte l'adjectif "chevaline", il y a donc circularité. Mais ce défaut de circularité dans la définition ne doit pas être confondu avec un manque de clarification. Par exemple, nous pourrions clarifier l'expression "une suite de mots sans signification" (*explicatum*) en précisant qu'il s'agit d'une affirmation dont on ne peut pas dire si elle est vraie ou fausse en la confrontant à l'expérience sensible (*explicans*). Mais à nouveau, quelqu'un pourrait ne pas bien saisir cette nouvelle expression si "expérience sensible" ne lui semble pas claire. Cependant, il devra admettre que la première expression a bel et bien été clarifiée par un critère. Le problème consiste en ceci que c'est une autre expression ("expérience sensible") qui exige une clarification. Nous faisons face au problème de la régression à l'infini, à savoir qu'à moins de supposer qu'arriver à un certain point nous aurions absolument tout clarifié, il y aura toujours une explicitation nouvelle à proposer à la suite d'une précédente explicitation. Pour résumer, nous distinguerons donc entre : une définition (*definiendum-definiens*), une explicitation (*explicatum-explicans*), une explication (*explanandum-explanans*), la circularité dans la définition (présupposition) et enfin la régression à l'infini (les termes d'une explicitation ayant eux-mêmes besoin d'une explicitation).

Ces considérations apportées, nous pouvons préciser que ce que Quine conteste est qu'un certain *explicans* (la définition formelle d'une vérité logique) soit une clarification de la notion informelle d'"analyticité" (vrai en vertu de la signification exclusivement) lorsque le mot "signification" (*definiendum*) est défini informellement au moyen de la notion de "synonymie" (*definiens*). En effet, étant donné que Quine propose une nouvelle définition informelle de l'"analyticité" en termes behavioristes, comme nous le verrons au chapitre deux, et qu'il la reconstruit rationnellement conformément à la définition formelle de "vérité logique" telle que spécifiée par le calcul des prédicats de premier ordre, un *explicatum* différent mais le même *explicans*, il apparaît raisonnable de supposer que ce qu'il conteste est que l'*explicans* traditionnel soit une explicitation de l'*explicatum* traditionnel auquel il voudrait substituer un nouveau.

Quine tentera de montrer la circularité qui surgit lorsque l'on tente de définir un terme (le *definiendum* "signification") alors que celui-ci se trouve défini par un autre terme (le *definiens* "synonymie") qui le présuppose ou qui se trouve présupposer l'"analyticité" elle-même. Mais sa critique ne consiste pas simplement à relever cette circularité dans l'interdéfinition des concepts en jeu. Ce qui pose problème est l'utilisation de la "synonymie" afin de définir l'"analyticité". Quine précisera dans *Word and Object* qu'il n'exige en fait rien de plus « qu'une caractérisation sommaire de ces notions en termes de dispositions au comportement verbal »⁴⁸. Tant que l'on tentera de définir un terme par un autre à l'aide d'un synonyme, nous nous retrouverons avec le même problème : il s'agira de deux expressions ayant la même signification. Or c'est justement par rapport à un certain concept de "signification" que Quine prend ses distances, puisque la théorie (vérificationniste) de la signification implicite derrière toutes les tentatives antérieures et dont il nous entretient pour définir l'"analyticité" s'avère être mentaliste et admettre une connaissance *a priori*. En ce sens, toute tentative similaire pour définir la "synonymie" sera jugée insatisfaisante pour Quine, puisqu'elle reposera sur une conception psychologique mentaliste. C'est pourquoi ce que se trouve exiger Quine est que l'"analyticité" ne soit pas définie *a priori* en reposant sur la notion de "signification" telle que comprise par l'empirisme logique, laquelle présuppose à son tour la notion de "synonymie" qui elle-même renvoie à la notion de "signification", mais bien qu'elle le soit *a posteriori* dans les termes du behaviorisme.

1.3.2. La notion d'analyticité en cause

Quoiqu'il en soit de son insatisfaction relativement aux caractérisations antérieures, Quine aborde dès la deuxième page de *TDE* une notion de "signification" qui fait à son avis appel à une notion d'"inclusion" laissée à un niveau métaphorique. Il entame alors une digression sur le concept de "signification" afin d'éviter certaines fausses conceptions et de préciser la notion d'"analyticité" qu'il entend critiquer. Premièrement, lorsqu'on considère

⁴⁸ WILLARD VAN ORMAN QUINE, *Word and Object*, Cambridge : Massachusetts Institute of Technology Press, 1960, 294 p., p. 207 de l'édition anglaise. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme. Pour l'édition française, cf. WILLARD VAN ORMAN QUINE, *Le mot et la chose*, traduit de l'américain par JOSEPH DOPP et PAUL GOCHET, avant-propos de PAUL GOCHET, Paris : Flammarion, [1999], c1977, 399 p., p. 289. Toute référence subséquente à l'édition française sera sous la forme *MC*.

les termes singuliers (concrets et abstraits), il ne faut pas confondre la "signification" avec la "nomination", puisque de tels termes peuvent nommer la même chose et pourtant différer en signification, tel que l'illustre l'exemple de Frege, "l'étoile du soir" et "l'étoile du matin". Deuxièmement, à la différence des termes singuliers, les termes généraux (les prédicats) ne prétendent pas nommer une entité, mais bien plutôt être vrais de celle-ci, de toutes, ou d'aucune. Cependant, il ne faut pas confondre la signification avec l'extension, c'est-à-dire la classe de toutes les entités desquelles un terme général est vrai, puisque certains termes généraux peuvent être semblables du point de vue de l'extension, bien que dissemblables du point de vue de la signification, comme dans le cas de l'exemple "créatures avec un cœur" et "créatures avec un rein". Troisièmement, il ne faut pas confondre la signification avec une référence concrète, puisque, là où pour Aristote les choses avaient une essence, du point de vue de la théorie de la signification, seules les formes linguistiques ont une signification.

Enfin, Quine souligne qu'il ne faut pas identifier la signification à la référence. Cela implique qu'il convient d'abandonner les significations conçues comme de telles entités intermédiaires et obscures lorsque la théorie de la signification cherche à reconnaître quelle est la nature de ses objets (les significations). Quine précise qu'« Une fois que la théorie de la signification est strictement séparée de la théorie de la référence, il ne reste qu'un pas à franchir pour faire de la synonymie des formes linguistiques et de l'analyticité des énoncés l'objet premier de la théorie »⁴⁹. Le problème réside dans le fait que la notion d'"analyticité" en cause, une fois séparée de toute question de référence, est strictement *a priori*. Quelle est donc cette notion d'"analyticité" qui fera l'objet de sa critique ? Quine la précise en ces termes : « un énoncé est analytique lorsqu'il est vrai en vertu des significations et indépendamment des faits »⁵⁰.

Les énoncés généralement décrétés comme analytiques par le consensus philosophique se rangent sous deux classes pour lesquelles Quine donne en exemples :

- | | |
|---------------------------------------|---------|
| (1) « aucun homme marié n'est marié » | (type1) |
| (2) « aucun célibataire n'est marié » | (type2) |

⁴⁹ TDE, p. 22 ; DDE, p. 52.

⁵⁰ TDE, p. 21 ; DDE, p. 50.

Tout énoncé analytique de type1 est une vérité logique. La caractéristique de tout énoncé analytique de type2 est qu'il peut être transformé en énoncé de type1 en substituant les synonymes par des synonymes, par exemple "célibataire" par "homme non marié". Pour Quine, la difficulté majeure « réside, non pas dans la première classe d'énoncés, les vérités logiques, mais dans la seconde classe, celle qui dépend de la notion de synonymie »⁵¹. Précisons pourquoi la difficulté majeure réside dans les énoncés de type2, ce qui permettra un début d'éclaircissement du sens de sa critique.

Si nous supposons un inventaire de connecteurs logiques préalablement définis par une table de vérité (p.ex. "aucun", "non", "ne... pas", "si", "alors", "et", etc.), une vérité logique est un énoncé qui est et demeure vrai sous toutes les réinterprétations possibles de ses composantes à l'exception des connecteurs logiques. Autrement dit, si l'énoncé "si P alors Q" est une vérité logique, alors l'énoncé demeurera vrai peu importe la valeur de vérité assignée à "P" et à "Q". Il importe de remarquer que la notion de "vérité logique" telle que couchée dans le formalisme de la logique symbolique permet de formuler clairement ce qu'est l'analyticité vérifonctionnelle en en spécifiant les conditions nécessaires et suffisantes. Un énoncé analytique est un énoncé complexe dont la valeur de vérité ne dépend pas de la valeur de vérité assignée à ses énoncés élémentaires constitutifs. Une tautologie est un énoncé dont la table de vérité est toujours vraie, alors qu'une contradiction est un énoncé pour lequel la table de vérité est toujours fausse. C'est une condition nécessaire dans la mesure où il s'agirait d'un énoncé synthétique s'il dépendait de la valeur de vérité de ses énoncés élémentaires constitutifs, la table de vérité d'un énoncé synthétique pouvant être vraie ou fausse. C'est une condition suffisante puisque cela permet de décider hors de tout doute que l'énoncé est bien analytique.

Dans ces conditions, si nous nous demandons si la valeur de vérité de l'énoncé "aucun célibataire n'est marié" dépend de la valeur de vérité de ses énoncés élémentaires constitutifs, cela revient à nous demander si "célibataire" et "gens non mariés" sont des synonymes. Or, être synonymes pour deux expressions, c'est-à-dire avoir la même signification, ne constitue pas une condition suffisante. En effet, la notion de signification

s'inscrit dans un contexte opaque supposant par exemple que l'expression anglaise "*hit the road*" signifierait la même chose que l'équivalent français "frapper la route". En d'autres termes, la difficulté majeure avec les énoncés de type2 est qu'ils sortent du cadre d'un contexte vérifonctionnel : la question de savoir s'ils sont des synonymes ne relève pas de la table de vérité. Quelle forme prendra alors la critique de Quine ? Celui-ci précisera que la notion de "synonymie", étant opaque, exige une clarification et qu'en conséquence la notion d'"analyticité" en général ne possède pas de caractérisation appropriée. Bien que nous disposions d'une caractérisation appropriée pour l'analyticité des énoncés de type1 (les vérités logiques), les énoncés de type2 reposent sur la "synonymie" et celle-ci requiert une clarification. La critique de Quine consiste à dire que nous n'aurons une caractérisation appropriée de l'"analyticité" en général que si les énoncés de type2 peuvent être réduits aux énoncés de type1. Les énoncés de type2 reposant sur la notion de "synonymie", attardons-nous maintenant sur celle-ci.

1.3.3. Définition

Quine recense trois façons d'opérer une transformation de l'énoncé de type2 à l'énoncé de type1, à savoir par définition lexicale, explicitative ou conventionnelle. La première manière serait de considérer que les mots "célibataire" et "homme non marié" sont synonymes ; car c'est la définition du mot qui détermine leur signification. Cependant, une telle définition, obtenue par exemple à l'aide d'un dictionnaire ou d'un lexique, repose sur le travail du lexicographe ayant considéré ces deux mots comme synonymes lors de son catalogage de faits passés, à savoir des comportements linguistiques. Or, clarifier ainsi la "synonymie" grâce à une illustration singulière faisant appel à l'usage n'échappe pas à la circularité. En effet, s'il parvient à identifier "célibataire" et "homme non marié", « c'est parce qu'il croit qu'il existe entre ces deux formes une relation de synonymie déjà implicite dans l'usage ordinaire ou le plus fréquent avant qu'il ne se mette au travail »⁵². Dans la mesure où est présupposé déjà connu lors de l'usage ce que c'est pour deux expressions que d'avoir la même signification, la définition lexicale ne saurait donc nous apprendre quoi que ce soit de nouveau sur la synonymie que nous ne savions déjà.

⁵¹ TDE, p. 24 ; DDE, p. 54.

Quine voit une variante de l'activité de définition dans ce que Carnap appelait une *explication*. Il précise à cet égard qu'elle ne se réduit pas à une relation de synonymie. De fait, nous avons vu qu'avec l'explicitation, ce n'est pas la même signification qui est simplement reformulée ; car autrement l'*explicans* ne saurait prétendre avoir clarifié l'*explicatum*. Cela dit, l'explicitation permet de passer d'une définition informelle à une définition formelle, dans la mesure où elle va clarifier le ou les termes qui ont été compris d'abord uniquement de manière vague et ambiguë. Rappelons notre exemple précédent. La définition informelle et imprécise de "analytique", un énoncé vrai en vertu de sa signification exclusivement (*explicatum*), recevrait une explicitation, un sens formel plus précis dans le langage de la logique des prédicats de premier ordre : un énoncé complexe dont la table de vérité n'affiche que la valeur "vrai" peu importe la valeur de vérité assignée à ses énoncés simples constituants (*explicans*). Le sens de "analytique" (vrai en vertu de sa signification) se trouve clarifié dans la mesure où l'*explicans* nous offre un critère très précis permettant de savoir si un énoncé donné est ou non analytique, à savoir s'il n'affiche que la valeur vrai dans la table de vérité, et ce, peu importe la valeur de ses énoncés simples constituants. Quine précisera qu'il n'y a pas de relation préexistante de synonymie entre *definiendum* et *definiens* dans l'explicitation, mais que cette démarche repose néanmoins sur une relation de synonymie : « On peut se représenter le problème de la façon suivante : tout mot digne d'être expliqué possède certains contextes qui, pris dans leur totalité, sont suffisamment clairs et précis pour être utiles. La fonction de l'explication est de préserver l'usage de ces contextes favoris, tout en affinant l'usage d'autres contextes »⁵³. Or, afin qu'une telle définition soit opérationnelle aux fins de l'explicitation, chacun des contextes favorisés du *definiendum* pris comme un tout (c'est-à-dire tous⁵⁴ les contextes où le *definiendum* est utilisé) doit être synonyme avec les contextes correspondants du *definiens*. En décrétant un *explicans* plutôt qu'un autre afin de clarifier l'*explicatum*, nous nous trouvons alors générer selon Quine une relation de synonymie entre *definiendum* et *definiens*. Nous voyons ainsi qu'à nouveau la "synonymie" était présumée.

⁵² TDE, p. 24 ; DDE, p. 54.

⁵³ TDE, p. 25 ; DDE, pp. 55-56.

⁵⁴ Quine de préciser que même si deux définitions alternatives pouvaient être substituées de façon appropriée dans les contextes favorisés, il n'en demeure pas moins qu'elles pourraient diverger ailleurs.

Il y a un dernier type de définition qui ne présuppose pas la "synonymie". Il s'agit de l'introduction conventionnelle de nouvelles notations dans le but de pures et simples abréviations, que ce soit en contextes formels ou informels. Nous pourrions ainsi stipuler que le *definiendum* "célibataire" est synonyme du *definiens* "homme non marié" simplement parce que le mot a été créé à cet usage. Mais nous pourrions tout autant stipuler que "célibataire" est synonyme de "homme marié". Si nous voulons ensuite savoir pourquoi ces deux expressions sont synonymes, l'on doit reconnaître que cela ne tient à rien d'autre que la stipulation par convention. Si les définitions lexicales et explicatives présupposaient la synonymie, la définition conventionnelle rend cette notion tout simplement obsolète. En effet, en permettant aussi bien de poser par convention que "célibataire" signifie "homme marié" ou "homme non marié", la définition conventionnelle rend intelligible mais inutile la notion de "synonymie".

Résumons brièvement les tentatives de réduire les énoncés de type2 à ceux de type1 par définition. Le problème selon Quine est que nous n'avons pas une caractérisation claire et précise des énoncés de type2 car ils reposent sur la "synonymie". Il exige que cette notion soit clarifiée, c'est-à-dire que soient spécifiés ses critères d'usage, à savoir les conditions nécessaires et suffisantes en vertu desquelles deux formes linguistiques sont synonymes. Si Quine abandonne le problème de la définition, nous sommes forcés de conclure que c'est parce qu'à ses yeux une telle clarification n'a pas été donnée. Cela n'a rien pour nous étonner, puisque la définition ne vise pas à clarifier, mais à faire comprendre la signification d'une expression. Or, dans le cas de la définition dite explicative, ces conditions nécessaires et suffisantes étaient mises de l'avant et en ce sens, la notion de "synonymie" se trouvait effectivement clarifiée. Ce qui ressort de cette première partie de sa critique est que Quine est insatisfait face à une clarification (celle de la "synonymie") lorsque celle-ci conduit à rendre une définition (celle de l'"analyticité") subséquente circulaire.

1.3.4. Interchangeabilité

Une autre approche pour clarifier la notion de "synonymie" afin de réduire les énoncés de types2 aux énoncés de type1 ferait appel à la notion de "substitution"

("interchangeabilité"). La synonymie de deux formes linguistiques pourrait être définie comme leur interchangeabilité dans tous les contextes sans modification de leur valeur de vérité — la substituabilité *salva veritate*. Une expression sera dite synonyme d'une autre s'il est possible de les substituer dans n'importe quel contexte sans que cela modifie ni leur valeur de vérité, ni leur sens. Toutefois, « Il est facile de construire des vérités qui se transforment en faussetés quand on substitue le deuxième au premier à l'aide de "célibataire endurci" ou de "électron célibataire", ou encore à l'aide de guillemets, de cette manière : "'célibataire" a moins de douze lettres" »⁵⁵. En conséquence, même si cela présuppose la notion de "mot"⁵⁶, on considèrera que la substituabilité *salva veritate* ne s'applique qu'à des énoncés que le sens rend indivisibles (p.ex. "*unmarried man*") et non à des occurrences fragmentaires à l'intérieur de ces énoncés.

La question consiste désormais à déterminer si la substituabilité *salva veritate* ainsi considérée est une condition suffisante pour la synonymie. Deux précisions s'imposent. D'une part, étant donné qu'il ne s'agit pas non plus de la synonymie dans le sens d'une complète identité en termes d'associations psychologiques ou de qualités poétiques, ce qui intéresse Quine est la synonymie cognitive. Il note cependant que cette notion demeurera vague au cours de son propos, mais que nous pouvons en savoir quelque chose en considérant quel type de synonymie était désiré au §1, à savoir un « type de synonymie permettant de transformer n'importe quel énoncé analytique en vérité logique, lorsqu'on remplace des synonymes par des synonymes »⁵⁷.

D'autre part, Quine fait sans cesse usage des notions "langage extensionnel" et "langage intensionnel" et il convient de les préciser. Non content de l'identification entre "signification" et "référence" qui se trouvait mise en place dans la théorie sémantique référentielle de Tarski, Carnap voulu palier à cette insuffisance en proposant un retour à la distinction frégéenne entre "sens" et "dénotation". Cette distinction lui semblant néanmoins demeurer obscure (informelle), il lui substitua la dichotomie "extension/intension". Or, c'est à l'intérieur d'un même langage que les expressions ont une extension et une intension. Que

⁵⁵ *TDE*, p. 28 ; *DDE*, p. 59.

⁵⁶ Quine fait en effet ici référence à la notion d'*indivisible word* plutôt qu'à la notion d'énoncé, cf. *TDE*, p. 28.

⁵⁷ *TDE*, p. 28 ; *DDE*, p. 59-60.

peut alors signifier Quine en radicalisant cette dichotomie et en parlant de langage extensionnel/intensionnel ?

Aux yeux de Carnap dans *Meaning and Necessity*, le problème de la non vérifonctionnalité des énoncés modaux soulevé par Quine s'applique du point de vue de leur extension, mais non du point de vue de leur intension. En ce sens, il semble que ce que veut signifier Quine est que l'on doit considérer la question de la substituabilité *salva veritate* du point de vue de l'intension et de l'extension d'une expression séparément. L'intension d'un concept se trouve alors être la classe de toutes les significations possibles que ce concept peut prendre dans différents contextes, ce qui permet d'utiliser un tel concept de façon contrefactuelle. Dans le cas de l'extension, les propriétés ne sont pas définies par nature, mais de façon contingente par le référent de l'expression. L'extension d'un concept est la classe de toutes les entités desquelles un terme est vrai. Carnap distingue entre énoncé, prédicat (classe) et terme singulier (individu). Deux énoncés ont la même extension si et seulement s'ils sont tous deux vrais dans le monde réel. Deux énoncés ont la même intension si et seulement s'ils ont les mêmes valeurs de vérité dans tous les mondes possibles⁵⁸. Deux expressions ont donc la même intension si et seulement s'ils ont la même extension dans tous les mondes possibles ; deux prédicats ont la même extension s'ils désignent la même classe d'objets ; deux termes singuliers ont la même extension s'ils désignent le même individu.

Attardons-nous un instant sur le premier des deux aspects, à savoir l'extension d'un énoncé. Peut-on considérer que l'extension est une condition suffisante de la synonymie cognitive ? Autrement dit, est-ce que le fait que deux prédicats soient extensionnellement équivalents (c.-à-d. vrais des mêmes objets) permet de dire qu'ils sont mutuellement substituables *salva veritate* dans tous les contextes possibles ? Non. Selon Quine, dans le cas de l'extension d'une expression, il n'est pas possible de dériver les énoncés analytiques de type1 de ceux du type2. En effet, nonobstant le fait que les énoncés "créatures avec un cœur" et "créatures avec un rein" ont la même extension, et soient donc vrais des mêmes

⁵⁸ Notons au passage que cela correspond formellement (*explicatum*), c'est-à-dire lorsqu'explicité à l'aide du langage de la logique symbolique, à la théorie vérificationniste de la signification (*explicandum*), à savoir que la signification (intension) d'un énoncé consiste en ses conditions de vérité et de fausseté.

objets (*salva veritate*), on ne peut pour autant les considérer comme des synonymes (cognitifs) puisqu'ils n'ont manifestement pas la même signification (intension). Autrement dit, il s'agit d'un constat contingent à ce monde-ci et il n'est pas logiquement contradictoire de penser qu'il en soit autrement dans un autre contexte (monde possible). En ce sens, l'extension d'un énoncé peut tout au plus nous assurer que l'énoncé :

(3) « Tous et seulement les célibataires sont des hommes non mariés »

soit vrai. Néanmoins, étant donné que rien ne nous assure que la signification de "célibataire" et "homme non marié" tient à autre chose qu'à une question de fait purement contingente, l'on peut certes admettre que (3) est vrai, mais non que (3) est analytique, c'est-à-dire vrai dans tous les mondes possibles. Or, ce n'est que si (3) est analytique que l'on pourra réduire un énoncé de type2 au type1. L'interchangeabilité telle que considérée du point de vue de l'extension ne constitue donc pas une condition suffisante de la synonymie (cognitive) de deux formes linguistiques. Ce qui est désiré de la synonymie cognitive est que deux expressions soient substituables *salva veritate* dans tous les contextes possibles. Autrement dit, puisque cela constitue un des contextes possibles, être extensionnellement équivalent est une condition nécessaire, mais non suffisante. Selon la distinction de Carnap, les énoncés modaux ne sont pas vérifonctionnels extensionnellement, mais ils le sont intensionnellement puisque l'on peut substituer à un énoncé tel que "9 est plus grand que 7" n'importe quel énoncé également vrai dans tous les mondes possibles. En ce sens, "nécessairement 5 est plus petit que 6" demeure vrai en substituant cette partie de l'énoncé par un équivalent intensionnel tel que "9 est plus grand que 7". La question pour Quine consiste maintenant à savoir si le fait d'être intensionnellement équivalent constitue une condition suffisante en contexte modal. Il précise qu' « On peut rapidement s'assurer que c'est le cas en ayant recours aux exemples du genre suivant : »⁵⁹

(4) « Nécessairement tous et seulement les célibataires sont des célibataires »

⁵⁹ TDE, p. 29 ; DDE, p. 60.

sera vrai dans le cas où la modalité "nécessairement" s'applique uniquement aux énoncés analytiques⁶⁰. Si ensuite "célibataire" et "homme non marié" sont substituables *salva veritate*, alors l'énoncé :

(5) « Nécessairement tous et seulement les célibataires sont des hommes non mariés »

sera vrai. Or, si (5) est vrai, alors l'énoncé (3) "tous et seulement les célibataires sont des hommes non mariés" est non seulement vrai, mais également analytique.

Faisons brièvement le point. Nous avons en mains une définition de l'"analyticité" avec la notion de "vérité logique". Le problème consistait à dire que les énoncés de type2 reposaient sur la notion de "synonymie" jugée opaque. Nous étions alors partis à la recherche d'un critère constituant une condition suffisante permettant, en clarifiant la notion de "synonymie", de réduire les énoncés analytiques de type2 aux énoncés analytiques de type1 (vérités logiques). Nous constatons maintenant que le fait d'être intensionnellement équivalent constitue une condition suffisante pour que deux formes linguistiques soient substituables *salva veritate* dans tous les contextes, c'est-à-dire que nous possédons un critère clair et précis permettant de clarifier ce que l'on entend par "synonymie cognitive" et ainsi l'"analyticité" en général.

Manifestement, quelque chose ne plaît pas à Quine ici. À ses yeux, cette solution ne fait pas plus de sens que les autres. En effet, en considérant que l'adverbe de modalité "nécessairement" ne s'applique qu'aux énoncés analytiques, cela présuppose que l'on sache préalablement à son usage ce qu'est un énoncé analytique et donc que l'on possède une caractérisation satisfaisante de ce que signifie "analytique". Quine cherchait à clarifier la notion d'"analyticité" des énoncés de type2 reposant sur la "synonymie" et il admet que « Si un langage contient l'adverbe intensionnel "nécessairement" (au sens mentionné précédemment) ou d'autres particules de ce genre, alors l'interchangeabilité *salva veritate* dans un tel langage constitue effectivement une condition suffisante de la synonymie cognitive ». Autrement dit, la clarification de la notion de "synonymie" est réalisée, mais

⁶⁰ Notons au passage qu'en affirmant que « "nécessairement" ne s'applique qu'aux énoncés analytiques », Quine reconnaît qu'il y a bien une distinction analytique-synthétique. En effet, ce faisant il présuppose que l'adverbe "nécessairement" ne s'applique pas à d'autres énoncés, en l'occurrence les énoncés synthétiques.

Quine ne se satisfait pas de cette clarification car, dit-il, « un tel langage n'est intelligible que dans la mesure où la notion d'analyticité est déjà préalablement comprise »⁶¹. Il y a manifestement une distinction à faire ici entre une clarification et la circularité. Il s'agit de bien distinguer entre explicitation et définition. Être intensionnellement équivalent fournit certainement un critère permettant de clarifier la signification de la "synonymie" et de l'"analyticité". Le problème survient lorsque nous utilisons le résultat de cette explicitation comme définition, puisqu'alors l'utilisation de l'*explicans* "intensionnellement équivalent" comme d'un *definiens* rend la définition de l'"analyticité" (*definiendum*) circulaire.

1.3.5. Règles sémantiques

Il appert qu'en raison de l'incapacité à clarifier la notion de "synonymie" sans aboutir à la circularité, que ce soit par définition ou à partir de l'interchangeabilité *salva veritate*, la démarche consistant à réduire un énoncé analytique de type2 à un énoncé analytique de type1 permettant de rendre la notion d'"analyticité" aussi claire que celle de "vérité logique" est dans une impasse. Ce constat conduit Quine à inverser la démarche. Au lieu de tenter une clarification de la notion de "synonymie", il s'agira désormais de clarifier celle d'"analyticité" à partir de laquelle sera ensuite définie la "synonymie". En ce sens, les expressions "célibataire" et "homme non marié" seront synonymes puisque (3) "tous et seulement les célibataires sont des hommes non mariés" est analytique. De même, deux formes linguistiques seront synonymes lorsqu'elles sont substituables (hormis dans le cas d'occurrences à l'intérieur des mots) *salva analyticitate*.

D'entrée de jeu, Quine éprouve une difficulté ne serait-ce qu'à débiter cette démarche en raison de l'opacité de l'"analyticité" dans le langage ordinaire. L'énoncé "tout ce qui est vert est étendu" est-il ou non analytique ? Et selon quel critère serait-il ainsi considéré ? Ne pourrait-il pas, par exemple, être vrai pour des raisons factuelles, plutôt que par définition, synonymie, etc. ? Alors qu'il est parfois fait allusion qu'une telle indécision est due au fait que le langage ordinaire est vague et imprécis, et qu'à l'inverse un langage artificiel contenant des règles sémantiques explicites rendrait claire la distinction entre énoncés analytiques et synthétiques, Quine entend montrer qu'il n'en est rien.

⁶¹ TDE, p. 31 ; DDE, p. 63 pour les deux citations (c'est l'auteur qui souligne).

Supposons un langage artificiel L pour lequel nous avons un ensemble de règles sémantiques. Ces règles ont la forme de spécifications permettant de générer récursivement tous et seulement les énoncés analytiques de ce langage, par exemple :

(6) « L'énoncé "E" est analytique dans le langage "L" ssi... ».

La difficulté ici se trouve être la même que celle rencontrée dans le cas de l'introduction de la modalité "nécessairement". En effet, bien que nous puissions reconnaître à quels énoncés les règles de la forme de (6) s'appliquent, il n'en demeure pas moins qu'afin de spécifier leur usage précis, il faut préalablement savoir ce que signifie l'"analyticité". Autrement dit, il y a bel et bien une clarification à l'aide d'un critère de ce qu'on doit entendre par "analytique", mais Quine n'admet pas cette clarification puisqu'elle conduit à la circularité. Par ailleurs, si, au lieu de spécifier cet usage et ainsi présupposer l'"analyticité", nous stipulons que la règle (6) est un nouveau symbole "analytique-pour-L", nous nous retrouvons dans le cas de la notion de "définition conventionnelle" qui ne peut rien nous apprendre quant aux conditions suffisantes pour que deux formes linguistiques soient dites synonymes ou analytiques.

Quine s'emploie ensuite à relever de semblables défauts pour diverses formulations de règles sémantiques et souligne que, malgré le fait que son exposé n'a rien d'exhaustif, l'extension de sa critique à d'autres formes n'est pas difficile à imaginer. Cela le conduit à conclure que « Du point de vue du problème de l'analyticité, la notion de langage artificiel muni de règles sémantiques est un *feu follet par excellence*. Les règles sémantiques déterminant les énoncés analytiques d'un langage artificiel n'ont d'intérêt que dans la mesure où nous comprenons au préalable la notion d'analyticité »⁶². Quine ne voit donc pas plus d'espoir du côté d'un langage artificiel que du langage ordinaire afin d'apporter une clarification à la notion d'"analyticité" qui ne conduise à la circularité. Mais en est-il ainsi dans tous les cas ou bien s'agit-il d'une conclusion portant sur des exemples précis ? L'auteur de souligner qu'il pourrait être pertinent de faire appel à des langages artificiels à condition que le modèle simplifié qui en résulte contienne des facteurs (mentaux, behavioristes ou culturels) pertinents à l'"analyticité". Le problème se situe ainsi dans certains cas précis. Autrement dit, ce qui fait problème est que les clarifications proposées tombent sous le coup de la circularité. Et Quine de préciser que l'on « a peu de chance de faire progresser l'explication de l'analyticité,

⁶² TDE, p. 36 ; DDE, p. 69.

avec un modèle qui prend simplement l'analyticité pour une donnée irréductible »⁶³. Tentons maintenant de faire ressortir de quel modèle il s'agit.

1.4. Une relecture de la critique de la distinction analytique-synthétique

1.4.1. Nature et portée de la critique

Maintenant exposée la critique à l'endroit de la théorie vérificationniste de la signification et de l'"analyticité", il convient de voir quelle est la nature de cette critique et d'en saisir la portée. Que fait donc Quine dans les sections §1-6 de *TDE* ? Celui-ci se prête à un exercice consistant à tenter de clarifier la notion d'"analyticité". D'une tentative à l'autre sont examinées et mises à l'épreuve diverses formes de clarifications qui prétendent rendre explicite, de façon claire et rigoureuse, ce en quoi consiste un énoncé analytique. Qu'il s'agisse de faire appel à une définition (lexicale, explicative, conventionnelle), à l'interchangeabilité *salva veritate*, aux règles sémantiques ou à la théorie vérificationniste de la signification, l'objectif visé est le même. Ces différentes tentatives visent à rendre compte de la notion de "synonymie" pour parvenir à une notion d'"analyticité" en général aussi claire que celle de "vérité logique", ce qui serait censé permettre de tracer en retour une distinction nette entre deux types d'énoncés logiques. L'objectif de départ proposé par Quine n'était pourtant pas si clair. Ce dernier se proposait d'argumenter afin de montrer que deux des tenants de l'empirisme logique s'avèrent être mal fondés et constituent donc des dogmes. Or, il importe de faire ici la part entre ce qui constituerait une critique purement logique et ce qui constitue une dénonciation d'un certain dogmatisme.

L'argumentaire de Quine a des limites logiques assez restreintes sur lesquelles il est lieu d'insister. Comme le montre le développement exposé à la fois dans *Two Dogmas of Empiricism* et *Naturalized Epistemology*, ce à quoi Quine s'en prend se limite à certaines conceptions empiristes modernes, et plus précisément à l'empirisme logique illustré notamment par le *Der logische Aufbau der Welt* de Carnap. En ce sens, il est assez manifeste que les prémisses de son raisonnement portent sur des cas passés restreints et

⁶³ *TDE*, p. 36 ; *DDE*, p. 69.

qu'il ne saurait être question de dépasser le cadre fixé par ces prémisses. Dans ces conditions, en quel sens Quine critique-t-il les deux tenants que sont la distinction "analytique-synthétique" et la théorie vérificationniste de la signification ? D'un point de vue strictement logique, il ne saurait davantage être question de les démontrer faux que de les démontrer vrais. Autrement dit, ces deux tenants tiennent lieu de vérité et malgré le fait que toutes les tentatives pour les justifier ont échouées, on continue tout de même à y croire. Il appert qu'il ne s'agit pas d'une critique au sens strict (purement logique), mais d'une dénonciation d'un certain dogmatisme qui règne dans la tradition. C'est pourquoi Quine soutient que le fait de continuer à considérer qu'il y a une distinction (absolue) entre énoncés analytiques et synthétiques constitue un article de foi. Mais Quine rejette-t-il catégoriquement cette distinction ?

En fait, bien que la critique à l'endroit de la distinction "analytique-synthétique" puisse paraître catégorique dans son article de 1951, il importe de souligner qu'il n'en est rien. Si cette critique était catégorique, cela supposerait que toute tentative future pour opérer cette distinction serait vouée à l'échec — et nous venons de voir que Quine ne peut logiquement parvenir à cette conclusion. Certes, la critique vaut pour certaines tentatives restreintes et elle vaudra également pour toute tentative similaire. Il n'en demeure pas moins que cette critique se situe dans un cadre beaucoup plus restreint que ce à quoi peut prétendre la distinction. Autrement dit, dans un cadre plus large ne tombant pas sous la critique que soulève Quine, cette distinction pourrait être maintenue. Considérant que Quine s'en prend à la notion d'"analyticité" telle que clarifiée par l'empirisme logique de Carnap, reprenons brièvement sa critique sous cet angle.

Pour Quine, la distinction carnapienne entre questions d'existence et questions de cadre conceptuel implique la dualité ontologique. À la fin de la dernière section de *Two Dogmas of Empiricism*, il précise à cet égard que si Carnap a reconnu qu'il est en mesure de préserver un double standard pour les questions ontologiques et les hypothèses scientifiques, ce n'est qu'en admettant « une distinction absolue entre l'analytique et le synthétique, et je n'ai pas besoin de redire que c'est là une distinction que je rejette »⁶⁴. De

⁶⁴ TDE, p. 46 ; DDE, pp. 80-81.

plus, lors de son bref développement sur les implications du holisme, sa critique revêt un caractère foncièrement radical :

En outre, il devient aberrant de rechercher une frontière entre les énoncés synthétiques qui reposent sur l'expérience de façon contingente, et les énoncés analytiques qui valent en toutes circonstances. On peut toujours maintenir la vérité de n'importe quel énoncé, quelles que soient les circonstances. Il suffit d'effectuer des réajustements radicaux dans d'autres régions du système. On peut, même, en cas d'expérience récalcitrante, préserver la vérité d'un énoncé situé tout près de la périphérie, en alléguant une hallucination, ou en modifiant certains des énoncés qu'on appelle lois logiques. Réciproquement, et du même coup, aucun énoncé n'est à tout jamais à l'abri de la révision⁶⁵.

Autrement dit, ce n'est que folie que de chercher pour les énoncés en général une différence entre ceux qui seraient synthétiques et analytiques, puisqu'à quelques modifications près, un énoncé analytique peut s'avérer être synthétique, et vice versa. À cet égard, le lecteur peut légitimement avoir l'impression que Quine termine son article en ayant rejeté catégoriquement et le projet analytique, et le projet vérificationnisme, et la distinction "analytique-synthétique". Or, nous avons vu (1.2.2.) qu'à une question de fondation près, ces deux projets sont repris par Quine sous la forme de la reconstruction rationnelle naturalisée. En ce qui a trait à la distinction, nous savons qu'en raison de la nature de son raisonnement, il ne peut pas conclure à l'absence d'une distinction entre énoncés analytiques et synthétiques. Il importe par ailleurs de faire remarquer deux points. D'une part, Quine ne dit pas qu'il n'y a pas de distinction, mais qu'il la rejette ; d'autre part, il précise que ce qu'il rejette, c'est une distinction absolue conduisant au dualisme. Ne serait-ce que pour ces raisons, il convient d'évaluer la portée de sa critique à l'endroit de cette distinction, c'est-à-dire de prendre la mesure exacte de ce qui s'avère être rejeté par Quine.

Une difficulté importante réside dans le fait qu'entre le début et la fin de l'article s'imisce une contradiction apparente qu'il importe de relever. Au §1 de *TDE*, Quine admet qu'il y a vérifonctionnellement une distinction entre énoncés analytiques et synthétiques lorsqu'il affirme que le problème ne réside pas dans la notion de "vérité logique" ($A=A$). Or, à la fin de l'article, en affirmant que tout énoncé peut être considéré

⁶⁵ *TDE*, p. 43 ; *DDE*, p. 77.

comme analytique, et qu'un énoncé analytique peut être révisé, il nous porte plutôt à conclure qu'il n'y a finalement pas de distinction entre énoncés analytiques et synthétiques. Autrement dit, alors que la critique aux §1-5 semble relative, au §6 elle semble catégorique. De fait, la critique de Quine à l'endroit de la distinction "analytique-synthétique" ne porte pas sur la distinction en soi, mais sur celle qui s'est élaborée dans la tradition de l'empirisme logique. Quine semble supposer qu'en raison du dogmatisme régnant dans la tradition de l'empirisme logique à l'égard des deux vérités non questionnables que sont la distinction "analytique-synthétique" et la théorie vérificationniste de la signification, peu importe ce qu'il aurait à proposer serait d'emblée rejeter par les fondamentalistes. Le dogmatisme qu'il dénonce consiste à refuser de questionner ladite distinction. Mais une attitude qui consisterait à rejeter catégoriquement cette même distinction ne serait pas moins dogmatique. De fait, Quine ne saurait être catégorique — il ne pourrait pas rejeter catégoriquement la distinction — sans être lui-même dogmatique et ainsi s'auto-dénoncer. Il demeure à reconnaître la portée de ce qu'il remet en question vis-à-vis de la distinction traditionnelle et de spécifier ce qu'il est amené à proposer en conséquence.

Nous avons déjà précisé que ce qu'il exige dans la définition de l'"analyticité" est qu'elle ne soit pas définie *a priori* en reposant sur la notion de "signification", laquelle présuppose à son tour la notion de "synonymie". Nous venons de voir par ailleurs qu'au début de l'article, il admet qu'il est prêt à accepter l'idée que "analytique", au sens de vérité logique (la table de vérité), est un bon *explicans* pour l'analyticité. Que révèle alors l'apparente contradiction entre le début et la fin de l'article où sa critique semble être catégorique ? Le rejet dont il fait mention n'est pas celui de la distinction comme telle, mais le rejet de l'idée selon laquelle vrai en vertu de la signification ou de l'identité de signification (synonymie) soit l'*explicatum* clarifié par ledit *explicans*. Quine mentionnait qu'une différente façon de faire pourrait se révéler pertinente pour l'analyticité, mais que le modèle faisant l'objet de sa critique ne saurait le satisfaire⁶⁶. Cette insatisfaction, nous l'avons vu, ne concerne pas l'absence de clarification, mais le fait que les clarifications proposées conduisent à la circularité. Si l'*explicans* (vérité logique au sens de table de vérité) pouvait être redéfini par un *explicatum* qui serait cette fois *a posteriori* (par exemple dans les termes du behaviorisme), alors Quine serait

⁶⁶ TDE, p. 36.

prêt à l'accepter. Au chapitre 2, après avoir situé l'empirisme de Quine (2.1.) et reconstitué sa théorie de la signification (2.2.), c'est cette relation (distinction) renouvelée entre "analytique" et "synthétique" que nous tenterons de faire ressortir (2.3.).

2. L'analyticité en contexte de communauté linguistique

2.1. Le projet empiriste revisité

2.1.1. L'empirisme classique

Avant de proposer ce qui tient lieu pour lui de théorie de la signification, Quine expose au premier chapitre de *From Stimulus to Science* le développement historique de l'empirisme dans lequel il distingue trois étapes. Ces remarques permettent non seulement de comprendre l'horizon dans lequel sa propre théorie prend place, mais également de souligner certaines modifications au projet empiriste initial invitant à prendre acte de la tournure que prendra sa conception. La première forme d'empirisme que présente Quine est en rupture radicale vis-à-vis de l'idéalisme sur au moins deux points. D'une part, suivant Hobbes, les idées ne sont plus comme chez Platon la réalité par excellence, mais des pensées ou concepts dans la tête d'un sujet ; d'autre part, contrairement à Descartes, l'esprit à la naissance est considéré comme une *tabula rasa*, la question de l'innéisme se trouvant ainsi écartée. Cela dit, l'empirisme classique de Locke, Berkeley et Hume prend néanmoins la forme d'un mentalisme (que nous qualifierons de "classique") dans la mesure où l'on suppose que les idées dont il est question existent et agissent dans la tête du sujet. En considérant que notre connaissance du monde consiste en un édifice d'idées basées sur les impressions sensibles, la thèse fondamentale de l'empirisme consiste à dire que toutes nos idées sont réductibles à ces impressions sensibles et qu'inversement, il est possible de reconstruire à partir de celles-ci toutes nos idées, même les plus abstraites. Or, cette simplification ne suffit pas à bien exprimer la distinction que Hume opère entre deux sortes de vérité en fonction des relations que l'entendement établit entre les idées, puisque cela laisse à penser qu'il n'y a pour lui que deux types d'idées (sensibles, complexes), toutes deux réductibles aux impressions sensibles. Il y a bien d'une part les vérités empiriques dans le cas où il s'agit d'idées devant effectivement pouvoir se ramener à des impressions sensibles. Sous cette catégorie se rangent donc d'une part les idées simples, correspondant aux impressions de chaque sens isolé, d'autre part les idées complexes qui sont générées en combinant ces idées simples entre elles. Mais, d'autre part, Hume distingue également les vérités mathématiques qui ne dépendent pas de l'expérience et dont les idées ne se

rappellent pas à des impressions sensibles⁶⁷. Par ailleurs, pour Hume, le fait de percevoir un objet extérieur comme un tout relève d'une construction de l'esprit, d'un processus d'induction par lequel une idée complexe se forme à partir d'idées simples, indécomposables. Comment cette combinaison d'idées simples s'opère-t-elle ? Considérant que la psychologie scientifique ne naîtra que plus tard, ce à quoi l'on fait ici appel est à des mécanismes quasi psychologiques que l'on dit découvrir par introspection. Il s'agit de l'association des idées par la contiguïté, la ressemblance et la succession dans l'espace et dans le temps.

2.1.2. L'empirisme logique

Les mécanismes quasi psychologiques auxquels font appel les empiristes classiques reposent sur l'introspection dont chacun fait l'expérience interne "intime" (subjective), ils ne peuvent donc pas être partagés par les autres directement, ils ne sont pas intersubjectivement identifiables, objectifs ou "scientifiques" au sens que Quine donne à ce mot. La lacune de l'empirisme classique consiste donc en ce que cette approche repose sur une notion métaphysique d'"idée" (immatérielle) ; or, Quine spécifie que « [l]es mots et le comportement observable sont tout ce que nous avons pour continuer alors que l'idée ne procure que l'illusion d'une explication »⁶⁸. À cet égard, c'est-à-dire afin d'éviter cette fausse route, au moins trois modifications préluèderont au passage de ce qu'il identifie comme étant l'empirisme logique avec Russell, le Cercle de Vienne et Carnap.

Quine est physicaliste et par conséquent toute explication "scientifico-philosophique" acceptable doit se réduire à une explication neurophysiologique et être formulée en des termes neurophysiologiques. Or, l'état des connaissances en neurophysiologie est trop peu avancé pour permettre de reformuler en termes neurophysiologiques les problèmes philosophiques entourant la connaissance qui sont traités ici. Autrement dit, à strictement parler, on ne peut rien dire (en termes neurophysiologiques) des sujets discutés et il vaudrait alors mieux se taire. Pour contourner cette difficulté, Quine nous présente la "paraphrase" comme une stratégie permettant de

⁶⁷ cf. ci-dessus Chapitre 1, section 1.1.

reformuler (paraphraser) les problèmes discutés non en termes de langage (comme l'empirisme logique qui sera présenté dans la suite), mais en termes behavioristes, c'est-à-dire en termes de comportements observables de corps physiques (nous). Quine peut donc continuer à utiliser les termes mentalistes dans son exposé, car à ses yeux il n'y a pas de danger : on peut toujours éliminer ces termes mentalistes en les paraphrasant en termes behavioristes, puis ultimement en termes neurophysiologiques, de sorte que cet usage ne nous engage pas ontologiquement — néanmoins, cela introduit certainement la confusion, comme nous le verrons plus loin.

John Horne Tooke est présenté par Quine comme étant de connivence avec le nominalisme d'Ockham, pour qui les termes abstraits sont des *flatus vocis* sans référence dans le monde réel. Dans cette perspective et afin d'évaluer si les conclusions de Locke seront toujours aussi justes, Tooke suggère de relire les essais de ce dernier en remplaçant chaque fois la composition d'idées complexes avec des idées simples par la composition de termes complexes avec des termes simples. La compositionnalité des termes étant moins abstraite que celle des idées, cette première modification consiste à spécifier que ce dont on parle concerne le langage, et non des entités métaphysiques abstraites. À ce titre, Quine fait de Tooke le précurseur éloigné de ce qu'on appelle aujourd'hui le tournant linguistique en philosophie.

La théorie des fictions de Bentham s'inscrira quelques années plus tard dans la même lignée que Tooke. L'idée est à nouveau d'introduire une terminologie qui évite de devoir assumer de s'engager ontologiquement envers l'existence réelle des référents des termes abstraits. Ce qui est proposé est de considérer les termes faisant référence à des entités métaphysiques comme de simples fictions, au sens où celles-ci ne sont pas obtenues par une induction à partir d'impressions sensibles, mais par un effort d'imagination combinant des termes entre eux sans se soucier d'asseoir la dénotation des termes complexes (abstrait, fictifs) dans le réel, comme on le ferait pour un calcul sur des symboles non interprétés. On ne s'attarde plus à expliciter la signification d'un terme en spécifiant l'objet auquel il réfère, ni à lui accoler un terme ou un énoncé qui lui est

⁶⁸ W.V.O. QUINE, *From Stimulus to science*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1995, p. 6. Toute

synonyme. Il s'agit plutôt d'une définition contextuelle, c'est-à-dire une définition construite à partir du rôle que remplit le terme dans l'énoncé où il fait occurrence. Quine considère que la définition contextuelle proposée par Bentham a apporté un support, un siècle plus tard, à l'idée de Frege de considérer l'énoncé, et non plus le terme, comme le véhicule premier de la signification. De fait, afin d'éviter de devoir s'engager ontologiquement eu égard au référent d'un terme abstrait, il vaut mieux considérer l'énoncé plutôt que ses constituants comme l'atome élémentaire indécomposable de la signification. En ce sens, « [o]n pourrait tenter d'expliquer la façon de parler d'un objet corporel (physique) en termes d'impressions, en traduisant la totalité de la phrase en entier portant sur des impressions plutôt que de faire correspondre les termes isolés d'objets corporels à quoi que ce soit »⁶⁹.

Cette possibilité permise par la définition contextuelle était indispensable, selon Quine, pour les développements subséquents au sujet de la fondation des mathématiques. Notons que la notion élémentaire des mathématiques est le "nombre", une notion abstraite dont la référence renvoie à une entité (immatérielle) abstraite, mais envers laquelle Quine, bien que physicaliste, accepte de s'engager ontologiquement. En effet, le critère d'engagement ontologique est universel et nous engage donc ontologiquement envers l'existence du domaine de la variable quantifiée autant pour les mathématiques que pour les sciences de la nature. Or, dans la perspective du fondement des mathématiques, c'est-à-dire la reconstruction rationnelle du discours de la mathématique, le nombre joue le rôle de la variable quantifiée et nous engage donc ontologiquement envers son existence. Il en est de même des classes, en logique des classes, dont on doit admettre l'existence réelle. À l'instar du nombre, les classes sont indispensables au discours scientifique et l'on ne peut pas simplement les éliminer sans affecter le discours, contrairement aux termes mentalistes que nous pouvons éliminer en les paraphrasant, sans affecter le discours. Lorsqu'il est question de la définition contextuelle, Quine fait référence à la notion de "définition implicite" introduite par Hilbert, par comparaison à la notion de "définition explicite" de Frege concernant le fondement de la géométrie euclidienne au début du siècle dernier. À nouveau, il s'agit d'utiliser la stratégie de la paraphrase afin d'éliminer la notion de "définition

référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme *FSS* (nous traduisons).

⁶⁹ *EN*, p. 72 ; *RO*, p. 86 (nous traduisons).

(explicite)" qui est liée à la notion de "signification", la définition posant une équivalence sémantique (la même signification) entre deux énoncés et doit être éliminée si elle n'est pas conçue en termes de comportements observables d'un corps physique (le comportement verbal d'un locuteur), car ce n'est pas objectif ou scientifique. Dans le cas de la notion de "définition implicite" introduite par Hilbert, la signification provient du contexte observable intersubjectivement par tous, donc objectif ou scientifique et permet en ce sens d'éliminer la notion mentaliste de "définition".

C'est en utilisant les acquis provenant des travaux dans les sciences formelles, mais adaptés aux recherches dans les sciences (empiriques) de la nature, qu'une troisième modification permettant le passage à l'empirisme logique se réalise, à savoir le recours aux ressources de la logique des prédicats de premier ordre et de la théorie axiomatique des ensembles pour caractériser les concepts organisateurs des informations empiriques véhiculées par les théories scientifiques portant sur le monde, c'est-à-dire leur structure logico-mathématique. Plutôt que de devoir se limiter aux impressions sensibles, il devient ainsi envisageable de considérer ces dernières comme des classes d'impressions sensibles, comme des classes de classes d'impressions sensibles, comme des classes de classes de classes d'impressions sensibles, etc. En ce sens, l'idée de Carnap dans son *Aufbau* était de parvenir à rendre compte du monde extérieur comme d'une construction logique d'impressions sensibles explicitées par des définitions implicites à l'aide de classes, de même qu'en mathématique l'on pouvait définir un nombre comme étant une classe de classes et espérer réduire les mathématiques à la logique, dans la mesure où les recherches sur les fondements des mathématiques ont montré qu'elles pouvaient se réduire à la théorie des ensembles et donc à la notion logique d'"appartenance à une classe". Autrement dit, en parvenant à rendre compte des impressions sensibles de cette façon, on aura substitué aux processus quasi psychologiques des empiristes classiques l'idée qu'une théorie scientifique est plutôt un langage, indépendant de tout sujet psychologique, se rapportant à des règles de formations d'expressions bien formées (EBF) dans ce langage, une reconstruction logique qui en assure le fondement sans devoir faire intervenir un sujet psychologique. La seconde forme d'empirisme s'appelle en ce sens à juste titre empirisme logique.

Ce qu'il importe de noter est que le passage de l'empirisme classique à l'empirisme logique consiste à passer de l'étude des idées — au sens d'entités psychologiques n'occupant pas d'espace physique, comme dirait Descartes, "métaphysiques" — à l'étude du langage dans lequel les "idées" sont remplacées par le sens des termes, leur signification, laquelle est déterminée par des règles explicites conférant à des symboles non interprétés (la syntaxe) une interprétation (la sémantique) — bref, à passer de la notion d'"idée" à la notion de "signification". L'empirisme logique prend ainsi ses distances avec la forme de mentalisme associée à l'empirisme classique de Locke, Berkeley et Hume, à savoir le mentalisme classique d'avant le tournant linguistique. Cependant, le tournant linguistique ne conduit pas à éliminer toute forme de psychologisme et de mentalisme, dans la mesure où la notion de "signification" continue à faire référence à quelque chose qui ne peut pas être identifié à l'aide de critères observables. La notion de "signification" maintenant devenue centrale à la nouvelle forme d'empirisme, tout en prétendant éliminer le psychologisme, n'en continue pas moins à faire usage d'une notion "mentaliste" de signification. Comme en témoigne la critique de Quine à l'endroit de Carnap, l'empirisme logique se caractérise en effet par une seconde forme de mentalisme (que nous qualifierons de "linguistique"). Cela dit, parallèlement au passage à l'étude du langage, il est question non plus de relations causales entre idées ou entités psychiques, mais de relations logiques entre énoncés considérés comme le véhicule premier de la signification et dont les termes sont définis contextuellement afin d'éviter de s'engager ontologiquement. Il y a d'une part les énoncés élémentaires au sens syntaxique, c'est-à-dire la forme logique élémentaire servant à la construction d'une sorte d'édifice, brique par brique, forme élémentaire par forme élémentaire. Par exemple, la fonction propositionnelle $f(x)$ où f est un prédicat de premier ordre fixe et (x) un argument variable (est mortel (x)), dont le domaine d'interprétation est tout ce qui est mortel (son extension). Sémantiquement, ces formes logiques élémentaires représentent symboliquement leur dénotation, leur champ d'interprétation (extension), puisqu'elles sont les seules à pouvoir signifier par elles-mêmes sans devoir être intégrées à autre chose, et avoir ainsi un référent par elles-mêmes (un symbole complet). Les énoncés complexes sont pour leur part des assemblages de phrases élémentaires par compositionnalité, c'est-à-dire que non seulement leur signification (conceptuelle), mais leur valeur de vérité est fonction de la signification et de la valeur de

vérité des phrases élémentaires qui les constituent (composent). Il en résulte que les termes n'ont pas plus de dénotation dans les phrases complexes que dans les phrases élémentaires (atomiques), puisqu'en tant que symboles incomplets, ils reçoivent une dénotation uniquement en s'intégrant à une phrase, c'est-à-dire constitutionnellement, en fonction du rôle qu'ils occupent dans les phrases où ils font occurrence. C'est ainsi par l'intermédiaire de relations logiques que ces termes et ces énoncés complexes reçoivent une signification, et c'est en ce sens que les processus quasi psychologiques sont remplacés par des reconstructions logiques. Il ne s'agit plus de découvrir comment et par quels mécanismes quasi psychologiques se forment les idées complexes, mais de clarifier et préciser la signification des énoncés complexes en faisant ressortir les relations logiques de dépendance envers les énoncés simples qui les constituent afin qu'on puisse leur assigner une "signification" (empirique).

Quine précise que l'intention de Carnap dans son *Der logische Aufbau der Welt* était de procéder à une intégration systématique du mentalisme et du physicalisme en donnant à son système constitutionnel une base phénoméniste, intégrant ainsi l'esprit (le mental) à la nature (les objets physiques). Notons qu'il ne s'agit pas d'un choix arbitraire, car Carnap aurait pu donner à son système constitutionnel une base physicaliste pour respecter le matérialisme scientifique et lui conférer une plus grande objectivité comme le souhaiterait Quine. Mais, aux yeux de Carnap, un système physicaliste ne respecte pas l'ordre d'acquisition des connaissances, ce qui s'avère être un constat partagé par toutes les théories de la connaissance, toutes allégeances confondues, à savoir qu'un objet physique est une construction à partir de perceptions sensibles préalables provenant des différents sens et non un objet premier, le point de départ ultime. En effet, un objet physique qui ne serait pas réductible à quelque chose de perceptible (des qualités sensibles) serait suspendu en quelque sorte dans le vide, aucun indicateur ne pouvant indiquer sa présence par expérience vécue. Il s'agirait d'une connaissance purement cérébrale, des mots renvoyant à d'autres mots. C'est parce qu'il veut faire de son système une théorie de la connaissance, une théorie qui respecte l'ordre d'acquisition des connaissances par un individu et non un simple calcul logique par application récursive de procédures logiques, que Carnap est contraint de réintégrer le psychologisme par la porte de derrière, si l'on peut dire.

Outre l'inspiration des *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead d'où il reprit la logique et les mathématiques, une seconde source considérable pour l'*Aufbau* de Carnap a été *Our Knowledge of the External World* de Russell, dans lequel ce dernier entreprend une reconstruction explicite du monde extérieur à partir des idées simples. C'est en ce sens que le projet de Carnap s'avère être une reconstruction rationnelle du développement conceptuel de l'homme à partir d'une base phénoméniste. Quine ne peut cependant pas se permettre de reprendre intégralement le projet de l'empirisme logique tel qu'il prend forme dans l'*Aufbau*. Un premier problème réside dans le fait que la reconstruction rationnelle des concepts à laquelle Carnap entend procéder s'accomplit à partir des données phénoménologiques privées d'un sujet donné. Cela conduit en définitive à reconstruire les objets physiques du monde extérieur à partir de nos idées. Suivant Neurath à ce propos, Quine considère que cela revient à embrasser « un dualisme cartésien de l'esprit et du corps, sinon un monisme mentaliste »⁷⁰. On pourrait penser de prime abord que c'est le physicalisme de Quine qui le contraint à rejeter le point de départ de la reconstruction conceptuelle carnapienne du monde, mais dans sa propre reconstruction, *From Stimulus to Science*, pas plus que Carnap Quine ne peut échapper au constat que les objets physiques sont des constructions complexes et n'ont rien d'élémentaires. Si, en tant que scientifique, il croit en la réalité des objets physiques (réalisme métaphysique et engagement ontologique), en tant qu'empiriste ou théoricien de la connaissance, de la façon dont un individu acquière la connaissance, Quine se rabat sur le behaviorisme. À cet égard, le behaviorisme de Quine aura beau se réclamer de la scientificité, il n'en demeure pas moins une théorie psychologique. Ce qui distingue Quine de Carnap est donc que le point de départ de ce dernier est philosophique et introspectif (à la manière de Husserl), alors que Quine voudrait le sien scientifique (en s'appuyant sur une théorie scientifique) et faisant appel uniquement à des comportements observables du sujet — une exigence qu'il sera incapable de satisfaire en fait, comme nous le verrons⁷¹.

Quine note par la suite que la thèse selon laquelle, étant donné que les vérités mathématiques sont des vérités logiques, l'intégralité des mathématiques pourrait être

⁷⁰ *FSS*, p. 15 (nous traduisons).

⁷¹ Voir à ce propos la fin des sections 2.1.4. et 2.2.2.

logiquement déduite de vérités logiques auto évidentes s'est révélée fausse « comme il apparaît dans l'article de Kurt Gödel en 1931, mais également de façon partielle dans des résultats de Russell lui-même remontant à 1902 »⁷². Il souligne de plus que « vouloir doter de la pleine autorité de l'expérience immédiate les vérités de la nature n'était pas moins vain que d'espérer doter les vérités des mathématiques du caractère potentiellement obvie propre à la logique élémentaire ». ⁷³ Il y avait néanmoins encore deux bonnes raisons pour que Carnap persiste dans l'*Aufbau*. Une telle construction pourrait d'une part clarifier l'évidence sensible pour la science, d'autre part approfondir notre compréhension de notre discours à propos du monde. Toutefois, cette reconstruction du domaine sensoriel permettant une meilleure compréhension des concepts scientifiques devait être établie strictement par définition à l'aide de la notion de "définition", deux expressions ayant la même "signification", pour demeurer à l'intérieur du langage. Or, parvenu à un certain point de cette reconstruction, le recours à l'expérience devient indispensable et l'on ne saurait en ce sens reconstruire le monde extérieur purement par définition. Rappelons que le discours scientifique comprend des énoncés théoriques introduisant des termes abstraits (inobservables par principe, bien que matériels) définis contextuellement pour éviter de s'engager ontologiquement envers leur existence (dans l'empirisme logique) et qu'en conséquence, ils ne peuvent avoir de conséquences logiques qui renvoient directement à des expériences sensibles immédiates permettant de les tester. Il faut donc les réduire à des énoncés qui ne seront plus définis contextuellement pour établir le lien avec l'expérience extralinguistique.

Si pour l'empirisme classique la réduction consistait à décomposer une perception globale en ses différents composants sensoriels, avec l'empirisme logique cela consiste plutôt à traduire un énoncé dans un autre sans en perdre la signification. Comment alors réduire un énoncé complexe (théorique) en des énoncés simples le constituant, ne comportant que des termes avec une référence — ce que la définition contextuelle cherchait précisément à éviter — et assemblés par des connecteurs logiques ? Si pertinente soit-elle, Quine conclut que la procédure proposée par Carnap n'en est pas une « qui rend la théorie

⁷² *FSS*, p. 9 (nous traduisons).

⁷³ *EN*, p. 74 ; *RO*, p. 88.

du monde extérieur traduisible dans le langage de l'expérience sensible. C'est trop lui demander »⁷⁴. Les conséquences de la thèse de l'indétermination de la traduction impliquée ici ne s'arrêtent pourtant pas à ce point. La thèse de l'indétermination (ou de l'inscrutabilité) de la référence s'appliquant uniquement aux mots ou aux phrases pris isolément et donc une partie de la thèse de l'indétermination de la traduction qui s'applique à la référence des énoncés pris en relation les uns avec les autres (holisme) spécifient 1) qu'il n'est pas possible de déterminer univoquement ce à quoi un locuteur fait référence en pointant vers un lapin (s'agit-il du lapin entier, d'une partie de lapin, d'une collection de pièces détachées de lapin, d'une mouche à lapin ?) — l'arrière-plan "analytique" de notre langage étant à l'œuvre ici ; 2) il ne peut y avoir un manuel de traduction vrai, car plusieurs manuels incompatibles entre eux peuvent rendre compte tout aussi bien des mêmes données comportementales. Dans ces conditions, même si Carnap avait réussi sa reconstruction rationnelle sur une base phénoménologique, comment aurait-il pu dire qu'il s'agissait de la bonne ? En fait, pour Quine, « [t]oute construction du discours physicaliste en termes d'expérience sensible, de logique et de théorie des ensembles, aurait pu accoucher d'un discours physicaliste correct. S'il y a une manière d'arriver à celui-ci, il y en a plusieurs, mais en donner une, n'importe laquelle, eût été un coup de maître »⁷⁵. Le problème principal selon lui est qu'en définitive, une telle prouesse est irréalisable.

2.1.3. L'empirisme naturaliste

Nombre de modifications doivent être apportées afin de réaliser le passage à l'empirisme naturaliste, c'est-à-dire la nouvelle perspective dans laquelle s'inscrit la théorie de la signification que propose Quine, ou plus précisément sa théorie de la connaissance qui prend la forme d'une théorie de la signification, puisque c'est de l'apprentissage du langage dont il sera désormais question. Si Quine proposait plus haut de distinguer l'aspect conceptuel et l'aspect transmission de la vérité dans la reconstruction et que ce dernier est pris en charge par la logique des prédicats de premier ordre, c'est du premier (l'aspect conceptuel) qu'il faut déterminer la nature. Ce que Quine propose est de faire passer les concepts de la tête du sujet au langage que le sujet doit apprendre pour acquérir notre vision

⁷⁴ *FSS*, p. 13 (nous traduisons).

scientifique du monde, plutôt que de la construire lui-même à partir de ses états mentaux intérieurs par lesquels il a accès par introspection. L'empirisme classique se distingue par le fait qu'il fait appel à des mécanismes quasi psychologiques découverts par introspection afin d'expliquer la formation des idées complexes, lesquelles existent et opèrent dans la tête du sujet. Cette forme de mentalisme classique refuse toutefois d'attribuer quoi que ce soit d'inné à l'esprit. L'empirisme logique, tout en continuant à prendre comme point de départ les expériences mentales privées du sujet connaissant, se distingue pour sa part par son changement de perspective : l'étude porte non sur des entités mentales comme les idées, elles-mêmes, mais sur le langage qui parle de ces entités psychiques où ce sont les énoncés et non plus les termes isolés qui deviennent les porteurs de la signification. Mais la notion de "signification" qui joue le rôle central attribué anciennement à la notion d'"idée" n'en demeure pas moins teintée de "mentalisme". Pour échapper au mentalisme du tournant linguistique, Quine devra modifier la conception du langage et de la signification pour la faire passer du sens commun (le mentalisme) au naturalisme ou à une conception "scientifique" en modifiant ce dont parle le langage. Ce ne seront plus des entités psychiques induisant des comportements verbaux par l'entremise de la volonté du sujet (son intention), mais des processus neurophysiologiques (l'excitation physique de récepteurs et de transmetteurs neuronaux par des stimulations physiques provenant de l'environnement) qui déclenchent mécaniquement (non intentionnellement et involontairement) des comportements verbaux, passant ainsi de l'interprétation des mots à l'explication causale de l'émission de ces mots, c'est-à-dire le comportement verbal du sujet connaissant (parlant), une perspective qui justifierait de qualifier la théorie de la signification quinienne de "théorie *causale* de la signification". En fait, Quine n'entend pas contester la conscience ou le libre arbitre dont nous avons tous une expérience vécue interne et immédiate. Ce qu'il conteste est que le libre arbitre soit sans cause physique, c'est-à-dire qu'à ses yeux les phénomènes mentalistes s'insèrent dans des chaînes causales d'événements physiques. Autrement dit, ce que nous expérimentons intérieurement comme la volonté est une étape dans une chaîne causale d'événements physiques.

⁷⁵ EN, p. 75 ; RO, p. 89 (nous traduisons).

L'empirisme logique faisait usage, en plus, de la méthode de la définition contextuelle lui permettant d'introduire des termes abstraits sans devoir leur conférer une référence dans le monde extérieur et donc d'en faire des principes organisateurs du discours ne nous engageant pas ontologiquement envers l'existence de ce qui paraissait être des entités métaphysiques, auxquelles on semblait se référer lorsque comprises dans leur sens littéral — une prohibition par rapport à laquelle Quine prend également ses distances en proposant un critère d'engagement ontologique et donc en versant lui-même dans une certaine forme de métaphysique à laquelle le choix d'un langage nous contraint d'adhérer logiquement. Aux yeux de Quine en effet, les deux problèmes philosophiques fondamentaux sont 1) quelles sortes d'entités existent (ontologie) et 2) comment pouvons-nous les connaître étant donné la façon dont nous connaissons (théorie "scientifique" de la connaissance). En passant des relations de causalité entre les idées aux relations logiques entre énoncés, l'édifice ainsi construit prenait la forme, chez Carnap, d'une reconstruction rationnelle des concepts. Il s'agit d'une sorte de généalogie des concepts chez le sujet individuel, en tant qu'il est compris mentalement ou perçu par un sujet muni d'un esprit capable d'en saisir le sens (signification) et d'accéder ainsi à une réalité extraphysique, un monde symbolique où la signification spirituelle d'un mot se détache de son enveloppe matérielle, le signe physique qui le véhicule, la limite au-delà de laquelle la perception sensible physique ne peut pas aller.

Bien que Quine prenne acte du tournant linguistique caractérisant l'empirisme logique, il n'en prend pas moins ses distances avec le phénoménalisme méthodologique de Carnap en raison du dualisme psychologique qu'il implique. L'ontologie qu'il préconise est commandée par le physicalisme, lequel est un matérialisme « grossièrement moniste à l'exception des objets abstraits en mathématique »⁷⁶, à savoir principalement la reconnaissance de l'existence des classes et non seulement des individus, comme le préconise le nominalisme strict. Il se démarque également des deux premiers projets empiristes en ce qu'il se retrouve à réintroduire la question de l'innéisme en considérant comme innées des dispositions inobservables des locuteurs à émettre certains comportements verbaux — nous y reviendrons. Il maintient néanmoins deux principes

⁷⁶ FSS, p. 15 (nous traduisons).

fondamentaux de l'empirisme demeurés intouchés à ses yeux : « L'un est que toute preuve qu'il *peut* y avoir pour la science *est* d'ordre sensoriel. L'autre [...] est que toute injection de signification dans les mots doit en fin de compte reposer sur des preuves sensorielles »⁷⁷. Par ailleurs, en raison des échecs répétés de toutes les entreprises antérieures visant à réaliser de tels projets, Quine se détourne de toute tentative visant soit à fonder la science à partir des impressions sensibles, soit à tenter une traduction intégrale des concepts scientifiques par des énoncés composés uniquement de termes référentiels et de connecteurs logiques. Ces abandons donnent lieu à deux différences cruciales pour la tournure naturaliste que prend son empirisme. En tenant pour acquises les vérités scientifiques, il devient désormais légitime d'en faire usage dans sa reconstruction "infondationnelle" des théories scientifiques établies, et en particulier de la psychologie empirique. Ce faisant, ce à quoi entend procéder Quine est à une reconstruction rationnelle naturalisée pour laquelle le recours à des expériences mentales privées d'un sujet auquel on a accès uniquement par introspection et projection fait place à l'usage de théories scientifiques expliquant causalement comment se produit physiquement la perception sensible chez un sujet humain. En effet, dans l'univers symbolique du langage de Carnap, l'univers de la signification mentale véhiculée par des signes matériels (le mot), cette reconstruction était censée s'opérer uniquement à partir de définitions par lesquelles un mot (*definiendum*) était défini par un autre (*definiens*). Or, ce procédé vise à faire comprendre le sens d'un mot par d'autres mots (par un synonyme) pour un sujet connaissant et se trouve ainsi verser dans le mentalisme, inadmissible pour le behaviorisme endossé par Quine. Le passage de l'empirisme logique à l'empirisme naturaliste se trouve ainsi consister essentiellement en l'élimination du mentalisme linguistique au profit de l'explication scientifique des comportements verbaux observables lorsqu'il est question de la signification, qui ne renvoie plus à un univers symbolique extraphysique. Ainsi, tout en demeurant philosophique en raison de la méthode de la reconstruction (logique) rationnelle, l'entreprise de Quine se veut une partie intégrante de la science. L'auteur résume en ces termes l'essentiel de son projet :

⁷⁷ *NE*, p. 75 ; *RO*, p. 89 (nous traduisons ; l'italique est de l'auteur).

Il s'agit de la reconstruction rationnelle pour un individu quelconque ou pour la race, de la façon dont on acquière actuellement une théorie responsable du monde extérieur. Elle s'adresse à la question du comment, nous, habitants physiques du monde physique, pouvons avoir élaboré notre théorie scientifique du monde entier, à partir de quelques contacts aussi restreints avec lui : en partant de simples impacts d'ondes et de particules sur nos surfaces [réceptives] et de quelques circonstances fortuites et de quelques finalités, puis en remontant la pente⁷⁸.

Quine propose en fait un retour à l'idée de Hume dans son *Enquête sur l'entendement humain* d'étudier la connaissance humaine scientifiquement, comme Newton l'avait fait en physique et en astronomie, en substituant à l'introspection — qui n'est plus considérée comme scientifiquement acceptable aujourd'hui — la méthode de la psychologie expérimentale moderne.

2.1.4. Behaviorisme et gestaltisme

Dans le cadre de cette reconstruction rationnelle naturalisée consistant à coucher dans le langage de la logique des prédicats de premier ordre la façon dont les théories scientifiques contemporaines relatent l'acquisition de nos connaissances sur le monde extérieur, Quine fait appel aux notions de la Gestalt (la psychologie de la forme) et du behaviorisme (la théorie du comportement conditionné). Pour l'empirisme classique, ce qui nous est donné dans la sensation, ce sont des odeurs, des sons, des goûts, des jets de lumière, etc., et ce qui se trouve perçu s'avère n'être rien de moins qu'une construction de l'esprit réalisée par des inférences opérées à partir des diverses sensations. La thèse proposée par les psychologues gestaltistes va en sens inverse. Ce dont nous sommes d'abord conscients, ce sont des totalités (des "touts") ayant une *forme* et donc structurellement organisées, desquelles nous abstrayons ensuite les différents éléments. En ce sens, bien que nos rétines soient irradiées en deux dimensions, aucune inférence n'est nécessaire afin de voir les choses en trois dimensions, puisque c'est ainsi que nous les percevons psychologiquement de façon immédiate et que nous inférons ensuite que seulement deux dimensions peuvent être impliquées physiquement. Cette modification apportée à l'empirisme permet de considérer l'observation en termes de réactions mécaniques sensorielles reléguant ainsi la conscience à l'arrière-plan. Pourtant, alors que les

⁷⁸ FSS, p. 16.

sensations sont de l'ordre de l'impression, le tout formellement structuré (*Gestalt*) est de l'ordre de la perception.

En définissant la perception dans les termes du behaviorisme, Quine fait l'économie de la conscience impliquée par les théories philosophiques traditionnelles de la connaissance — y compris celle de Carnap. De manière générale, le behaviorisme n'accepte comme objet d'étude légitime que le comportement observable dont il fait une fonction de stimuli environnementaux, également observables, de façon à pouvoir le prédire et le manipuler, mais sans chercher à l'expliquer ou le comprendre. Ce qui l'intéresse est la situation de stimuli (l'environnement), la réponse (le comportement) et l'organisme, dont on se contente de repérer les régularités (les invariants) fonctionnelles. Le propre d'une telle approche consiste à réduire l'objet de la psychologie aux relations entre le comportement et l'environnement, dont toute question concernant la boîte noire que représentent les processus internes inobservables se déroulant à l'intérieur de l'organisme, est rendu superfétatoire. Il ne saurait donc être question de faire intervenir l'introspection ou des termes mentalistes. Quine fait remarquer que l'apprentissage en ce sens repose sur la notion de "plaisir", apprendre consistant à apprendre à avoir du plaisir et à éviter le déplaisir. En termes behavioristes, un épisode est plaisant si l'on observe par le comportement une tendance à reproduire l'épisode. Ces considérations apportées, voyons comment Quine propose de rendre compte de la perception :

Supposons donc que nous fournissons à un animal un écran à regarder et un levier sur lequel appuyer. Il découvre qu'en appuyant sur le levier lorsque l'écran affiche trois lignes concentriques, il reçoit une portion de nourriture, et que lorsque l'écran n'affiche que quatre points espacés et disposés en demi-lune, il reçoit une décharge électrique [pour le même comportement]. Maintenant, si nous lui présentons les mêmes quatre points arrangés comme auparavant, mais additionnés de trois points supplémentaires pour compléter le demi-cercle ; si l'animal appuie sur le levier, on peut affirmer qu'il a perçu la forme circulaire gestaltiste plutôt qu'un simple assemblage de points⁷⁹.

Ainsi définie, la notion de "perception" appartient à la théorie du conditionnement stimulus-réponse pour laquelle les habitudes, inculquées par conditionnement, deviennent des dispositions. C'est pourquoi Quine pourra considérer le langage comme un complexe de dispositions à émettre des comportements verbaux spécifiques. Cependant, nous ne

⁷⁹ W.V.O. QUINE, *The Roots of Reference*, LaSalle, III : Open Court Pub. Co., 1973 (c1974), p. 4. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme RR (nous traduisons).

pouvons nous empêcher de relever l'étroite parenté des dispositions avec un mécanisme qui opérerait à l'intérieur de l'organisme, et donc ouvrant la boîte noire que Quine prétendait contrairement vouloir gardée fermée plus haut. À cet égard, celui-ci se trouve faire usage, dans la citation précédente, d'une définition contextuelle afin d'éviter de s'engager ontologiquement. À ses yeux « [u]ne disposition sont des états physiques hypothétiques ou des mécanismes »⁸⁰ ayant valeur d'idiomes intensionnels indispensables utilisés à des fins heuristiques lors du développement d'une théorie. En fait, l'argument de Quine est boiteux ici, car la définition contextuelle telle que spécifiée précédemment concernait des mots et leurs interprétations (le monde symbolique extraphysique de Carnap), alors qu'il est ici question d'un mécanisme psychique. On voit mal comment un mot abstrait défini par son rôle dans l'explication (car c'en est maintenant une, contrairement à la restriction du behaviorisme où on évitait toute explication) pourrait avoir une efficacité *causale*, c'est-à-dire induire des réponses comportementales, et ce, sans s'engager dans une confusion de niveaux de langage manifeste.

2.2. La théorie quinienne (causale) de la signification

2.2.1. Le stimulus global

Une fois les nuances de son projet précisées, Quine admet prendre modèle sur l'entreprise fondationnelle de l'*Aufbau* de Carnap. Les pièces élémentaires servant à la reconstruction de l'édifice conceptuel de Carnap sont des unités composées de l'expérience totale vécue par un individu en un temps donné. La relation fondamentale entre ces expériences élémentaires consiste en des souvenirs de similarité. Quels sont les analogues pour Quine ? D'abord, comment devons-nous les envisager ? Selon lui, ce que l'on entend généralement par l'expression "identité de propriétés" est imprécis et mal défini ; or, il considère par ailleurs qu'il n'y a pas d'entité sans identité. Il en découle qu'on ne saurait définir la "similarité" sans présupposer des "entités" similaires (non psychiques, bien sûr) et donc d'en faire une classe de choses identiques identifiables par leur possession de certaines propriétés communes et donc « de faire équivaloir les propriétés qui sont vraies de toutes

⁸⁰ *RR*, p. 11 (nous traduisons).

les mêmes choses, et de continuer à les exploiter sous un autre nom : de classe »⁸¹. Autrement dit, des propriétés (souvenirs) sont similaires si l'on peut s'en servir pour constituer une classe de choses identiques. La théorie de la signification que Quine propose est, comme nous le disions précédemment, couchée dans la logique des prédicats. La logique des prédicats de premier ordre consistant en grande partie à établir des relations logiques au moyen de connecteurs logiques entre des classes hiérarchiquement organisées en classe, classe de classe, classe de classe de classe, etc., la démarche de Quine, en posant comme point de départ une classe de propriétés, paraît assez manifeste quant à la façon dont sa reconstruction sera établie. Dans le symbolisme logique, la classe de propriétés élémentaires prend la forme d'un prédicat (fonction propositionnelle "f(x)") dont la portée (universelle : pour tout x ; existentielle : il existe au moins un x tel que) se déploie sur le champ de valeurs que peut prendre l'argument, la variable "x". La proposition ne consiste pas, comme traditionnellement, à attribuer un prédicat au sujet grammatical de la phrase. Elle consiste à déterminer si une propriété est une valeur admissible pouvant être substituée à "x" pour rendre la fonction, initialement sans valeur de vérité et ainsi transformée en proposition, "vraie", par substitution d'une constante "a" (f(a) appartenant au champ des valeurs admissibles à la variable "x"). Autrement dit, la proposition consiste à déterminer si la propriété se situe dans l'extension du prédicat. Si le prédicat semble devenir le nom de la classe (comme le spécifiait Quine dans la citation ci-dessus en parlant de continuer à les exploiter sous un autre nom), son extension semble constituer la classe elle-même. Ainsi, "Humain" serait le nom de la classe formée par les propriétés similaires partagées par un ensemble de choses identiques. Les prédicats, ou fonctions à un seul argument, détermineront des classes simples, alors que les fonctions à plusieurs arguments détermineront des classes complexes. Ce qu'il convient maintenant d'exposer, ce sont l'élément de base et la relation mettant en rapport ces éléments de base chez Quine.

L'élément de base destiné à remplacer l'expérience vécue intérieurement par un sujet percevant chez Carnap (comme le chaud ou le froid), consiste en la classe de tous les récepteurs neurophysiologiques déclenchés simultanément à un même moment par une stimulation extérieure ; « ou, mieux, la classe temporellement ordonnée des récepteurs

⁸¹ FSS, p. 40 (nous soulignons).

activés au cours de ce présent spécifique »⁸² que Quine nomme "stimulus global". Un stimulus global consiste en l'excitation physique des terminaisons nerveuses (les récepteurs sensoriels) d'un organisme quelconque à un moment donné, lesquelles sont déclenchées par des ondes et des particules. Les éléments de base sont les récepteurs sensoriels (x, y, z) qui constituent, lorsqu'activés en un temps T donné, une classe simple (a, b, c). Les éléments sont chaque sens isolé, la classe consistant en tous les récepteurs activés en un moment T dans le temps. Ainsi, si l'on fait un découpage dans le flux d'excitation continue des multiples récepteurs sensoriels, le stimulus global est la classe complexe de tous les récepteurs activés au temps T1. On comprend pourquoi, contrairement au nominalisme strict, Quine est contraint d'admettre l'existence de classe, car ces "classes" de récepteurs neuronaux excités à un même moment par une stimulation externe n'a rien d'un jeu de langage, une organisation d'un ensemble d'éléments opérée par des mots abstraits sans référence, mais constituent une réalité physique qui se constitue et s'organise causalement — comme le suppose une explication scientifique d'un phénomène dans le monde extérieur.

2.2.2. La similarité

La relation fondamentale mettant en rapport deux stimuli globaux ou deux classes d'un ensemble de récepteurs sensoriels activés lors d'une stimulation temporellement localisée par la simultanéité est la "similarité". Bien que Quine ne précise pas le détail de cette notion, tentons néanmoins d'en cerner l'idée à l'aide de quatre remarques⁸³. Premièrement, dans la perspective de sa théorie de l'apprentissage, la notion de "similarité" prend place dans le domaine du "réflexe conditionné" (behaviorisme) et d'un "processus physiologique" (neurophysiologie). La "similarité" n'est donc pas ce par quoi agit un sujet connaissant après avoir pris conscience d'une quelconque "similarité" entre stimuli globaux, puisque les processus neuronaux ne sont pas accessibles à sa conscience et que les comportements verbaux émis par son organisme dont on parle ici sont involontaires. Il s'agit plutôt d'automatismes s'effectuant à l'insu du sujet, des mécanismes physiques

⁸² *FSS*, p. 17 (nous traduisons).

⁸³ Notons que les notions (formelle et informelle) de la "similarité" auxquelles nous ferons référence ne figurent pas chez Quine et que les interprétations sont proposées à des fins heuristiques.

(neurophysiologie) et "psychiques", les dispositions (ajoutées au behaviorisme) dont on sait que certains sont innés, inconscients. Deuxièmement, la reconstruction à laquelle se livre Quine ne s'appuie pas sur des recherches expérimentales au cours desquelles on aurait observé des "similarités" entre des groupements de récepteurs sensoriels effectivement activés lors d'une stimulation quelconque. Tout comme il le spécifie pour la notion de "signification-stimulus" dans *Pursuit of Truth*⁸⁴, ce que propose Quine est une idéalisation de sa notion de "similarité". Autrement dit, ce que fait Quine est de supposer (d'imaginer en pensée) la façon dont les choses devraient se dérouler si l'on se situe dans la perspective scientifique contemporaine : des excitations de groupements de récepteurs sensoriels "similaires" sont associés à des comportements "similaires", parce que les premiers sont censés causer les seconds.

Notons cependant que de parler de "similarité" plutôt que d'"identité" nous invite d'abord à distinguer les deux types de relation entre des classes, d'une part, et d'autre part, à attirer notre attention sur le fait qu'on ne saurait exiger la correspondance d'un à un (isomorphie) entre les éléments des deux classes ; car nous ne sommes pas en mathématique, et comme le disait Héraclite d'Éphèse dans son fameux fragment 91, « On ne peut pas se baigner deux fois dans le même fleuve », c'est-à-dire que les causes multiples présentes dans un environnement à un moment spécifique dans le temps ne sont jamais exactement identiques à celles présentes à un autre moment, bien que certaines soient communes aux deux instants, et il faut en conséquence laisser place à la possibilité d'une certaine variation. À cet égard, le fait que la notion de "similarité" est laissée vague et ambiguë par Quine nous encline à supposer qu'il serait incapable de spécifier les conditions nécessaires et suffisantes pour le déclenchement du processus physiologique — ce qui est vrai pour l'occurrence d'un cas particulier, mais certainement pas du principe général lui-même qu'on peut tenter de reconstruire par nous-mêmes. Ainsi, nous pourrions tenter, en troisième lieu, de spécifier informellement ce qu'est la "similarité" entre deux classes en nous servant d'une notion empruntée à la philosophie du langage ordinaire, celle d'"air de famille"⁸⁵. Bien que nous ne puissions pas spécifier que ce sont toujours et seulement les

⁸⁴ W.V. QUINE, *Pursuit of Truth*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1990 (1996), 114 p., p. 17.

⁸⁵ Pour un compte-rendu plus détaillé de cette notion empruntée au second Wittgenstein, voir chapitre 3 section 3.2.2.

mêmes récepteurs sensoriels qui sont activés lorsqu'on observe un même comportement verbal, disons l'émission des sons correspondant au mot "chien", l'activation de récepteurs sensoriels n'en constitue pas moins la condition nécessaire et suffisante pour le déclenchement de ce comportement verbal. Nous pouvons alors supposer que ce sont parfois certains récepteurs sensoriels qui sont activés, alors qu'il s'agit quelquefois de récepteurs différents, pourvu qu'ils s'inscrivent tous dans une même "sous-classe", c'est-à-dire qu'ils partagent tous un "air de famille" — une notion dont on serait incapable de spécifier les conditions nécessaires et suffisantes, tant elles peuvent varier d'un cas particulier à l'autre, mais que nous sommes néanmoins en mesure de reconnaître en raison du fait que nous en faisons usage depuis toujours, c'est-à-dire que son usage est appris par un "conditionnement", au sens où précisément Quine tente de définir la "signification-stimulus".

Comme nous l'avons vu, la reconstruction de Quine se fait par le biais de la théorie des ensembles ou de la notion d'"appartenance" d'un élément à une classe. Nous pourrions alors tenter de préciser, en dernier lieu, la notion informelle précédente par une notion formelle de "similarité", reformulée dans le langage de la logique des classes. D'une façon visuelle, nous nous retrouvons avec des regroupements de récepteurs sensoriels activés qu'on peut se représenter figurativement comme des séries de petites ampoules situées côte à côte sur un plan. Ces petites ampoules peuvent s'allumer si les récepteurs sensoriels sont activés, et demeurent éteintes s'ils ne sont pas activés. Deux groupements de récepteurs sensoriels sont dits "similaires" dans la mesure où les deux classes de points allumés ne sont pas isomorphes (identiques), mais affichent néanmoins un nombre significatif de points allumés en commun. Autrement dit, deux classes de récepteurs sensoriels "similaires", A et B, ne partagent donc pas tous les mêmes éléments en commun, mais seulement quelques-uns. En termes de la logique des classes, cela correspond à l'intersection entre deux classes ($A \cap B$). Nous pouvons alors préciser formellement la notion de "similarité" de la façon suivante : deux groupements de récepteurs sensoriels sont similaires si et seulement s'ils se situent dans l'intersection de A et B.

Au sein de la similarité, il convient ensuite de distinguer entre la similarité réceptive et la similarité perceptuelle. La première est purement physique, c'est-à-dire que deux

stimuli globaux sont réceptivement similaires « au sens évident où ils comprennent plus ou moins les mêmes terminaisons nerveuses dans plus ou moins le même ordre »⁸⁶. La similarité perceptuelle est une question de réaction, c'est-à-dire d'effet sur le sujet. Elle peut être comprise « comme de brefs segments temporels ou étapes du corps percevant du sujet »⁸⁷. Comment la distinguer de la première, dans la mesure où sa définition est circulaire, c'est-à-dire que son *definiens* (percevoir) se retrouve dans son *definiendum* (corps percevant) ? La similarité sera perceptuelle si elle déclenche un comportement et réceptive si elle n'en déclenche pas. Quine de noter que « [l]a similarité perceptuelle est une question concernant la disposition d'un sujet à être soumis à un conditionnement d'une façon ou d'une autre ; et donc de sa disposition à acquérir ou à changer ses habitudes de réponse. Ces habitudes sont elles-mêmes des dispositions à [émettre] un comportement, de sorte que cette similarité perceptuelle est un amas de dispositions de second ordre à [émettre] un comportement »⁸⁸. Le sujet serait en ce sens doté de standards de similarité innés, mais pouvant être modifiés par apprentissage (conditionnement), le déterminant (involontairement) à se comporter d'une façon déterminée dans des situations déterminées. On peut d'ores et déjà inférer que l'apprentissage du langage consistera à émettre le bon comportement verbal dans la situation de stimuli appropriée sans devoir comprendre la signification que serait censée véhiculée la "signification" de ce comportement verbal dans un univers symbolique extraphysique. Dans ces conditions, si l'apprentissage consiste en un conditionnement par la répétition constante de situations perçues comme étant similaires, c'est-à-dire déclenchant le même comportement, nous sommes conduits à nous demander comment l'organisme a pu discerner pour la première fois une quelconque similarité entre des stimuli globaux. Si certains standards sont manifestement acquis et changent dans le temps, afin d'éviter une régression à l'infini Quine doit admettre que « [d]es standards implicites, tout provisoires qu'ils soient, pour ordonner nos épisodes comme plus ou moins similaires, doivent précéder tout apprentissage et être innés »⁸⁹.

⁸⁶ *FSS*, p. 17 (nous traduisons).

⁸⁷ *RR*, p. 16 (nous traduisons).

⁸⁸ *RR*, p. 18 (nous traduisons).

⁸⁹ *RR*, p. 19 (nous traduisons).

2.2.3. Saillance et ostension

Parmi la totalité des récepteurs sensoriels activés en un temps donné, une quantité non négligeable est perceptivement inefficace. Quine précisera à cet effet que deux stimuli globaux réceptivement similaires peuvent être perceptivement similaires, mais également que deux stimuli réceptivement dissimilaires peuvent être perceptivement similaires. Logiquement, si A cause B, s'il y a A, on s'attend à B. Ici, on peut avoir A et B, mais également non-A et B. Autrement dit, A n'a rien à voir avec B eu égard à la perception. Les récepteurs activés qui importent pour la perception sont ceux considérés comme étant saillants. Les récepteurs saillants dans un stimulus global sont ceux que ce stimulus partage avec un autre stimulus global avec lequel il est perceptivement similaire, mais réceptivement dissimilaire. La similarité perceptuelle s'avère être en ce sens une opération d'intersection double. Nous avons d'une part deux stimuli globaux formant deux classes de récepteurs sensoriels activés (RSA-1 et RSA-2). Parmi ces récepteurs, seulement une partie est saillante, ce qui donne lieu à deux autres classes de récepteurs sensoriels activés saillants (RSA-S-1 et RSA-S-2). Le trait saillant, ou la similarité perceptuelle entre les deux stimuli globaux, est formé par une cinquième classe créée par la double opération d'intersection constituée. Chacun des stimuli globaux a des traits saillants, la similarité perceptuelle entre eux consistant en la similarité entre leurs traits saillants.

Si la similarité perceptuelle se distingue de la similarité réceptive par une réaction du sujet, il convient de comprendre ce qui est ici en jeu. Les traits saillants partagés constituent un ensemble délimité de stimuli faisant l'objet d'une perception. Quine note que la « [s]aillance est le facteur opératoire dans la définition par ostension »⁹⁰. En effet, dans la mesure où « [l]a scène est sélectivement vivifiée par l'intrusion impromptue d'un doigt dans l'avant-plan de l'objet choisi, ou par le mouvement d'un doigt délimitant une région choisie⁹¹, le fait de pointer du doigt quelque chose en émettant un comportement verbal permet d'amplifier l'effet de "saillance". En définitive, le groupement de traits saillants est ce à quoi nous donnons un nom lorsque nous pointons ce qui nous apparaît dans une perception donnée. À force de pointer à certains endroits dans des situations données afin

⁹⁰ *FSS*, p. 18 (nous traduisons).

⁹¹ *RR*, p. 44 (nous traduisons).

d'amplifier l'effet réactionnel pour un groupement particulier de récepteurs sensoriels activés, l'enfant apprend par un tel conditionnement à réagir à la "similarité" entre groupements de récepteurs sensoriels déclenchant le comportement verbal que l'instructeur voudrait lui inculquer lorsqu'il est placé dans la situation de stimuli visée. De la répétition fréquente de ces situations de stimuli associées à des comportements verbaux déclenchés par une classe de groupements (classes) de traits saillants "similaires" surgira l'utilité de leur conférer un nom commun, le nom de "lapin", par exemple.

La similarité perceptuelle s'opère selon Quine au moyen d'un mécanisme d'induction primitif, à savoir « notre propension à anticiper que des stimulations perceptuelles similaires aient des séquences perceptivement similaires les unes aux autres »⁹². Dans ces conditions, la connaissance est le déploiement de notre capacité à réagir aux similarités perceptuelles qui constitue rien de moins que « la base de toute anticipation, de tout apprentissage, de toute création d'habitude »⁹³. Puisque tout apprentissage repose sur la similarité perceptuelle, certains standards de similarité ne peuvent pas avoir été appris, c'est pourquoi nous disions précédemment que certains doivent nécessairement être innés. Ayant exposé les conditions de l'apprentissage, Quine entreprend ensuite de montrer comment se fait l'apprentissage du langage jusqu'aux théories scientifiques les plus abstraites. Il note à cet égard que l'évolution a favorisé certains animaux, dont les oiseaux, les singes et les humains, de certains moyens permettant d'élargir nos horizons par le partage d'informations. Par exemple, « [l]es oiseaux ont leurs appels et les singes leurs cris »⁹⁴ — quel est alors l'analogie pour les humains ?

2.2.4. Des énoncés aux théories

Dans la reconstruction rationnelle proposée par Quine, les "observations" (les définitions ostensives) jouent un double rôle en raison de leur capacité à être intersubjectivement partagées (par l'instructeur et l'élève), à savoir, comme base de l'apprentissage du langage (généalogie) et comme support des théories scientifiques (justification). Dans la lignée du tournant linguistique et de la naturalisation de

⁹² *FSS*, p. 19 (nous traduisons).

⁹³ *FSS*, p. 19 (nous traduisons).

l'apprentissage du langage, Quine suggère de parler non plus d'"observations" (au sens psychologique), mais des "énoncés d'observation", à savoir, des énoncés qui sont le nom donné au fruit d'un comportement verbal comme "ceci est rouge" ou "ceci est un lapin" déclenché par l'exposition du locuteur à une situation de stimuli directement perçue, c'est-à-dire activant des groupements de récepteurs sensoriels similaires. Il est entendu que ces "énoncés d'observation" ne sauraient avoir une "signification" (psychologique) renvoyant à une réalité (mentale) symbolique extraphysique et donc que ce ne peuvent être que des mots associés, c'est-à-dire nommant des comportements verbaux. Mais peu importe, car une fois leur origine établie, qu'elle soit mentale ou neurophysiologique, on peut l'en détacher pour s'élever des objets dans le monde à celui du discours sur le monde.

Cela dit, afin de préciser ce qu'il entend par "énoncé d'observation" et éviter les conséquences discutables d'énoncés qui seraient vrais peu importe les circonstances, Quine propose une autre catégorie d'énoncés. Supposons par exemple un enfant dans une situation donnée où certains récepteurs sensoriels sont activés par un environnement projetant des ondes et des particules sur ses terminaisons nerveuses. Son mécanisme inné perfectionné par son apprentissage du langage identifiera dans ce flux ce qui se trouve être similaire. Nous nous retrouvons avec la partie saillante par rapport à laquelle l'enfant aura une réaction, il dira "chien", ou encore, "il pleut". Il s'agit cette fois d'énoncés occasionnels pouvant être vrais ou faux et dont l'assentiment par les membres de sa communauté linguistique doit être redonné à chaque occasion. Les énoncés d'observation sont « la contrepartie humaine du piaillage des oiseaux et du cri des singes. [...] Ce sont des énoncés occasionnels — vraies à certaines occasions et fausses dans d'autres »⁹⁵.

Deux conditions doivent être satisfaites afin qu'un énoncé soit observationnel. La première, privée, consiste à dire que l'énoncé doit être directement relié à un éventail de stimuli globaux pratiquement similaires perceptivement. Étant donné qu'un tel énoncé pourra être appris indirectement par la suite, l'essentiel consiste à dire qu'un « énoncé d'observation en est un qui peut être appris par conditionnement direct »⁹⁶. La deuxième

⁹⁴ *FSS*, p. 20 (nous traduisons).

⁹⁵ *FSS*, p. 22 (nous traduisons).

⁹⁶ *RR*, p. 42 (nous traduisons).

condition, sociale cette fois, est qu'une communauté linguistique donnée doit pouvoir donner son assentiment ou son dissentiment, sans hésitation, à un comportement verbal. Cette dernière condition joue deux rôles fondamentaux par rapport aux énoncés d'observation : « Premièrement, elle rend l'enfant apte à apprendre leur usage par la société. Deuxièmement, elle rend la science objective, ou du moins intersubjective »⁹⁷. Autrement dit, la deuxième condition est nécessaire afin d'asseoir la connaissance et l'apprentissage sur une base objective, ou à la rigueur intersubjective ; or, Quine veut éviter de faire appel à des données sensorielles ou à un environnement qui ne permettraient pas un assentiment intersubjectif. C'est pourquoi il importe de parler d'"énoncés d'observation" comme le nom de comportements verbaux observables plutôt que simplement d'"observations" (au sens psychologique) ou d'"énoncés" ayant une signification (psychologique) renvoyant à une réalité extraphysique, symbolique, interne au sujet. À cet égard, un énoncé sera dit observationnel « en autant que sa valeur de vérité, en quelque occasion que ce soit, ferait l'objet d'un accord pour à peu près n'importe quel membre de la communauté langagière témoin de cette occasion »⁹⁸.

Néanmoins, si les énoncés d'observation d'un individu donné sont liés à un certain éventail de stimuli globaux perceptivement similaires, et que ses standards de similarité perfectionnés culturellement varient, comment s'assurer que les membres d'une même communauté linguistique peuvent s'entendre sur la valeur de vérité de ces énoncés ? Une condition de possibilité pour un langage commun consiste en une harmonisation publique des standards de similarité perceptuelle qui trouve son explication selon Quine dans la sélection naturelle. Il précise à cet égard que « [n]ous pouvons nous attendre à ce que nos standards de similarité innés soient très semblables étant donné qu'ils sont héréditaires à la race ; et même si ces standards changent graduellement avec l'expérience on peut s'attendre à ce qu'ils demeurent significativement semblables étant donné notre environnement partagé, notre culture partagée, notre langage partagé et notre influence mutuelle »⁹⁹. Autrement dit, certains standards de similarité perceptuelle sont innés alors que d'autres

⁹⁷ *FSS*, pp. 44-45 (nous traduisons).

⁹⁸ *RR*, p. 39 (nous traduisons).

⁹⁹ *RR*, p. 23 (nous traduisons).

sont acquis, et dans les deux cas nous devons nous attendre à ce qu'ils s'harmonisent spontanément entre les individus au sein d'une même communauté.

Dans ces conditions, afin que l'assentiment puisse se produire à l'égard d'un énoncé d'observation, la question est de savoir comment il est possible de saisir la signification des énoncés d'un langage uniquement avec des terminaisons nerveuses et un comportement observable. Si tout apprentissage repose sur des standards de similarité, certains doivent ne pas avoir été acquis. Pour rendre possible l'apprentissage du langage que l'on sait varier d'une communauté linguistique à l'autre et éviter d'inscrire l'individu dans le solipsisme d'un langage privé dont lui seul aurait la maîtrise, Quine suppose qu'un organisme humain a des dispositions innées à se comporter d'une certaine façon lorsque font occurrence des états similaires de récepteurs sensoriels. Un exemple d'une telle disposition est celui de notre propension à nous attendre qu'à ce que si l'événement A se produit, l'événement B se produise également, une anticipation qui favoriserait l'apprentissage par conditionnement — c'est-à-dire le processus d'"induction primitive" dont Quine parlait plus tôt. Par la suite, d'autres habitudes ou dispositions à se comporter d'une certaine façon seront apprises par le biais d'associations par conditionnements d'états de récepteurs sensoriels à des comportements verbaux. Ces comportements verbaux sont des habitudes de second ordre, pourrions-nous dire, puisque ce ne sont plus des stimuli qui sont associés, mais des comportements à d'autres comportements provenant de stimuli. Notons au passage qu'en imputant à l'organisme des dispositions innées, bien qu'il spécifie en faire simplement mention et non usage, Quine se trouve néanmoins à prendre ses distances avec l'empirisme et le behaviorisme classiques. Comme nous le disions, la distinction entre usage et mention s'appliquant à des objets linguistiques peut difficilement s'appliquer à des dispositions, des mécanismes auxquels on attribue la capacité de "causer" (d'induire) des comportements ; car si de simplement en faire mention ne déclençait pas un comportement, le tout deviendrait inobservable et donc "psychique" au sens "mentaliste" — manifestement, Quine s'engage ici dans une confusion de niveaux de langage. Ce qu'il veut dire en fait est que la disposition est supposée uniquement dans le cas où des comportements observables lui sont directement rattachés, mais cela ne saurait faire du mot "disposition" un simple nom donné à cet ensemble de comportements observables, puisque la disposition ne fait pas que classifier ces comportements, mais elle les cause.

Quine note que, lors de la première étape de l'apprentissage, l'enfant apprend ses premiers énoncés d'observation par ostension. L'enfant va ainsi élaborer tout un répertoire d'énoncés d'observation qui sont en fait des associations, apprises par induction, entre des états de ses récepteurs sensoriels avec divers comportements verbaux dans des circonstances variées. Ces énoncés, pris comme des touts, sont des énoncés indécomposés sans référence ou signification psychologiques (mentalistes), et auxquels l'instructeur (la communauté) pourra ou non acquiescer selon les circonstances particulières : c'est soit vrai, soit faux. L'enfant apprend bientôt certains connecteurs logiques par lesquels il pourra aller au-delà de l'étape de l'apprentissage par ostension. Lors de la deuxième étape de l'apprentissage, il forme de nouveaux énoncés complexes à partir des énoncés appris précédemment « par substitution analogique, supplantant la composante d'un mot d'un énoncé acquis à l'aide d'autres mots de son vocabulaire acquis »¹⁰⁰. Cependant, Quine remarque que si nous n'avions accès qu'à ces deux méthodes pour apprendre le langage, une telle perspective serait beaucoup trop étroite : « Limité à cela, le langage ressemblerait singulièrement à un reportage pur et simple de "données sensibles" »¹⁰¹.

La troisième étape correspond à celle de l'anticipation généralisée par induction primitive conduisant à mettre en relation les énoncés d'observation d'une façon particulière. Par contraste avec les cas précédents d'associations, le connecteur logique utilisé à partir de cette étape se distingue des autres (par exemple la négation, la conjonction et la disjonction) en raison de son caractère antisymétrique : il s'agit d'une règle d'inférence qui n'est pas réversible et qui instaure donc un ordre, l'implication. Pour ce faire, deux énoncés d'observation sont liés d'une façon qu'exprime l'anticipation générale (universelle, pour tout x si $P(x)$ alors $Q(x)$) suivante : « lorsque l'une des observations tient alors l'autre sera satisfaite également »¹⁰². Plus précisément, une fonction mettant en rapport une variable indépendante et une variable dépendante, comme dans une étude expérimentale, est instaurée, le premier énoncé d'observation constituant l'antécédent (la cause) et le second, le conséquent (l'effet) d'un énoncé conditionnel complexe équivalent à une prédiction. Ces énoncés prennent, par exemple, la forme des suivants : "S'il neige alors il fait froid" ou "Là

¹⁰⁰ *RR*, p. 35 (nous traduisons).

¹⁰¹ *WO*, p. 9 ; *MC*, p. 36.

¹⁰² *FSS*, p. 25 (nous traduisons).

où il y a de la fumée il y a le feu". En plus de leur valeur manifeste pour la survie de l'organisme, ces énoncés sont l'expression des anticipations inductives qui sous-tendent tout notre apprentissage. Les catégoriques observationnels sont des énoncés formés de deux énoncés d'observation sous la forme de l'implication, ils sont constitués de deux énoncés d'observation reliés par une implication et sur lesquels, selon Quine, toute notre connaissance qui va au-delà de la simple perception immédiate déclenchée par l'activation directe de groupements de récepteurs sensoriels et des stimuli environnementaux effectivement présents, est fondée. Quine précise qu'une fois arrivé à cette étape de la reconstruction rationnelle, nous venons d'ébaucher une chaîne causale, allant de l'impact des ondes et des particules sur nos récepteurs sensoriels jusqu'à nos premières théories rudimentaires sur le monde extérieur :

Car les catégoriques d'observation sont effectivement une théorie du monde complète avec des points de vérification assujettis à la méthode expérimentale. Un catégorique d'observation est une théorie scientifique miniature que nous pouvons tester expérimentalement en attendant une occasion où la première composante du catégorique est satisfaite, ou même provoquant nous-mêmes sa satisfaction, et en surveillant ensuite s'il y a satisfaction de la seconde composante. Un dénouement défavorable réfute la théorie — le catégorique. Un dénouement favorable laisse la théorie ouverte à des considérations ultérieures.

Parmi ces catégoriques observationnels, Quine distingue entre ceux qui sont dits "libres" et ceux qui sont dits "focaux". Les premiers constituent les points de contrôle empirique ultime d'une théorie et peuvent être réfutés. Bien que porteur d'un contenu empirique qui leur est propre, ces énoncés n'ont pas de référent¹⁰³. À l'opposé, les catégoriques observationnels focaux comportent une référence explicite, objective, et sont dès lors subsumés sous la thèse quinienne de l'inscrutabilité de la référence et, par conséquent, à la thèse concomitante de la relativité de l'ontologie également.

En somme, si la première étape de l'apprentissage consiste à élaborer un ensemble de propositions et que la seconde consiste à concocter ces propositions entre elles au moyen de connecteurs, la troisième étape revient ni plus ni moins qu'à formuler des théories dans la mesure où l'implication, le connecteur primitif fondamental de la reconstruction

¹⁰³ À moins d'indication contraire, nous ferons par la suite référence à ces catégoriques observationnels libres en parlant simplement de catégoriques observationnels.

rationnelle quinienne, introduit la connexion causale et de ce fait, la capacité à formuler des hypothèses, des prédictions et des tests¹⁰⁴. Pour Quine, étant donné que les énoncés théoriques n'ont pas par eux-mêmes un contenu empirique qui leur est propre, une théorie n'a de signification qu'en fonction de la signification des énoncés non théoriques (d'observation) et donc, les énoncés théoriques ne font que relier entre eux les énoncés d'observation et constituent, à ce titre, des principes organisateurs sans référent empirique direct. Ce n'est donc que de façon indirecte, par voie de leurs conséquences logiques dérivées (implication), que nous pouvons passer des énoncés théoriques aux énoncés d'observation et retrouver les points de contrôles empiriques dont parlait Quine plus haut, qui leur confèrent une signification empirique, mais non pas isolément.

En fait, Quine nous entraîne dans la confusion la plus totale en ne distinguant pas ici l'implication dont la table de vérité présente les valeurs "vrais" et "faux", de la dérivation (la conséquence logique) dont la table de vérité ne présente que la valeur "vrai". Autrement dit, Quine ne fait pas la distinction entre une implication nous faisant anticiper une stimulation observationnelle lorsqu'une autre stimulation observationnelle a préalablement fait occurrence (loi empirique) et la dérivation (par la loi logique du *modus ponens*, une tautologie) d'énoncés d'observation à partir d'énoncés théoriques, liant indirectement les stimulations d'observation par l'intermédiaire d'opérations sur des énoncés et non sur des stimulations (loi théorique). La relation de dérivation des conséquences logiques est celle à travers laquelle « les énoncés affirmés dans la théorie acquièrent leur support [empirique] ; elle est la relation par laquelle ces énoncés acquièrent leur signification »¹⁰⁵. Et plus loin, Quine de préciser que « [l]a relation d'évidence, dans toute sa complexité, et la relation sémantique, dans toute sa complexité, sont quand même coextensives »¹⁰⁶. Autrement dit, la signification d'une théorie, la classe de ses conséquences logiques, et l'évidence lui servant de support, la classe des énoncés d'observation pouvant la réfuter ou la confirmer, sont coextensives, c'est-à-dire ont la même extension et sont en conséquence, identiques.

¹⁰⁴ Quine spécifie que « *The pertinent logical relation, we saw, is logical implication of observation categoricals by clusters of theoretical sentences. This is, of course, the merest caricature of scientific method* », cf. *TDR*, p. 273.

¹⁰⁵ *RR*, p. 37 (nous traduisons).

¹⁰⁶ *RR*, pp. 38 (nous traduisons).

2.3. L'analyticité et la communauté linguistique

Maintenant que nous avons exposé les grandes lignes de la reconstruction rationnelle naturalisée proposée par Quine pour réformer l'empirisme classique et l'empirisme logique et renouveler l'empirisme, revenons à la distinction entre les énoncés analytiques et synthétiques que nous l'avons explicitée au chapitre précédent. Sa critique, nous l'avons vu, ne vise pas la distinction en soi, mais bien la définition informelle (*explicatum*) qu'en propose la tradition de l'empirisme logique et notamment Carnap, à savoir qu'un énoncé analytique serait vrai en vertu de sa signification (synonymie). De fait, Quine est prêt à admettre la notion d'"analyticité" au sens de vérité logique telle que définie par la table de vérité en logique symbolique. Autrement dit, il accepte que l'"analyticité" ainsi considérée soit un bon *explicans*, qu'il reprend d'ailleurs tel quel pour le nouvel *explicatum* qu'il propose, mais il refuse de considérer que "vrai en vertu de la signification" soit un bon *explicatum* pour l'analyticité non logique ou informelle. Nous commençons à mieux saisir la nécessité de cette double perspective quant à la notion d'"analyticité" lorsque nous comprenons que c'est la notion de "signification" et avec elles les notions connexes de "définition" (où le *definiens* a la même signification que le *definiendum*), de "synonymie", d'"interchangeabilité dans tous les contextes", etc., qui indispose Quine envers Carnap en raison de leur caractère "mentaliste" (impliquant une forme du dualisme corps-esprit). Être "vrai en vertu de sa signification" n'est pas un *explicatum* acceptable pour Quine, parce que "signification" ici n'est pas une notion objective ou scientifique qu'on pourrait identifier par des comportements observables. Le problème de la circularité qui surgit lorsqu'on tente de définir l'"analyticité" dans les termes de l'*explicatum* proposé par l'empirisme logique (bien que ce soit ainsi que Quine le présente effectivement du fait qu'il continue à utiliser ces notions mentalistes, alors qu'elles devraient en réalité être éliminées complètement de son propre discours, créant ainsi la confusion que nous sommes à dissiper), n'est pas tant une circularité logique, qu'une circularité de l'*epistemology* impliquée comme Quine le précise lorsqu'il souligne qu'il a « protesté à plus d'une reprise qu'aucune signification empirique [scientifique] n'ait jamais été donnée à la notion de signification, ni en conséquence, à cette théorie linguistique de la logique ». En effet, contrairement au langage ordinaire vers lequel se tourne Quine en affirmant que « maintenant peut-être pourrions-nous conférer un sens à cette doctrine en termes de

processus d'apprentissage ? »¹⁰⁷, le langage logique est un langage construit artificiellement, c'est-à-dire dont l'apprentissage ne peut pas être rapporté à des excitations de récepteurs sensoriels lorsqu'exposé à des stimuli environnementaux (au sens "physique"), qui entend se substituer au langage du sens commun, comme les théories scientifiques se substituent aux conceptions du sens commun (en l'occurrence, le mentalisme) et dont le caractère "analytique" est différent de l'analyticité de certains catégoriques du langage du sens commun.

Ainsi, ce que se trouve à suggérer Quine sont deux nouveaux *explicatae* pour la distinction entre énoncés analytiques et synthétique (2.3.3.) — une distinction que ne peut faire Carnap en assimilant à la fois les vérités logiques et certains types de catégoriques sous l'*explicatum* unique "vrai en vertu de sa signification". Le contenu de ces *explicatae* redéfinissant la relation entre l'analytique et le synthétique est commandé, comme on s'en doute maintenant, par sa théorie de la connaissance (*epistemology*) "naturalisée" ou scientifiquement fondée. Mais ce qu'il convient d'abord de considérer est comment sa théorie de la connaissance "naturalisée" générant son *explicatum*, en ce qui concerne le langage ordinaire, peut constituer une théorie de la signification (2.3.1.) — le langage logique ne pouvant évidemment avoir de "signification" en ce sens. Ensuite, nous montrerons de quelle façon l'analyticité au sens logique ne peut pas en représenter un *explicans* (2.3.2.) — d'où la nécessité de deux notions d'"analyticité".

2.3.1. L'*explicatum* de l'analyticité

De façon générale, Quine distingue quatre types d'énoncés : les énoncés d'observation (les énoncés occasionnels), les catégoriques observationnels (les lois scientifiques empiriques), les énoncés théoriques (les lois théoriques introduisant des suppositions inobservables) et enfin les vérités logiques (les lois logiques agencant de façon particulière les trois autres types d'énoncés). Alors que l'assentiment aux énoncés d'observation et aux catégoriques observationnels doit être renouvelé à chaque occasion, la valeur de vérité de l'énoncé perdurable (les énoncés théoriques) se maintient pendant un certain temps. À l'extrême, les énoncés éternels (vérités logiques) sont ceux pour lesquels

¹⁰⁷ RR, p. 78 pour les deux dernières citations (nous traduisons et nous soulignons).

la valeur de vérité est fixée une fois pour toutes, peu importe l'occasion ou le locuteur. Quine de noter que les énoncés occasionnels « sont à la périphérie, là où leur signification peut être empiriquement établie en les vérifiant par assentiment et dissentiment, occasion par occasion. C'est à travers cette périphérie que la science et le langage s'imbibent de tout leur contenu empirique et de leur signification »¹⁰⁸. Quel est alors le problème avec les énoncés éternels ou les vérités logiques ? Puisqu'ils ne sont pas situés en périphérie et qu'ils n'ont pas, comme les énoncés théoriques, des conséquences logiques empiriques (dont on ne pourrait dériver des énoncés occasionnels), on ne saurait leur conférer une signification au sens propre. Sans la relation de dérivation caractérisant le catégorique observationnel, les énoncés éternels qui servent de principes organisateurs pour ordonner les énoncés d'observation, sont totalement dépourvus de signification empirique.

En soutenant ainsi que des énoncés qu'on ne pourrait pas rattacher par des opérations logiques à des énoncés occasionnels dont on peut dire qu'ils sont vrais ou faux sont dépourvus de signification, Quine semble vouloir reprendre à son compte la théorie vérificationniste de la signification qu'il critiquait plus haut. La solution qu'il propose pour sauver la doctrine philosophique récusée est de ne plus exiger la vérification de chaque énoncé isolément, mais d'un ensemble d'énoncés logiquement structurés pour former un système permettant la déduction de conséquences, une doctrine surnommée "holisme". Selon cette conception, les énoncés d'un système reçoivent un contenu empirique ou une signification, en l'occurrence une valeur de vérité déterminable non pas isolément, mais en étant rattachés à un ensemble logiquement organisé d'énoncés. En ce sens, « Si un énoncé doit être tenu pour vrai, chaque énoncé qu'il implique devra aussi être tenu pour vrai ; et c'est de cette façon que les énoncés à l'intérieur du système agissent sur les énoncés de la périphérie »¹⁰⁹. Avant de poursuivre notre analyse des théories, considérons la question de l'apprentissage du langage.

Quine indique qu'en apprenant à utiliser un énoncé d'observation, nous dépendons très directement de considérations sur la valeur de vérité de ces énoncés. Apprendre le langage consiste en dernière instance à savoir comment attribuer une valeur de vérité à des

¹⁰⁸ *RR*, p. 64 (nous traduisons).

émissions verbales. En effet, « [e]n apprenant un énoncé occasionnel, nous apprenons en quelles circonstances nous devons le considérer vrai et en quelles circonstances il est faux. En apprenant une construction prédicative éternelle, nous apprenons comment juger si une paire donnée de termes produit une attribution prédicative vraie, vraie signifiant bonne, ou une qui est fausse, fausse de la qualification bonne »¹¹⁰. Dans cette perspective naturalisée, il va de soi que si un énoncé devait être vrai peu importe les circonstances, cela ne donnerait aucune indication précise quant à la façon dont nous pourrions ou devrions l'utiliser. Autrement dit, de même que les énoncés qui intéressent la science sont ceux qui s'avèrent être vrais en affrontant le tribunal de l'expérience sensible, de même lors de l'apprentissage du langage, les énoncés dignes d'intérêt sont ceux qui permettent d'apprendre leur usage au moyen de l'assentiment. Or, un énoncé toujours vrai et auquel l'assentiment est toujours donné n'apprend rien quant à son usage dans une situation donnée. Il en découle que les vérités logiques, qui ne sont pas rattachées à des situations de stimuli et dont on pourrait établir la vérité ou la fausseté par assentiment dans certaines occasions, ne peuvent pas être apprises de la même façon que les catégoriques et donc, puisqu'il doit nécessairement y avoir apprentissage par assentiment, les circonstances doivent différer de celles excitant des récepteurs sensoriels. Mais limitons-nous pour l'instant, comme le fait Quine, aux seuls catégoriques qui comptent lors de l'apprentissage et les tests d'hypothèses scientifiques :

Nous pouvons resserrer le compte rendu plus avant en notant que les seuls catégoriques qui comptent sont ceux qui sont *synthétiques*, c'est-à-dire non analytiques. Une observation catégorique est *analytique* pour un locuteur donné si la portée des stimulations pour lesquelles il est disposé à assentir à la première de deux énoncés d'observation constituant le catégorique, inclut déjà toutes les stimulations pour lesquelles il est disposé à donner son assentiment au second énoncé d'observation, de telle sorte que, pour lui, le catégorique est trivialement vrai et qu'il est sans pertinence et inapproprié de le tester en tant qu'hypothèses scientifiques¹¹¹.

Autrement dit, le catégorique observationnel étant composé de deux énoncés d'observation unis par une implication, si le stimulus global de l'antécédent inclut, comme une sous-classe, le stimulus global du conséquent, alors le catégorique s'avère être vrai analytiquement pour le locuteur ou la communauté linguistique en général, peu importe

¹⁰⁹ *MDL*, p. 14.

¹¹⁰ *RR*, p. 65 (nous traduisons).

¹¹¹ *FSS*, p. 45 (nous traduisons ; les italiques sont de l'auteur).

l'occasion. On ne peut évidemment s'empêcher de penser à la définition classique reprise par Kant du prédicat déjà inclus dans le sujet, si ce n'est que nous parlons de regroupements de récepteurs sensoriels activés, le second énoncé d'observation résultant de stimulations qui ont déjà activé les récepteurs sensoriels lors de l'émission du premier énoncé d'observation. Autrement dit, aucun nouveau récepteur sensoriel n'est activé lors du second énoncé d'observation qui n'a pas déjà été activé lors du premier énoncé d'observation. Si philosophiquement cela semble vouloir faire sens, causalement cependant, on ne peut que s'interroger sur la possibilité de découper ainsi un sous-ensemble à l'intérieur d'un autre lorsque toutes les ampoules sont allumées et que la seule possibilité est qu'une ampoule soit allumée ou éteinte. Cela paraît tout simplement *physiquement impossible*¹¹². Mais peu nous importe ici puisque ce qui nous intéresse est la réintroduction par Quine de la distinction entre analytique et synthétique qu'il récusait avant lorsque nous sortions du domaine de la logique pure. Il apparaît clairement que la distinction "analytique-synthétique" est acceptable lorsque reformulée en termes de comportements observables et de chaîne causale physique, en éliminant la référence à la notion de "vrai en vertu de la signification" lorsque la notion de "signification" est teintée de mentalisme. Et pour ceux qui auraient vu dans sa critique antérieure de la distinction une répudiation catégorique, Quine tient maintenant à en délimiter explicitement la portée en affirmant qu'il a « longuement questionné la signification de la distinction analytique-synthétique lorsqu'appliquée à des énoncés théoriques de part en part, mais je viens de la définir telle qu'appliquée à des catégoriques d'observation »¹¹³. On sait que le catégorique d'observation se distingue de l'énoncé théorique parce que ce dernier n'a pas de référent direct (selon la théorie vérificationniste de la signification modifiée) et donc que des stimulations de récepteurs sensoriels ne sont pas directement impliquées. Mais la spécification que Quine introduit ici a pour conséquence non intentionnelle une confusion certaine dans la mesure où Quine admettait la distinction "analytique-synthétique" pour les vérités logiques, les vérités éternelles, qui n'ont pas plus de rapport direct avec des stimulations sensorielles. D'être en rapport avec des stimulations sensorielles ne peut donc pas servir de critère de démarcation entre une distinction "analytique-synthétique" valide et une autre qui ne le serait pas (celle

¹¹² Voir à ce propos ci-dessus la section 2.2.2.

¹¹³ *FSS*, p. 45 (nous traduisons).

de l'empirisme logique), à moins de répudier également l'analyticité des vérités logiques qu'il admettait initialement — laissons toutefois cette question en plan pour le moment.

Ces précisions apportées, tournons notre attention vers la question de l'*explicatum* proposé par la théorie de la signification de Quine. Avant de répondre à cette question cependant, il est utile de revenir à la distinction qu'opère Quine dans *Two Dogmas* entre deux classes d'énoncés analytiques. En fonction de cette distinction, nous proposons de distinguer entre deux notions d'"analyticité" avec chacune leur *explicatum* et leur *explicans* : d'une part l'"analyticité formelle", d'autre part l'"analyticité matérielle". L'"analyticité formelle" correspond à la première classe, dans laquelle se rangent les énoncés *logiquement vrais*, par exemple les *vérités logiques*, qui sont et demeurent vrais pour toute réinterprétation de leurs composants autre que les particules logiques. Il s'agit de l'"analyticité formelle" au sens où la vérité de ces énoncés dépend de leur forme logique. Dans le cas de l'"analyticité formelle", nous utiliserons simplement l'expression usuelle "*vérité logique*". L'"analyticité matérielle" correspond pour sa part à la seconde classe d'énoncés analytiques qu'identifie Quine, à savoir les énoncés reposant sur la synonymie, selon l'*explicatum* de Carnap, et que Quine dénonce comme étant logiquement circulaire, bien que c'est de la circularité de l'*epistemology* sous-jacente dont il est véritablement question. La notion de "signification" impliquée chez Carnap ne pouvant en effet être identifiée par des comportements observables intersubjectivement — la signification est circulaire au sujet ou subjective. Dans le cas de cette deuxième classe, nous parlerons de *vérité analytique non logique ou informelle*.

Le problème avec la définition proposée par l'empirisme logique et Carnap, à savoir qu'un énoncé analytique est (*explicatum*) un énoncé vrai en vertu de sa signification, est qu'une telle définition ne distingue pas entre l'analyticité formelle et l'analyticité matérielle et ainsi assimile vérités logiques et vérités analytiques non logiques. C'est pour ne pas opérer une telle distinction entre deux genres d'analyticité que Quine récuserait la distinction "analytique-synthétique" traditionnelle. Dans ces conditions, la formulation proposée par Quine pour la distinction "analytique-synthétique" qu'il réintroduit au moyen du catégorique observationnel doit pouvoir tenir compte des deux notions d'analyticité tout en évitant de les confondre. Il est toutefois obvie qu'il y a — et que Quine reconnaît — une différence entre un énoncé catégorique observationnel et une vérité logique. Dans ces

conditions, il importe de préciser comment la reformulation de la distinction présentée ci-dessus peut s'appliquer à chacun des deux genres d'analyticité.

Pour donner suite à notre remarque de la section 2.1.2. qui spécifiait comment il pouvait faire sens de recommander d'éliminer les termes mentalistes d'une part, mais de continuer à les utiliser, d'autre part, car cela ne nous engage pas ontologiquement puisque nous pouvons les paraphraser, notons que nous n'avons pas suivi Quine sur ce point dans notre exposé, car cela conduit à la confusion la plus totale et notamment concernant la notion d'"analyticité". Nous avons déjà remarqué qu'il y a chez Quine, deux notions incompatibles d'analyticité comme nous l'avons noté à la section 2.3.1., où il dit refuser la distinction "analytique-synthétique" pour les énoncés théoriques, mais non pour les catégoriques observationnels (lois empiriques), ce qui est incompatible avec le caractère analytique qu'il reconnaît aux vérités logiques, ne pouvant pas être davantage reliées directement à l'excitation de récepteurs sensoriels que les énoncés théoriques. Nous retrouvons chez Quine donc, d'une part, une notion d'"analyticité" double et de l'autre une notion simple (comme chez Carnap). Nous retrouvons en effet la notion simple dans la thèse de l'inscrutabilité de la référence, qui veut qu'il ne puisse pas y avoir une seule interprétation univoque de ce que signifie "gavagai" en présence d'un lapin, et pire encore pour les termes abstraits comme "cousin" ou "ministre", parce que des hypothèses "analytiques" sont impliquées, c'est-à-dire des hypothèses qui vont au-delà de toute donnée comportementale observable (ou non directement liées à l'excitation de récepteurs sensoriels). Ce qu'il y a de remarquable dans *Word and Object* ou dans *Ontological Relativity* où cette notion d'"analyticité" est introduite est que Quine y présente sa thèse en continuant à utiliser les termes mentalistes de "signification", de "définition", etc. Il en ressort une notion d'"analyticité" mentaliste où, comme Carnap, on ne peut distinguer entre l'"analyticité formelle" et l'"analyticité matérielle", les deux étant identifiées par "vraies en vertu de leur signification". De dire que ce n'est pas dangereux ontologiquement puisque nous pouvons toujours paraphraser, si l'on veut, en termes non mentalistes, ne prend évidemment pas en considération le fait que Quine introduit ainsi la confusion, notamment celle entourant sa critique de la distinction "analytique-synthétique" dans *Two Dogmas of Empiricism* que nous nous employons laborieusement à dissiper dans ce mémoire. En effet, c'est en utilisant les notions mentalistes de "signification", de "définition", de "synonymie",

d'"interchangeabilité préservant la valeur de vérité dans tous les contextes", etc., que Quine invalide la distinction, alors que sa propre conception suppose non seulement que ces notions sont invalides et ne devraient plus être utilisées, mais encore que l'interprétation à donner à sa propre critique est indéterminable en raison de la thèse de l'indétermination de la référence et de la traduction qui s'applique même à l'intérieur de notre propre langage et donc de sa propre théorie de la signification! Il y a sans aucun doute un problème de cohérence logique qui s'instaure automatiquement dans nos propos lorsqu'on recommande de continuer à utiliser des notions qu'on trouve inutilisables (la technique de la paraphrase), sous prétexte que cela ne nous engage pas ontologiquement. Cela nous engage intelligemment.

Quine se trouve donc à substituer à l'*explicatum* de l'empirisme logique, deux *explicatae* pouvant être formellement définis dans les termes de la logique des classes par deux *explicans*: l'*inclusion entre classes* et l'*isomorphie entre classes*. L'analyticité matérielle, la classe des énoncés analytiques non logiques, correspond au catégorique observationnel (analytique) caractérisé par l'implication, dont la table de vérité affiche à la fois les valeurs "vrai" et "faux". L'assentiment à un tel énoncé doit alors être redonné à chaque occasion. Un énoncé sera une vérité analytique non logique si (*explicatum*) les récepteurs sensoriels activés dans le conséquent sont inclus, comme une sous-classe, dans les récepteurs sensoriels activés dans l'antécédent. Dans les termes de la logique des classes, le cas de l'analyticité matérielle (vérité analytique *non logique*) suppose une inclusion de classes: le catégorique observationnel sera vrai analytiquement pour le locuteur ou la communauté linguistique en général, si le stimulus global de l'antécédent inclut, comme une sous-classe, le stimulus global du conséquent.

Par ailleurs, nous avons vu que les catégoriques observationnels sont considérés comme des énoncés plus près de la périphérie du système que les énoncés théoriques (les suppositions sur des inobservables se traduisant par l'usage de termes *abstrait*s). Plus on s'éloigne de cette périphérie, moins les énoncés ont par eux-mêmes une signification empirique. Une fois au centre, nous nous retrouvons avec les énoncés éternels, tels qu'on en retrouve en logique et en mathématique. Ces deux disciplines sont-elles alors complètement dépourvues de signification? Cette conséquence s'ensuivrait forcément si ce

n'était de l'implication logique, selon les termes de Quine. Celui-ci note en effet que « l'implication n'est pas réellement un facteur ajouté ; car dire qu'un premier énoncé en implique logiquement un second, ce n'est rien dire sinon qu'un troisième énoncé du système, formé par "si-alors" à partir des deux autres, est *logiquement vrai ou "valide"*»¹¹⁴. À nouveau, Quine confond clairement ici l'implication, dont la table de vérité affiche à la fois les valeurs "vrai" et "faux" (lorsque l'antécédent est vrai et le conséquent faux) qui ne peut pas être "valide" puisque ce n'est pas une tautologie mais une expression contingente, et la dérivation (la conséquence logique issue du *modus ponens*), dont la table de vérité ne doit afficher que la valeur "vrai", peu importe la valeur de vérité de ses constituants élémentaires, si on veut que la valeur de vérité empirique (signification) soit simplement retransmise sans être affectée par les opérations logiques effectuées sur elles. Cela étant dit, de telles vérités logiques sont, à ses yeux, des énoncés comme tous les autres, à ceci près qu'ils sont situés très au centre du système.

Encore une fois, nous sommes conduits par les propos de Quine à la confusion du logique et de l'ontologique puisque ce n'est pas ainsi que les énoncés de la mathématique et ceux de la logique acquièrent leur signification — car, ils en ont bien une, d'où la nécessité, encore une fois, de bien distinguer deux notions d'"analyticité". En effet, les recherches scientifiques sur le fondement des mathématiques ont montré qu'elles pouvaient se réduire à la théorie des ensembles et à son axiomatisation qui fait de la notion d'"ensemble" une notion fondamentale. La notion d'"ensemble" peut à son tour être explicitée formellement par la notion logique d'appartenance à une classe, faisant de la notion de "classe", la notion fondamentale de la logique symbolique. Selon le critère d'engagement ontologique de Quine qui se veut universel (sans exception), les notions d'"ensemble" et de "classe" sont des variables quantifiées par les lois logiques et les lois mathématiques (pour tout et il existe au moins) et donc nous engagent ontologiquement envers leur existence réelle. L'important est que, contrairement aux notions mentalistes, par exemple, que l'on peut paraphraser et donc éliminer du discours scientifique sur les phénomènes psychologiques, la référence aux ensembles et aux classes ne peut pas être paraphrasée et donc éliminée du discours scientifique logico-formel (de sa "reconstruction logique" bien sûr) et donc nous

¹¹⁴ *MDL*, p. 14 (nous soulignons).

devons admettre leur existence réelle — Quine se qualifiant lui-même sur ce plan de platonicien "récalcitrant". Ce qui est clair cependant est que la reconnaissance ou l'apprentissage de ces entités *abstraites* ne peut pas résulter directement de l'exposition à des situations de stimuli environnementaux physiques, au sens littéral. Il y a bien stimulation de récepteurs sensoriels lorsque nous apprenons la logique symbolique à l'aide de livres (matériels) ou par l'assistance à des cours, mais ce n'est pas en tant que corps physiques qu'agissent les stimulations de l'environnement, comme si nous étions en présence d'un lapin que nous appelons "gavagai", mais en tant que "mot" (par distinction d'une chose comme le souligne le titre de son ouvrage *Word and Object*), c'est-à-dire que nous apprenons à partir d'un discours et non du monde. Cela dit, rien n'empêche ensuite de supposer le même mode d'apprentissage comportemental, l'utilisation correcte des formules symboliques faisant l'objet d'un assentiment ou d'un dissentiment, mais par une communauté linguistique plus restreinte, celle des spécialistes en logique symbolique ou en mathématique.

Une vérité logique est une tautologie, c'est-à-dire (*explicans*) un énoncé dont la table de vérité en logique symbolique n'affiche que la valeur "vrai". Toutes les vérités logiques ont donc la même signification ("vrai") et l'assentiment à un tel énoncé se fait indépendamment de toute "occasion" au sens d'une situation environnementale dans le monde. Ainsi, lorsqu'un énoncé est logiquement vrai, seul compte sa forme, ou sa structure en termes de mots logiques. Or, afin qu'un énoncé soit vrai uniquement en vertu de sa forme, son contenu empirique ne doit pas affecter sa valeur de vérité (peu importe la valeur de vérité de ses composants élémentaires) et donc qu'il n'y ait pas de variation dans les récepteurs sensoriels activés d'une tautologie à l'autre. Autrement dit, les vérités logiques ont toutes le même stimulus global, les récepteurs activés de l'antécédent étant identiques aux récepteurs activés du conséquent. En termes de logique des classes, il doit y avoir identité (isomorphie, une bijection d'un à un) entre la classe des récepteurs activés de l'antécédent et du conséquent. En bref, dans le cas de l'analyticité formelle, une vérité logique prendrait la forme d'un catégorique observationnel dont les récepteurs activés dans l'antécédent et le conséquent sont identiques (isomorphie) et non pas inclus l'une dans l'autre, si ce n'est qu'une "vérité logique" n'est pas un catégorique observationnel et ne peut

pas en être dérivée non plus¹¹⁵. La signification des vérités logiques ne résulte pas de la composition des significations de ses constituants élémentaires.

Quine précise que ce qui compte lors de l'assentiment à une vérité logique, c'est la place que cet énoncé occupe dans le système d'énoncés. Dans le cas de la logique et des mathématiques, il indique que c'est en vertu de l'organisation du système qu'elles se trouvent en son centre ; « et c'est en vertu de cette position centrale que leurs lois échappent à la révision aux dépens d'énoncés moins bien situés stratégiquement »¹¹⁶. L'*explicatum* que Quine suggère de substituer à "vrai en vertu de sa signification" consiste donc en ceci qu'une vérité logique est (*explicatum*) vraie en vertu de sa position dans le système d'énoncés formé par l'ensemble de la connaissance humaine. Une affirmation qu'il faut cependant tempérer puisque la communauté pourrait décider de le considérer comme faux ainsi que le montre la remise en question de la logique bivalente par la théorie quantique en physique.

La notion d'"analyticité formelle" et donc la distinction analytique-synthétique concomitante acquièrent ainsi un caractère "pragmatique", au sens où la distinction dépendrait de l'usage ou de l'utilisateur. Il suffit de décider (ce qui est possible parce que la logique est un langage artificiellement construit) que désormais le principe du tiers exclu ne recevra plus l'assentiment de la communauté des spécialistes pour que les comportements exprimant intersubjectivement cette "non vérité" logique soient récompensés ou réprimandés. Ce n'est pas des choses dans le monde dont dépendent les vérités logiques, mais des mots dans le discours. Mais ce caractère "pragmatique" semble, de prime abord, difficilement, directement transposable à la notion d'"analyticité matérielle" et à la distinction analytique-synthétique concomitante, dans la mesure où, d'une part, le langage est naturel et dépend de circonstances historiques qui échappent au contrôle des utilisateurs et, d'autre part, parce qu'elle résulte en dernière instance, de l'effet mécanique (causal) de facteurs environnementaux sur nos récepteurs sensoriels. Autrement dit, nous pouvons toujours choisir de donner un autre nom à une classe de récepteurs sensoriels activés par une stimulation causée par un environnement, mais nous ne pouvons pas changer la classe

¹¹⁵ La vérité logique n'a pas la forme d'une implication (*cf.* p. 46 du présent chapitre).

des récepteurs sensoriels qui sont affectés. Le "pragmatisme" ici serait purement nominal, c'est-à-dire *de dicto* et non *de re*. Autrement dit, nous pouvons réajuster nos hypothèses "analytiques" afin de réorganiser les éléments du système de la connaissance, en cas de réfutation par les faits, mais nous ne pouvons pas changer les éléments eux-mêmes, la classe des récepteurs sensoriels activés, et décider, par exemple, que certains récepteurs de telle classe ne sont désormais plus considérés comme activés par une stimulation environnementale donnée. Puisque changer le nom équivaut en termes behavioristes à changer le comportement verbal, il est clair que le behaviorisme de Quine n'est pas une *explication* du comportement (seule la neurophysiologie peut l'expliquer), mais un simple langage pour paraphraser les expressions mentalistes afin de les éliminer (en principe seulement, comme nous l'avons vu), et une non véritable théorie scientifique comme celle de Skinner.

2.3.2. La communauté linguistique

Avant de pousser plus loin notre enquête, récapitulons la démarche de Quine. Dans sa critique initiale de la distinction "analytique-synthétique" de Carnap, dans *Two Dogmas of Empiricism*, Quine lui reprochait de proposer une définition circulaire de l'"analyticité" et une définition irréaliste de la "synthéticité" en ce que la signification empirique des énoncés scientifiques ne pouvait pas leur être attribuée isolément, individuellement, mais seulement en tant que partie d'un système d'énoncés, affrontant de façon holiste le tribunal de l'expérience. Nous savons maintenant que cette seconde critique se veut, en dernière instance, une notion *empirique* de la "synthéticité" et non la conséquence d'une faille logique surnommée "le problème Duhem-Quine"¹¹⁷ voulant que la falsification d'une conséquence d'une conjonction de plusieurs prémisses ne détermine pas univoquement celle qui en est responsable, ce qui relèverait d'une conception *analytique* dans la tradition de l'empirisme logique. Mais nous nous sommes centrés plutôt sur la circularité de la

¹¹⁶ MDL, p. 13.

¹¹⁷ L'expression "faille logique" peut surprendre à l'égard du problème Duhem-Quine, mais il importe de bien distinguer deux problèmes. Au niveau épistémologique, la thèse de Quine constitue une hypothèse empirique portant sur la science que nous pouvons résumer en disant qu'il est toujours possible de sauver une hypothèse isolée de la réfutation par les faits si nous modifions suffisamment et de façon appropriée d'autres parties du système théorique dont l'hypothèse isolée est un élément constitutif. Par contre, au niveau métaépistémologique, la thèse de Duhem constitue une thèse strictement logique

définition de l'"analyticité" carnapienne dont le *definiens* est "vrai en vertu de sa signification", circularité qui peut revêtir deux sens : 1) soit que la circularité en question comprend dans son *definiens*, par extension (synonymie, interchangeabilité dans tous les contextes, etc.), le *definiendum* dont nous proposons une expression sémantiquement équivalente, et qui, en conséquence, n'en clarifie pas davantage la signification, une circularité qui n'est pas propre à Carnap puisque pour éviter la régression à l'infini on doit nécessairement faire usage de termes primitifs, laissés indéfinis ; 2) soit qu'il s'agit d'une pétition de principe, la distinction entre analytique et synthétique présupposant elle-même cette distinction, au sens où la définition de la "signification" est *analytique*. Nous avons vu qu'en proposant une théorie de la signification-stimulus *empirique*, c'est l'usage tel que manifesté intersubjectivement par des comportements verbaux observables et des situations de stimuli qui déterminent la signification dans le langage d'une communauté linguistique, et de ce fait Quine s'inscrit lui-même dans une pétition de principe puisque sa notion de "synthétique" (et d'"analytique") est elle-même *synthétique* — ce qu'il reconnaît d'emblée. D'une part, en effet, en endossant sans questionnement les résultats des théories scientifiques, ce qu'il appelle naturaliser une problématique philosophique traditionnelle, et, d'autre part, en abandonnant toute prétention à fonder logiquement quoi que ce soit, ses reconstructions rationnelles visant uniquement à clarifier les principes les plus généraux sous-jacents aux explications scientifiques (*explanation*) en leur fournissant une explication (*explication*). La différence entre la science et la philosophie étant une question de degré dans le niveau d'abstraction et non une différence de nature reposant sur la distinction "analytique-synthétique" (traditionnelle) selon laquelle la science est *synthétique* et la philosophie, *analytique*. Autrement dit, pour Quine la philosophie est tout aussi *synthétique* (une cosmologie) que la science, mais étant donné le niveau d'abstraction où elle se situe (les vérités éternelles), la distinction d'avec une entreprise *analytique* est *pragmatique*, dans la mesure où la communauté scientifique pourrait préférer, suite à une réfutation du système d'énoncés par l'expérience, modifier un principe logique établie situé au centre du système que de modifier une multitude d'énoncés de niveaux d'abstraction et d'universalité inférieurs situés bien plus près de la périphérie du système.

portant sur l'épistémologie et consistant à affirmer qu'une simple analyse de la structure logique d'une hypothèse ou d'un système théorie ne constitue pas une condition suffisante afin de déterminer son statut épistémologique.

Cependant, la naturalisation des problèmes philosophiques présupposée par la philosophie de Quine, particulièrement en ce qui concerne ceux qui nous intéressent ici, s'avère beaucoup plus facile à dire qu'à faire, dans la mesure où le niveau des détails atteint dans l'explication (*explanation*) des phénomènes mentaux par la neurophysiologie est sans commune mesure avec celui où se déroulent les débats philosophiques traditionnels sur le sujet en termes "mentalistes". Les résultats scientifiques peuvent bien sûr nous en expliquer les grands principes, mais dans l'explication des détails autant vouloir prédire le prochain éclipse lunaire à l'aide d'une lampe, d'une noix et d'une orange qu'on ferait orbiter l'un autour de l'autre. C'est pourquoi Quine fait appel à la théorie behavioriste, non pas pour expliquer (*explanation*) les phénomènes mentaux, et c'est important de le comprendre : il fait appel au behaviorisme non pas comme une théorie scientifique véritable, mais comme un *langage* permettant d'éliminer les termes mentalistes faisant référence à des données subjectives intimes rendant l'application de la méthode scientifique et toute explication scientifique impossibles, du fait de la dualité du corps et de l'esprit qui est présupposé — un behaviorisme "philosophique". Autrement dit, comme pour les empiristes classiques qui parlaient d'"idées" simples et de composition des "idées" pour former toutes nos "idées" à l'aide de mécanismes quasi psychologiques et que l'empirisme logique proposait de "rephraser" ou paraphraser en termes linguistiques de mots, d'énoncés et de composition d'énoncés complexes à l'aide d'opérations logiques, parlant désormais de langage plutôt que d'entités psychologiques abstraites, Quine propose de paraphraser l'aspect sémantique du tournant linguistique, la théorie de la signification où se retranscrit le mentalisme dans les conceptions de Carnap, par des termes behavioristes où l'on fait référence à des comportements et des situations environnementales, intersubjectivement observables — sa théorie de la signification-stimulus. Nous trouvons ici un premier rudiment du problème épistémologique auquel l'approche de Quine nous conduit dans la mesure où l'objectivité, l'observabilité des facteurs rendant le partage intersubjectif possible, est non seulement une *condition de la méthode de l'étude* scientifique du phénomène de l'apprentissage du langage, mais également *une condition de cet apprentissage* lui-même, *de l'objet d'étude*, faisant du locuteur de la langue une sorte de scientifique qui prendrait pour objet d'étude sa propre langue — le linguiste et l'enfant de l'expérimentation en pensée de traduction radicale apprenant la langue indigène de la même façon. C'est pourquoi, dès que nous

allons vers des termes qui dépassent le niveau de ce qui est directement observable, la méthode d'apprentissage s'écroule et nous devons faire appel à des hypothèses *analytiques* conduisant à l'indétermination de la traduction. La différence d'avec la façon traditionnelle de paraphraser étant que Quine n'a aucune intention d'abandonner l'explication neurophysiologique pour autant, se servant des termes du langage behavioriste tout en pensant qu'ils seront à leur tour éliminés en les paraphrasant en termes neurophysiologiques éventuellement. La chose se complique d'autant lorsque le *langage* behavioriste lui-même s'avère tout aussi insuffisant à exprimer les nuances des débats en termes mentalistes, un *langage* devant pourtant être éliminé à tout prix en raison des survivances de la pensée primitive qui s'y trouve et que Quine décide néanmoins de continuer lui-même à utiliser, notamment dans sa critique de la distinction "analytique-synthétique", parce que cela ne l'engage pas ontologiquement, les expressions douteuses pouvant être paraphrasées au besoin. C'est comme si un athée introduisait "Dieu" dans ses arguments en se disant que de toute façon, Dieu n'existe pas. Nous nous retrouvons ainsi avec les expressions de trois langages, neurophysiologique, behavioriste et mentaliste que Quine utilise *ad libitum*, au gré des discussions, de sorte que de prétendre tenir un propos non pas tant clair mais simplement cohérent nous apparaît hautement questionnable. Quoi qu'il en soit, nous avons cherché à contourner cette difficulté en "rephrasant" le plus possible les propos de Quine en termes neurophysiologiques et avons découvert que la distinction *pragmatique* de l'analytique et du synthétique dont parle la littérature à propos des conceptions de Quine et qui repose sur la notion d'"analyticité" comme "ce qui échappe à la falsification par les faits", n'était pas suffisante pour sa "reconstruction rationnelle" (*From Stimulus to Science*), car même si l'on décide "de faire échapper une loi empirique à la falsification" (un catégorique), cela n'en ferait pas une "vérité logique" pour autant. Autrement dit, une différence *de nature* et ne variant pas selon l'*usage*, entre le synthétique et l'analytique, est nécessaire pour que Quine puisse procéder à sa naturalisation et à sa reconstruction rationnelle de la théorie philosophique traditionnelle de la connaissance, et en l'occurrence, deux notions d'"analyticité" (identité et inclusion) et deux communautés linguistiques (des locuteurs de la langue naturelle et les spécialistes de la logique symbolique) pour en faire l'apprentissage selon le processus de conditionnement proposé.

Si nous avons deux notions d'"analyticité" et deux communautés linguistiques pour les utiliser, on serait en droit de s'attendre à deux logiques, une interne à l'usage de la langue naturelle et une autre externe, un langage idéal construit artificiellement, comme le suppose depuis toujours les philosophes du langage ordinaire qui s'emploient à révéler les différences entre la logique du sens commun et la logique des logiciens. Ainsi, selon la reconstruction de l'initiation au langage de sa communauté linguistique présentée dans *From Stimulus to Science*, Quine soutient que l'apprentissage par l'enfant du langage implique l'apprentissage d'une logique rudimentaire comprenant un principe primitif d'induction et l'usage de certains connecteurs logiques comme la conjonction, la disjonction et l'implication. Mais Quine n'est pas un philosophe du langage ordinaire en ce que, pour lui, de chercher dans le langage ordinaire et le sens commun la clé qui nous révélerait le processus d'apprentissage d'un langage, reviendrait à promouvoir des formes primitives de pensée, comme peut l'être le mentalisme (le dualisme corps-esprit). C'est du discours scientifique qui substitue à la connaissance du sens commun sur laquelle s'appuie le plus souvent la philosophie traditionnelle, la connaissance scientifique, qu'il faut partir. Ainsi, l'induction primitive dont Quine parle est, d'une part, ce que les neurophysiologues appelleraient des "connexions neuronales" et d'autre part, ce que les psychologues behavioristes appelleraient un "apprentissage par répétition d'un comportement constamment récompensé" (un conditionnement classique) que Quine traduit ou paraphrase logiquement par le principe de l'induction, l'accumulation d'instances particulières d'une certaine sorte conduisant à la généralisation. Il n'en va pas autrement de l'usage des connecteurs logiques, en l'occurrence l'implication, que Quine retrouve dans des processus d'excitation de cellules nerveuses opérant inconsciemment dans l'organisme. Autrement dit, Quine s'emploie à traduire dans le langage de la logique des prédicats de premier ordre (*explication*) les principes explicatifs (*explanation*) généraux des théories neurophysiologique, behavioriste et gestaltiste de la façon dont nous connaissons le monde (théorie de la connaissance ou *epistemology*) de l'impact des ondes et des particules sur nos récepteurs sensoriels jusqu'à nos conceptions scientifiques les plus abstraites sur le monde. Il n'y a donc pas deux logiques impliquées mais une seule, celle qui ne peut pas être éliminée du discours scientifique et qui nous contraint à accepter l'existence réelle de "classe" et nous retrouvons de ce fait le problème épistémologique dont nous parlions plus

haut, à savoir que la logique symbolique est à la fois la logique du discours sur l'objet d'étude et la logique de l'objet d'étude. Pour le dire autrement, en invalidant la définition analytique de l'"analyticité", "vrai en vertu de sa signification", du fait de la circularité (l'analyticité) de la notion de "signification" et de la notion de "synonymie", Quine doit invalider également la notion de "définition" (où le *definiens* doit avoir la même signification (synonymie) que le *definiendum*) et manifestement il entend lui substituer la notion de "traduction". Ainsi, de paraphraser une forme d'expression apparaît comme une sorte particulière de traduction où l'on entend éliminer la formulation paraphrasée (ou traduite), comme la théorie de la signification-stimulus entend traduire dans le langage behavioriste les termes mentalistes des théories philosophiques traditionnelles de la signification qui en font une sorte d'entité abstraite (spirituelle), afin de les éliminer. L'*explication* (l'explicitation), le passage de l'*explicatum* à l'*explicans*, entend clarifier les principes explicatifs (*explanation*) à l'œuvre dans le discours scientifique en les traduisant dans le langage de la logique des prédicats de premier ordre, ce que Quine appelle une reconstruction rationnelle. À l'exception du behaviorisme bien sûr, qui n'est pas une explication (*explanation*) physique (et matérialiste) véritable, en faisant intervenir des processus psychologiques immatériels et qui a pour unique fonction d'éliminer les termes mentalistes et de parler scientifiquement (objectivement) des phénomènes mentaux, méthodologiquement mais non pas ontologiquement.

Lors de l'apprentissage du langage, l'instructeur qui se veut bien évidemment le représentant de la communauté linguistique tout entière (le locuteur compétent quelconque), a pour tâche de donner son assentiment ou son dissentiment en réaction (automatique) à un comportement verbal exécuté par l'enfant (celui qu'on instruit) en réaction (automatique) à une situation de stimuli environnementale (observable) où il est supposé que des entités physiques (ondes, particules) émises (mécaniquement) dans l'environnement, excitent par contact (causalement) les récepteurs sensoriels de l'organisme qui s'y trouve (simplement), une excitation retransmise par le système nerveux central, par une chaîne causale ininterrompue de microévénements neurophysiologiques jusqu'aux neurones du cerveau, et que des processus neuronaux organisent mécaniquement en "classes" de récepteurs sensoriels activés et non activés, se concoctant ensuite les unes aux autres pour former ce que Quine surnomme des "stimuli globaux", mais qui sont en fait des

regroupements de neurones par lesquels passent le messenger chimico-électrique. Intervient ensuite un processus de "reconnaissance" (d'identification par bijection de ressemblances) consistant à établir une relation de "similarité" entre les "stimuli globaux" invariants faisant occurrence dans différents espaces-temps, dans différents temps et différents lieux, et ce sont à ces "similarités" lorsqu'elles sont "perceptuelles" (et non simplement "sensorielles") que sont ensuite associées des comportements verbaux. Pour que l'instructeur puisse donner son assentiment (ou son dissentiment) à un comportement verbal exécuté par l'enfant, disons l'émission du son articulé "lapin" dans une situation de stimuli donnée (où, pour un locuteur compétent du français, un lapin est présent, c'est-à-dire une substance perdurant dans le temps, blanche, ayant une forme physique caractéristique, avec quatre pattes, de grandes oreilles, une queue en pompon, etc. et se déplaçant dans l'espace), il faut qu'il y ait une "harmonisation" (un processus si complexe que Quine lui-même renonce à l'expliquer ou à l'expliciter se rabattant, comme certaines preuves classiques de l'existence de Dieu, sur le résultat que nous pouvons actuellement constater, à savoir que nous parlons effectivement un langage) des "similarités perceptuelles" chez l'instructeur et chez l'enfant (et chez tous les membres de la communauté linguistique) pour que les mêmes processus de perception soient associés aux mêmes comportements verbaux et aux mêmes situations de stimuli. Ainsi s'opère une première "traduction" du "langage" des processus neurophysiologiques au "langage" des comportements et des facteurs environnementaux "observables" pour le commun des mortels. Mais lorsque Quine entreprend simultanément mais implicitement (puisque, comme nous l'avons souligné, c'est nous-mêmes qui avons dû accomplir cette tâche pour lui en raison de sa procédure consistant à paraphraser et ainsi à reléguer (oublier) à l'arrière-plan son point de départ neurophysiologique) de clarifier la notion de "similarité perceptuelle" à l'aide de la notion d'"intersection de classes" empruntée à la logique des classes, une seconde traduction est opérée dans le langage de la logique symbolique. Si la première traduction dans le langage behavioriste n'ajoute absolument rien à l'explication (*explanation*) formulée dans le langage neurophysiologique et ne fait que reformuler en effets macrophysiques les processus microphysiques, de façon à élargir le champ d'application du langage neurophysiologique à des phénomènes observables par le sens commun dont il serait autrement incapable de parler et à éliminer (en principe) le langage mentaliste incorporé au langage ordinaire et au langage

philosophique traditionnel, la seconde traduction dans le langage de la logique symbolique, l'*explication* (l'explicitation), s'emploie à clarifier, par la reconstruction rationnelle, les principes généraux et abstraits à la base de l'*explication* (*explanation*) neurophysiologique — et non pas la "traduction" inexistante (absente) du langage behavioriste dans le langage de la logique symbolique.

Ouvrons une courte parenthèse pour souligner qu'ici, le problème épistémologique dont nous parlions plus haut au sujet de l'approche de Quine consistant à confondre l'étude et l'objet d'étude, revêt toute son acuité puisque l'expression "langage neurophysiologique" peut être entendu en deux sens fort différents : soit au sens figuré où les phénomènes neurophysiologiques eux-mêmes constitueraient une sorte de langage non verbal où des processus élémentaires s'assembleraient pour former des processus complexes qui à leur tour peuvent servir à des constructions de second niveau, comme les mots forment des propositions simples, les propositions simples des propositions complexes et les propositions complexes des propositions abstraites ; soit au sens littéral du langage dont se servent les neurophysiologues pour parler des phénomènes neurophysiologiques. Lorsque Quine prétend clarifier par son *explication* (sa traduction) les principes généraux et abstraits de l'*explication* neurophysiologique (*explanation*), est-ce que la notion logique d'"inclusion de classes" traduit la formation de regroupements physiques (causale) de récepteurs sensoriels activés ? ou est-ce le discours de la neurophysiologie (sur les phénomènes neurophysiologiques) qui forme (logiquement) des classes de mots en les rangeant dans certaines catégories de phénomènes que traduit l'"inclusion de classe" (logique) ? Autrement dit, est-ce que Quine est un cosmologue ou un philosophe du langage ? Force nous est de reconnaître que la situation est pour le moins ambiguë (pour ne pas dire contradictoire) lorsqu'il revendique, d'une part, le droit à la cosmologie ou à faire partie intégrante de la science (une prétention fortement prohibée par la distinction analytique (philosophie) et synthétique (science) de Carnap et de l'empirisme logique et qui rendrait sa critique de la distinction absolue et catégorique) et que, d'autre part, toute son argumentation effective dans ses ouvrages porte sur les mots et non les choses, c'est-à-dire que, comme dans la tradition prétendument révolue de l'empirisme logique, sa problématique porte sur le langage et non sur le monde — l'engagement ontologique étant ce à quoi nous engage le choix d'un langage et non à énumérer les sortes d'entités dont notre

expérience vécue du monde nous contraint à admettre l'existence réelle (comme dans l'ontologie traditionnelle).

Quoi qu'il en soit pour l'instant, revenons à l'apprentissage du langage et à l'"occasion" de l'"énoncé occasionnel", c'est-à-dire la situation de stimuli particulière où il y a "harmonisation" des "similarités perceptuelles" (des classes de récepteurs sensoriels activés) chez l'instructeur et chez l'enfant. Ce dernier donc, émettra un certain son articulé ("lapin"), exécutera un certain comportement verbal, que l'instructeur exécuterait lui-même si placé dans la même situation (bien qu'il demeure silencieux) tout en exerçant, à la place, un autre comportement d'assentiment, d'approbation, concernant la relation entre le comportement verbal de l'enfant — qui est pour lui, un facteur environnemental — et la situation de stimuli — un autre facteur environnemental. Nous retrouvons ici la distinction entre l'étude et l'objet d'étude dont nous parlions plus haut, mais qui cette fois peuvent être différenciés, à savoir, que le comportement de l'enfant (l'objet d'étude) est en relation avec un seul facteur environnemental (le lapin) alors que le comportement de l'instructeur (l'étude de l'objet) est en relation avec deux facteurs environnementaux et c'est leur relation qui est perçue. Autrement dit, l'"harmonisation" des "similarités perceptuelles" chez l'enfant et l'instructeur ne peut être que partielle puisque l'enfant ne perçoit pas son propre comportement, comme chez l'instructeur, mais l'exécute simplement. En se limitant aux "similarités perceptuelles" de l'instructeur à celles en "harmonie" avec les "similarités perceptuelles" de l'enfant, Quine introduit une confusion entre l'étude et l'objet d'étude. Il n'en va pas autrement du linguiste qui ne fait pas qu'exécuter le comportement verbal "gavagai", mais observe (étudie) la relation entre le comportement de l'indigène et la situation de stimuli. De même, l'*explication*, la traduction dans le langage de la logique symbolique de la "similarité perceptuelle" en termes d'"intersection de classes" n'exécute pas le processus de formation d'une "similarité perceptuelle", mais le décrit et comme ce processus est inobservable, du moins pour Quine, c'est nécessairement le discours de la neurophysiologie qu'il traduit. Quine fait donc bien œuvre de philosophe du langage. Contrairement à ce qu'il semble vouloir prétendre, il ne peut donc pas contribuer à l'avancement des connaissances en science, mais simplement corriger les fautes d'orthographe (logiques) dans la formulation des théories scientifiques. Par son assentiment (ou son dissentiment) donc, l'instructeur reconnaît le caractère approprié du comportement

verbal de l'enfant dans la situation de stimuli donnée et c'est ce qui tient lieu d'assignation d'une valeur de vérité pour le son articulé, c'est-à-dire le résultat (produit fini) du comportement de l'enfant. Pour reprendre notre exemple, la "vérité" n'est pas la correspondance entre les propriétés que la définition du mot "lapin" attribue à un item pour être ainsi nommé et ce que nous percevons mentalement, c'est-à-dire un animal d'une certaine forme constituée de grandes oreilles, de pattes de lapin et d'une queue en pompon, bref à l'image mentale d'une substance perdurant dans le temps (appelée en psychologie, "la permanence de l'objet"), ayant des propriétés et se déplaçant dans l'espace dont nous prenons conscience en présence d'un lapin, mais l'exécution du comportement verbal approprié dans une situation de stimuli donnée — comme en entrant dans une église, il est de coutume d'enlever son chapeau pour un homme.

On ne peut évidemment s'empêcher de s'interroger sur la différence que Quine établit entre, d'une part, les "hypothèses analytiques" divergentes que pourraient entretenir l'anthropologue (linguiste) et l'indigène pour justifier sa thèse de l'indétermination de la référence, en parlant de pièces détachées de lapin, de lapinité, de phase de lapin, etc. et, d'autre part, les propriétés apparaissant dans l'image mentale que nous nous formons naturellement (c'est-à-dire universellement pour tout être humain normalement constitué qu'il soit anthropologue ou indigène) lors d'une perception. La question n'est pas du tout impertinente à notre propos, comme on pourrait le croire de prime abord, car si la thèse de l'indétermination de la traduction découle du behaviorisme méthodologique de Quine comme il l'admet lui-même, la nécessité d'"éliminer" le mentalisme pour parler scientifiquement des phénomènes mentaux, et qu'il en découle à son tour qu'on ne saurait dire, en conséquence, qu'un manuel de traduction est "vrai" ou "faux", pourquoi alors continuer à parler de "vérité" et de "fausseté" dans le cas du caractère "approprié" d'un comportement verbal dans une situation de stimuli donnée, c'est-à-dire de continuer à utiliser des termes manifestement mentalistes ? Quine n'est pas seulement un platonicien "récalcitrant", mais également un mentaliste "récalcitrant" (déguisé) en logique, car on voit mal comment on pourrait "paraphraser" les notions de "vérité" et de "fausseté" de façon à les "éliminer", dans la logique des prédicats de premier ordre, lorsque l'algorithme (la procédure mécanique) permettant de décider du statut logique d'une formule bien formée est la table de vérité ? On invoquera certainement ici la notion de "vérité formelle" d'Alfred

Tarski ou la théorie des modèles, mais la question n'est pas là puisqu'il s'agit de se demander si le caractère "approprié" de certains comportements dans des situations de stimuli données pourrait servir à déterminer la "validité" d'une formule bien formée en logique des prédicats de premier ordre.

Comment donc se substituent les unes aux autres les notions de "vérité" et de "fausseté" à celles d'"assentiment" et de "dissentiment" ou plutôt, comment pouvons-nous "traduire" les notions d'"assentiment" et de "dissentiment" par celles de "vérité" et de "fausseté", car il ne s'agit pas ici d'"éliminer" un langage pour lui en substituer un autre, mais bien de passer de l'un à l'autre, selon les circonstances ? De plus, comment cette "traduction" pourrait-elle conserver la distinction que nous avons établie plus haut entre un "catégorique observationnel" *analytique* et une "vérité logique" *analytique*, c'est-à-dire entre l'analyticité matérielle et l'analyticité formelle ? Le "catégorique observationnel" *synthétique* prend la forme logique d'un énoncé conditionnel complexe formé d'un énoncé élémentaire antécédent et un autre, conséquent, reliés par le connecteur logique de l'implication — qui "traduit" sur le mode formel l'induction "primitive", l'apprentissage par répétition constante, rendant compte du fait que lorsqu'une certaine classe complexe de récepteurs sensoriels (des "similarités perceptuelles") sont activés en une "occasion" (une "situation de stimuli"), une autre classe complexe de "similarité perceptuelle" est "anticipée", c'est-à-dire activée dans l'organisme avant de l'être effectivement par la "situation de stimuli" (l'environnement), ce qui se "traduit", à son tour, dans le behaviorisme quinien (en termes comportementaux) par une "disposition" à émettre un comportement verbal à la suite d'un autre, indépendamment, en quelque sorte, de la "situation de stimuli". Deux classes disjointes sont incluses dans une classe de paire de classes (ordonnée) se succédant dans le temps. Dans le cas du "catégorique observationnel" *analytique*, par contre, la classe des récepteurs sensoriels activés, représentée par le conséquent, est "incluse" directement dans la classe des récepteurs sensoriels activés, représentée par l'antécédent, c'est-à-dire que les récepteurs sensoriels des deux classes, l'une constituant une partie (sous-classe) de l'autre, sont activés simultanément par la "situation de stimuli" et, par conséquent, on ne saurait plus parler ici d'"anticipation". Avec le "catégorique observationnel" *synthétique* donc, la "situation de stimuli" active l'antécédent qui active ensuite, à son tour, le conséquent alors qu'avec le "catégorique observationnel"

analytique, c'est la "situation de stimuli" qui active simultanément les deux classes de récepteurs sensoriels. Il est manifestement impossible de "traduire" cette distinction neurophysiologique temporelle en termes comportementaux, car deux comportements verbaux distincts devraient être exécutés simultanément, c'est-à-dire que deux sons articulés différents devraient être émis en même temps et qu'il nous est impossible, physiquement, d'émettre deux sons articulés simultanément. C'est pourquoi Quine parle de "disposition" qui représente quelque chose de potentiel et non d'actuel et, comme chacun sait, des "dispositions" ne sont pas "observables". On pourrait néanmoins imaginer des "expérimentations", comme celle dont Quine nous a fourni un exemple plus haut, où le locuteur se comporterait de deux façons différentes, indifféremment, dans la même "situation de stimuli" — c'est la variation des réponses équivalentes qui serait alors récompensée.

Si on considère le cas des "vérités logiques" *analytiques* (ou l'analyticité formelle) dont la "table de vérité" n'affiche que la valeur "vrai", peu importe les valeurs de vérité de ses composantes élémentaires, il nous faut supposer que, sur le plan neurophysiologique, les "similarités perceptuelles", c'est-à-dire les classes de récepteurs sensoriels activés, puissent être activées de façon indépendante de l'environnement, les ondes et les particules ne pouvant pas les déclencher. Une situation que l'on peut représenter formellement en substituant au connecteur logique de l'implication du "catégorique observationnel", le connecteur logique de l'équivalence dont les deux composantes élémentaires ont la même "table de vérité", c'est-à-dire l'identité (l'égalité) à l'inclusion du "catégorique observationnel" analytique. Sur le plan comportemental (behaviorisme), nous aurions une "disposition" qui ne peut pas être "modifiée" par l'apprentissage puisqu'elle serait isolée complètement de toute influence de l'environnement, comme nous le disions. Cela n'est certainement pas sans profondément miner la "traduction" des notions de "vérité" et de "fausseté" en termes d'"assentiment" et de "dissentiment", car ces dernières jouent leur rôle principal dans l'apprentissage, en l'absence duquel ces mots ne feraient plus tellement sens. En effet, lorsque l'enfant apprend à assigner des valeurs de vérité ou à faire usage des notions de "vérité" et de "fausseté" pour exprimer le caractère approprié ou non d'un comportement verbal dans une "situation de stimuli" donnée, c'est en fonction de l'"assentiment" ou du "dissentiment" d'un instructeur. S'il n'y avait pas de modification

possible par l'environnement des "vérités logiques" *analytiques* parce qu'elles sont sans rapport avec les "situations de stimuli" dans l'environnement, non seulement il serait impossible, pour un instructeur, de nous en apprendre l'usage, mais il nous faudrait les considérer comme des "dispositions" innées, qui ne se manifesteraient pas avant que l'enfant ait atteint un certain âge — ce qui pousserait le platonisme "récalcitrant" de Quine probablement un peu trop loin.

Nous savons qu'en logique symbolique, si les énoncés élémentaires (atomiques) sont soit vrais, soit faux (du moins selon le principe du tiers exclu du calcul des prédicats de premier ordre) lorsque l'énoncé est complexe (moléculaire), ce ne sont pas aux énoncés eux-mêmes, mais bien aux connecteurs logiques qui les composent qu'on assigne une valeur de vérité. Autrement dit, les connecteurs logiques organisent entre eux les énoncés élémentaires et acquièrent ainsi indirectement une valeur de vérité. De façon similaire, on peut dire que la "reconstruction rationnelle" ou la "traduction" des théories scientifiques dans le langage de la logique des prédicats de premier ordre, organise logiquement entre eux les différents types d'énoncés (occasionnels, "catégoriques observationnels" synthétiques et analytiques, théoriques) et acquiert ainsi, indirectement, une valeur de vérité. Or, comme nous l'avons vu par sa critique de la théorie vérificationniste de la signification de l'empirisme logique (dans *Two Dogmas of Empiricism*), Quine prétend que c'est en tant que partie d'un système d'énoncés global (holisme) que les énoncés scientifiques d'un niveau d'universalité supérieur aux "énoncés occasionnels" acquièrent une signification (empirique) et qu'en conséquence, si réfutation il y a, c'est la totalité du système qui est mise en cause, nous contraignant ainsi à devoir choisir quelle partie nous voulons conserver et quelle partie nous serions moins réticents à nous défaire. Et, comme le montre le cas de la physique quantique, non pas parce qu'il y aurait eu une réfutation, mais pour ajuster les niveaux microscopique et macroscopique, on serait prêt à abandonner le principe du tiers exclu¹¹⁸ et à le remplacer par une logique plurivalente, le niveau macroscopique étant celui qui fait le pont entre le centre et la périphérie du système

¹¹⁸ Même si d'aucuns souligneraient que l'exclusion du tiers exclu est plus caractéristique de la logique intuitionniste (et pour cause, elle a été construite pour éliminer les démonstrations par l'absurde qui reposent sur le tiers exclu) et que la caractéristique la plus spécifique de la logique quantique serait l'échec de la distributivité de la conjonction sur la disjonction, il n'en demeure pas moins que la physique quantique rejette le tiers exclu en adoptant une logique plurivalente.

d'énoncés — conférant ainsi, indirectement, une signification (empirique) à la logique et de ce fait, un aspect synthétique. On comprend de plus, pourquoi Quine prétend que la "reconstruction rationnelle" (philosophique) des théories scientifiques n'est pas une entreprise extérieure (analytique) et différente de l'entreprise scientifique et en est une partie intégrante — dans la mesure bien sûr où ces "reconstructions rationnelles" ne sont pas "inventées" (le fruit de l'imagination), mais "découvertes", c'est-à-dire qu'elles révèlent la structure logique inhérente aux théories scientifiques actuelles. Ce qui suppose bien évidemment que nous les prenions pour acquises, comme le fait Quine qui substitue aux conceptions philosophiques mentalistes en théorie traditionnelle de la connaissance, les conceptions neurophysiologiques et behavioristes.

Mais revenons à la question de l'apprentissage et de l'assentiment. Personne ne niera que nous apprenons les rudiments de la logique non par réminiscence, mais en assistant à des cours, en faisant des exercices de logique et en lisant des livres. Dans tous ces cas, nous sommes, physiquement parlant, exposés à des "situations de stimuli" et c'est par l'"assentiment" et le "dissentiment" que reçoivent nos réponses (comportements) d'un instructeur de logique, représentant la communauté des logiciens, que nous apprenons l'usage des mots "vérité" et "fausseté". Cette situation d'apprentissage en termes comportementaux (behavioristes) peut recevoir la même "traduction" en termes neurophysiologiques que celle que nous avons faite pour le "catégorique observationnel", c'est-à-dire qu'il n'y a aucun besoin de changer le mode d'apprentissage pour les "vérités logiques" analytiques. Ce qui change, c'est la nature de la "situation de stimuli" qui n'est plus un environnement physique "occasionnel", particulier, situé dans le temps et dans l'espace, bien que neurophysiologiquement parlant nous le soyons, mais une "situation de stimuli" abstraite. Après avoir noté qu'à strictement parler les énoncés de la logique et des mathématiques ne peuvent se voir assigner une valeur de vérité, car « [à] parler rigoureusement, la vérité et la fausseté s'appliquent non aux énoncés pris comme formes réutilisables d'émissions verbales, mais à ces événements individuels que sont les émissions d'énoncés »¹¹⁹, Quine précise que, « [n]éanmoins, c'est une grande source de simplification dans la théorie logique que de parler des énoncés en faisant abstraction des occasions

¹¹⁹ *MDL*, p. 11.

individuelles de leur émission, et cette abstraction, si elle est faite en pleine connaissance de cause et avec une certaine précaution, n'offre aucune difficulté »¹²⁰. Autrement dit, dans les situations d'apprentissage de l'usage des notions de "vérité" et de "fausseté" en logique, nous faisons abstraction de l'"occasion" particulière qui est primordiale dans l'apprentissage du langage par l'enfant, et nous traitons les énoncés (les "vérités logiques" analytiques) comme on le ferait dans le langage mentaliste. Comme le disait Quine, c'est le niveau d'abstraction qui distingue la philosophie de la science. Mais peut-on vraiment "paraphraser" les énoncés mentalistes que Quine nous autorise à continuer à utiliser malgré leur caractère "inapproprié" dans une philosophie naturalisée justement parce qu'ils sont "paraphrasables" et ne risquent pas de nous engager ontologiquement ? Nous avons déjà souligné que cette technique nous entraîne inévitablement dans la confusion mais ici, c'est autre chose qui est en cause, car nous nous retrouvons avec deux théories de la signification, celle de l'empirisme logique et la théorie de l'usage que Quine disait vouloir substituer à la première — et, on suppose que cette substitution est commandée par l'incompatibilité des deux et donc, par souci d'éviter les incohérences.

Quoiqu'il en soit, il apparaît de plus en plus clairement qu'en substituant les notions d'"assentiment" et de "dissentiment" aux notions de "vérité" et de "fausseté", nous nous trouvons à substituer la communauté linguistique à la table de vérité et que cette substitution suppose une harmonisation au sein de la communauté linguistique quant au caractère approprié ou non d'un comportement verbal (les "émissions d'énoncés") dans des "situations de stimuli" données. Or, la connaissance de la logique (l'usage des lois logiques, surtout lorsqu'elles sont exprimées sous la forme de symboles sans signification ou de fonctions et de variables, comme en algèbre) n'est pas le lot de tous les membres d'une communauté linguistique d'une langue naturelle. Il nous faut donc supposer des sous-communautés linguistiques à l'intérieur de la communauté linguistique globale qui ne parlent pas le même langage, en l'occurrence, la sous-communauté linguistique des logiciens.

¹²⁰ *MDL*, p. 14.

2.3.3. Une distinction renouvelée

Notre "reconstruction behavioro-neurophysiologique" des conceptions de Quine à partir de son *From Stimulus to Science* met clairement en évidence que plusieurs notions de l'"analyticité" et en conséquence, de la distinction entre "analytique" et "synthétique" différentes se retrouvent pêle-mêle dans ses écrits, ce qui n'est pas sans créer, sinon de la confusion, du moins une indétermination certaine quant à ce qu'il veut dire exactement. Cet imbroglio résulte, comme nous l'avons vu, de la distinction entre une "étude" et son "objet d'étude" qui, au niveau de la logique (les vérités logiques analytiques), devient totalement indiscernable — et, en conséquence, ses reconstructions logiques des théories scientifiques de l'apprentissage sont rendues équivalentes à des théories philosophiques de la connaissance ; la technique de la "paraphrase" ne sert plus, comme initialement conçue, à éliminer des formulations que nous trouvons inadéquates (comme la terminologie mentaliste), mais nous autorise à continuer à les utiliser sans vergogne, à la manière dont le behaviorisme "scientifique" qui prétend "éliminer" l'explication (*explanation*) des phénomènes psychologiques, est utilisé par Quine en lieu et place de la neurophysiologie qui propose, au contraire, d'expliquer (*explanation*) la "boîte noire" des phénomènes psychiques en les effaçant de l'équation par réduction. Ainsi, nous avons un sens du mot "analytique" qui le rend synonyme de l'expression "ne pas pouvoir être ramené à des situations de stimuli observables intersubjectivement", comme lorsque Quine parle d'"hypothèse analytique" pour justifier la thèse de l'indétermination de la référence dans *Word and Object*. Il va de soi que si, comme le propose Quine, on continue à utiliser le terme mentaliste de "vérité" en lieu et place de "l'assentiment de la communauté linguistique du caractère approprié d'un comportement dans une situation de stimuli donnée" et qu'on suppose qu'une "vérité logique" analytique est "vraie" et donc peut être associée à un comportement "approprié" observable dans une situation de stimuli donnée observable, nous obtenons ce qui, dans une démonstration par l'absurde, est considéré comme une preuve de la fausseté de la supposition d'où elle découle, c'est-à-dire une contradiction évidente — une chose ne pouvant être observable et inobservable à la fois. Un autre sens du mot "analytique" consiste à le rendre synonyme de l'expression "les récepteurs sensoriels activés du conséquent d'un "catégorique observationnel" sont inclus (comme une sous-classe) dans les récepteurs sensoriels activés par l'antécédent de

l'implication (l'induction primitive)". Mais il est assez évident que si une "vérité logique" analytique revient à poser une relation d'équivalence entre deux expressions bien formées, c'est-à-dire qu'elles ont la même table de vérité, on ne saurait dire qu'elle est "analytique" au même sens que peut l'être un "catégorique observationnel" ; car si l'implication n'est pas commutative, l'équivalence l'est et une relation ne peut pas être et ne pas être commutative, à la fois, sans que cela ne démontre la fausseté de la conception d'où l'on aurait dérivé une telle absurdité. Encore un autre sens du mot "analytique" en fait un nom dont la référence est inexistante comme "l'actuel Roi de France" de Russell (ou Pégase) lorsque Quine affirme que même les énoncés de la logique (et des mathématiques) peuvent être réfutés par l'expérience et sont donc synthétiques, faisant de la classe des énoncés analytiques, une classe vide. Or, on ne saurait affirmer, à la fois, qu'il y a et qu'il n'y a pas de distinction "analytique vs synthétique".

On rétorquera certainement à cette dernière "critique" qu'en reconnaissant que tout énoncé, sans exception, s'inscrivant dans la toile de nos croyances, peut (possiblement) être réfuté par l'expérience, on n'invalide pas nécessairement la distinction "analytique-synthétique", c'est-à-dire que nous n'affirmons pas qu'actuellement, il n'y a pas d'énoncés que nous ne décidons pas de faire échapper à la falsification par l'expérience. Autrement dit, "être analytique" ou "être synthétique" n'est plus une propriété (logique) attachée à un énoncé (par sa signification ou en raison d'un trait quelconque qui lui est inhérent), mais dépend de l'usage qu'on fait de cet énoncé, si on préfère rendre d'autres énoncés, de façon générale, responsables des incongruences du système d'énoncés par rapport à l'expérience — "une règle étant faite pour être violée" comme le spécifie une célèbre boutade juridique québécoise. Quine n'abolit pas complètement la distinction "analytique-synthétique" mais la rend *pragmatique*, comme le suppose l'interprétation courante de sa philosophie dans la littérature spécialisée actuelle. Nous devons néanmoins nous rendre à l'évidence — malgré le poids attaché à l'opinion de l'autorité établie de nos contradicteurs sur cette question, avec tout le respect qu'on leur doit — que de qualifier un "catégorique observationnel" d'"analytique" parce que les récepteurs sensoriels activés dans son conséquent sont inclus dans les récepteurs sensoriels activés de son antécédent, ne dépend en aucune façon de la coutume, mais résulte d'une chaîne causale d'événements sur laquelle la communauté scientifique n'a aucun contrôle. On ne peut, à la fois, soutenir que la distinction "analytique-

synthétique" dépend de l'usage et n'en dépend pas, sans démontrer la fausseté des conceptions dont cette contradiction est une conséquence logique. En fin scolastique, Quine tentera d'échapper à cette absurdité en limitant la portée de la distinction à ce qui n'est pas « théorique de part en part ». Mais encore une fois, comme nous l'avons vu, la logique qui doit supposer l'existence des "classes" en raison de son critère d'engagement ontologique et qui fait de Quine un platonicien "récalcitrant", suppose des entités ("théoriques") inobservables et est, en ce sens, aussi « théorique de part en part » que n'importe quelle théorie scientifique ; pourtant, le caractère analytique des "vérités logiques" est explicitement admis par Quine. On ne peut, à la fois, prétendre que sa définition renouvelée de la distinction s'applique et ne s'applique pas au domaine du "théorique" sans s'auto-contradire et ainsi éviter au lecteur à l'"esprit critique" de devoir faire la preuve de la fausseté de ses conceptions par lui-même.

Voyons néanmoins si nous ne pourrions pas faire sens des conceptions de Quine en y apportant certaines "clarifications", en commençant par le problème de *l'indiscernabilité de l'étude et de l'objet d'étude* qui est criant au niveau logique puisque la logique des prédicats qui était jusqu'ici la *méthode* de "reconstruction rationnelle" des théories scientifiques de l'apprentissage sur le modèle de l'*Aufbau* de Carnap, devient l'*objet d'étude* ou la science (philosophique) décrite comme un niveau de la structure du système d'énoncés (de nos croyances sur le monde obtenues à partir de l'impact des ondes et des particules sur nos terminaisons nerveuses) dont Quine entreprend la "reconstruction rationnelle" (en substituant à la teinte phénoménologique de la construction carnapienne, une couleur plus "scientifique"). La difficulté ici est bien évidemment le naturalisme de Quine qui suppose que la philosophie est une partie intégrante de la science et non une entreprise distincte, l'une analytique (la philosophie) et l'autre, synthétique (la science empirique), comme le soutenaient Carnap et l'empirisme logique. Force nous est de reconnaître que la distinction entre un objet d'étude et son étude renvoie à la distinction élémentaire classique entre l'usage et la mention d'une expression ("Paris est la ville lumière" et "'Paris" est composé de cinq lettres"). Autrement dit, dans un cas, on fait usage de la logique des prédicats de premier ordre et, dans l'autre cas, on en fait mention. Et puisque cette confusion traverse, de part en part, la "reconstruction rationnelle" de Quine, reportons-nous au niveau de l'apprentissage du langage par l'enfant où Quine suppose une

"harmonisation" des "similarités perceptuelles" de l'enfant et de l'instructeur comme condition de possibilité de l'apprentissage. Dans le cas du fameux "lapin", il est clair que si l'enfant fait usage du mot "lapin", l'instructeur en fait mention, car son "assentiment" porte sur le caractère "approprié" du comportement verbal de l'enfant dans cette "situation de stimuli" donnée et ne consiste pas, comme l'enfant, à exécuter ce comportement verbal dans cette "situation de stimuli". Mais alors il n'en va pas autrement, d'un côté, du linguiste et de l'indigène dans l'"expérimentation en pensée" de la traduction radicale, le premier visant à élaborer un manuel de traduction et le second, non ; et, de l'autre, de la "reconstruction rationnelle" de Quine de la façon dont nos conceptions scientifiques les plus abstraites sont construites à partir de l'impact parcellaire des ondes et des particules sur nos terminaisons nerveuses. La "traduction" du linguiste de la langue indigène dans sa propre langue n'est cependant pas une "traduction" au même sens où l'est celle de Quine des principes généraux et abstraits des explications (*explanations*) "scientifiques", car ce sont des relations causales entre des phénomènes qui sont "traduites" dans le calcul des prédicats de premier ordre, des choses et non des mots. Ainsi, l'induction "primitive" qui est en fait le phénomène de la formation d'une disposition par répétition à émettre un comportement physique ne conduisant pas à des conséquences néfastes pour l'organisme physique dans un environnement physique est "traduit" par une relation logique d'implication entre des énoncés, antécédent et conséquent, "fausse" lors que l'antécédent est "vrai" et le conséquent "faux". Il ne s'agit pas ici de reprendre le débat bien connu conduisant à la distinction entre l'implication "matérielle" et l'implication "formelle", mais simplement de noter que nous ne passons pas ici d'un mot à un autre mot, mais d'un phénomène à un mot, passage qu'on associerait habituellement à une nomination et non à une traduction. Le nom représente dans le langage ce qui est extérieur au langage, c'est-à-dire un phénomène dans le monde qui est le référent des explications (*explanations*) ou des théories scientifiques qui font usage des mots. Si Quine en arrive à confondre complètement "nomination" et "traduction", c'est en raison de l'usage particulier qu'il fait de la technique de la "paraphrase". En effet, au lieu de servir à "éliminer" un terme par un autre, nous laissant avec un seul terme adéquat pour faire référence, la paraphrase sert au contraire pour continuer à utiliser les termes que, par ailleurs, on prétend "inadéquats", nous laissant ainsi avec différents termes (neurophysiologiques, behavioristes, mentalistes, logiques) que l'on peut "traduire" l'un par

l'autre comme si le langage mentaliste était un langage indigène et le langage neurophysiologiste, le langage du linguiste. Mais, dans ce cas, Quine fait mention des termes neurophysiologues, gestaltistes et behavioristes et non usage, comme le ferait un véritable "scientifique".

La situation s'obscurcit toutefois d'autant plus que Quine n'est pas concerné uniquement par le phénomène de l'apprentissage, mais par l'apprentissage du langage, ce qui fait que le langage est, à la fois le mot et la chose, ou le terme et le référent du terme. Le langage est bien entendu un phénomène dans le monde lorsqu'on parle des langues naturelles étudiées par les linguistes, mais si le langage logique est un langage construit "artificiellement", cela ne l'empêche pas d'être également un phénomène dans le monde, comme le montre l'histoire de l'élaboration du langage de la logique symbolique depuis Boole. Cependant, on reconnaîtra sans peine que ce sont deux phénomènes différents qui ont chacun leur histoire propre. Autrement dit, lorsque le linguiste (réel et non celui imaginé par Quine) explique (*explanation*) à l'aide de ses théories les langages naturels, il fait usage de mots pour faire référence à d'autres mots alors que le logicien qui "reconstruit rationnellement" le langage ordinaire, fait mention de mots en faisant abstraction de la référence, pour élaborer un manuel de traduction, mais d'un genre particulier puisqu'il ne s'agit pas de rendre compte des données d'observation recueillies lors d'un apprentissage par ostension de la façon dont il est utilisé dans des situations de stimuli données, mais de remplacer une formulation "inadéquate" par une formulation plus "adéquate". La "traduction" du langage mentaliste dans le langage neurophysiologiste fait également cela, mais sans faire abstraction du référent puisqu'on "élimine" un langage en faveur d'un autre, y compris les référents du langage "inadéquat" (les phénomènes psychiques dans le cas du langage mentaliste). Dans le cas du logicien, la "reconstruction rationnelle" substitue un mode d'organisation des mots entre eux, en faisant abstraction de leur référent, si ce n'est de l'engagement ontologique qu'il véhicule ("être une variable quantifiée") qui correspond précisément aux "hypothèses analytiques" dont Quine fait mention dans sa thèse de l'indétermination de la traduction et qui correspond à la façon dont le langage découpe le monde en différentes entités. Mais comme le mode d'organisation lui-même ne prétend pas être une "description" d'un mode d'organisation actuel, spatiotemporellement localisable, mais un idéal de logicité, on ne saurait pas plus que les "hypothèses analytiques" le ramener

à des "énoncés d'occasion", et l'on doit, sous ce double point de vue, le considérer de même que la "reconstruction logique" qui l'exprime, comme analytique. Bien qu'elle nous contraint à devoir distinguer entre une analyticité "formelle" et une autre, "matérielle", l'analyticité de certains "catégoriques observationnels" peut également s'inscrire dans cette notion d'"analytique" dans la mesure où elle ne dépend pas de l'usage dans une communauté linguistique et n'est donc pas pragmatique — y compris la distinction "analytique-synthétique" qu'elle génère.

Car tel est le problème fondamental avec les conceptions de Quine, à savoir qu'un sens du mot "analytique" le rend dépendant de l'usage dans une communauté linguistique qui préfère placer au centre du système d'énoncés certains énoncés qui, de façon générale, échappent à la falsification par l'expérience et bien que leur lien à l'expérience soit indirect, ils n'en demeurent pas moins synthétiques — excluant ainsi toute notion d'analyticité *absolue* ou *inhérente*   la nature des énoncés en eux-mêmes. On pourrait presque parler d'énoncés *analytiques pour soi* et d'énoncés *analytiques en soi*. Dans un ouvrage intitulé *La logique des noms propres*¹²¹, Saul Kripke, analysant la notion traditionnelle de "vérités a priori" qui provient de Kant, des vérités qu'on peut connaître indépendamment de toute expérience, et y distinguant deux modalités sous-entendues qu'elle véhicule (nécessaire et possible) et ne voulant pas s'engager dans une trop longue digression sur l'établissement d'une différence détaillée entre les deux, propose de simplement opter pour l'une d'entre elles d'emblée : « Il peut dès lors être préférable, au lieu d'employer l'expression "vérité a priori" (si tant est qu'on l'emploie), de s'en tenir à la question de savoir si une personne ou un sujet connaissant particulier connaît quelque chose *a priori* ou croit, sur une base *a priori*, que quelque chose est vrai ». Pour plusieurs, cela s'exprime dans le passage de "peut" (possible)   "doit" (nécessaire) qui conduit à la conclusion que ce qui relève de l'aprioricité ne saurait faire l'objet d'une connaissance empirique. Une conséquence que Kripke s'emploie à dénoncer en soulignant que « Quelque chose peut appartenir à l'ordre des propositions qui peuvent être connues *a priori*, et être néanmoins connu par telle personne particulière sur la base de l'expérience »¹²² — comme lorsqu'on se sert d'une

¹²¹ SAUL KRIPKE, *La logique des noms propres*, trad. française PIERRE JACOB et FRANÇOIS RECANATI, Paris, Les  ditions de Minuit, 1982, 173 p., p. 23. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme *LNP*.

¹²² *LNP*, p. 23.

machine à calculer pour déterminer si un nombre est premier, s'appuyant ainsi non sur les lois de la mathématique, mais sur les lois de la physique, pour croire (ou non) qu'il est premier. Bien qu'on puisse le croire sur une base *a priori*, dans ce cas particulier, c'est sur une base tout ce qu'il y a de plus *a posteriori* qu'on le croit et qu'on l'apprend (le connaît). Kripke s'engage ensuite à distinguer deux notions de "nécessité", la *nécessité physique* et la *nécessité logique*, cette dernière devenant équivalente à la notion d'"*a priori*" et relevant de ce fait, selon ce qui a été dit plus haut, d'une théorie de la connaissance (épistémique ou *epistemology*), la façon dont on apprend une vérité, et la première, s'interrogeant sur le caractère contingent ou nécessaire d'une proposition, "vraie" dans tous les mondes possibles ou possiblement "fausse" dans certains mondes possibles, relevant ainsi de la métaphysique : « Ceci en soi n'a rien à voir avec la connaissance qu'a quelqu'un de quelque chose. Qu'on dise que tout ce qui est *a priori* est nécessaire, ou que tout ce qui est nécessaire est *a priori*, dans les deux cas il s'agit d'une thèse philosophique et non d'une équivalence définitionnelle évidente »¹²³ — en ce qui concerne la nécessité physique bien sûr. Ainsi, la conjecture de Goldbach qui stipule que tout nombre pair plus grand que deux doit être la somme de deux nombres premiers, si elle est "vraie", est nécessairement "vraie" et si elle est "fausse" est nécessairement "fausse". Mais puisque nous ne disposons pas d'une preuve de cette conjecture, bien que tous les cas répertoriés la confirment, nous ne savons pas *a priori* si elle est "vraie". Et comme le théorème de Gödel démontre formellement que la valeur de vérité de toutes les formules bien formées en mathématiques ne peut être démontrée dans un système formel unique, nous ne pouvons pas présumer avec certitude que la conjecture de Goldbach peut être prouvée (*a priori*). Kripke d'en conclure : « Il n'est donc pas évident que les termes "nécessaire" et "*a priori*", en tant qu'on les applique à des propositions soient purement et simplement synonymes »¹²⁴ — en ce qui a trait cette fois à la nécessité logique. Kripke introduit ensuite la notion d'"analytique" de la façon suivante : « [...] nous allons stipuler qu'un énoncé analytique est vrai en vertu de son sens, et vrai dans tous les mondes possibles en vertu de son sens. Ainsi, ce qui est analytiquement vrai sera — par stipulation — à la fois nécessaire et *a priori* »¹²⁵. Puisque

¹²³ LNP, p. 24.

¹²⁴ LNP, p. 26.

¹²⁵ LNP, p. 27.

Kripke reprend ici la notion d'analyticité de Carnap et de l'empirisme logique et connaissant le rejet, dans cette tradition, du synthétique *a priori* (métaphysique) kantien, on peut en inférer qu'un énoncé synthétique est contingent et *a posteriori* : la distinction analytique-synthétique pouvant se réécrire nécessaire (vrai dans tous les mondes possibles) et *a priori* vs contingent (faux dans quelques mondes possibles) et *a posteriori*.

Kripke peut ainsi reporter le problème de la nécessité, relevant du domaine de la "métaphysique", et associé à l'apriorité, appartenant, elle, au champ de la "théorie de la connaissance" (la façon dont on connaît, on apprend ou on croît quelque chose), sur le problème des mondes possibles et de ce que cela signifie d'être "vrai" dans tous les mondes possibles. S'appuyant sur l'idée qu'un monde possible n'est pas quelque chose que nous "découvrons" et qui existe indépendamment de nous, comme autrefois on a découvert l'Amérique, Kripke suppose au contraire qu'il s'agit de "stipuler" quelque chose au point de départ : « Nous ne commençons donc pas avec les mondes possibles (qui sont censés être d'une certaine façon réels, et dont les qualités, mais pas les objets, nous sont perceptibles) pour, ensuite, nous enquérir des critères d'identification à travers les mondes ; au contraire, nous commençons avec les objets, que nous avons et que nous pouvons identifier dans le monde réel. Nous pouvons ensuite demander si certaines choses auraient pu être vraies de ces objets »¹²⁶. Autrement dit, de déterminer si une propriété (qualité) est essentielle ("vraie" dans tous les mondes possibles) ou accidentelle ("fausse" dans certains mondes possibles) dépend de la façon dont nous la considérons, de son "mode de désignation", dirait Frege. Ainsi, si Nixon avait pu ne pas gagner les élections présidentielles dans des mondes possibles (accidentel), "celui qui a gagné les élections présidentielles" n'aurait pas pu ne pas gagner les élections présidentielles dans tous les mondes possibles (essentielle). Cette conception des mondes possibles implique cependant un renversement de la conception traditionnelle du *nom propre* en philosophie du langage où l'on supposait que le nom "Aristote", par exemple, avait une signification spécifiant les traits (l'élève de Platon, le précepteur d'Alexandre Legrand, l'inventeur de la logique, etc.) que devait posséder son référent pour être correctement identifié et sans lesquels il n'y aurait aucune façon de savoir de qui l'on parle. Avec le tournant linguistique en philosophie, la distinction entre ce qui est

¹²⁶ LNP, p. 41.

essentiel et ce qui est accidentel, à la véritable nature d'une chose, la question métaphysique, étant éliminée, la compréhension d'un concept est éliminée au profit de son extension, de sorte que le référent d'un nom propre est correctement identifié par celui qui possède tous ou la majorité des traits distinctifs exprimés par les descriptions définies définissant le nom — certaines pouvant s'avérer "fausses" dans le monde réel. Pour Kripke donc, il y a des objets que nous identifions dans le monde réel qui sont sans qualité et nous nous enquêrons ensuite de leurs qualités que nous leur avons attribuées dans le monde réel en nous demandant si elles continueraient d'être vraies dans tous les mondes possibles. Autrement dit, un nom propre est un *désignateur rigide* à travers les mondes fixant la référence dont la découverte que, dans le monde réel, il ne possède pas les propriétés qu'on leur attribue habituellement n'affecte en aucune façon la référence du nom propre. Si l'on découvrait que Scott n'était pas l'auteur de Waverley, pour reprendre l'exemple de Russell, le nom propre "Scott" continuerait néanmoins à désigner le même individu dans le monde réel et à correctement l'identifier bien qu'il ne soit pas l'auteur de Waverley et qu'on ne sache rien d'autre de lui. Autrement dit, si les objets dans le monde réel sont essentiels, leurs qualités sont accidentelles.

Fort de cette nouvelle conception de la nomination, Kripke nous invite à considérer le cas des étalons de mesure comme le yard et le mètre : « un mètre est censé être la longueur de S, S étant une règle ou une barre déposée à Paris [...] »¹²⁷. Puisqu'on considère habituellement la proposition ci-haut comme la définition du mètre et que c'est par définition que le mètre est de cette longueur spécifique, on dira que c'est une vérité nécessaire et *a priori*, c'est-à-dire un énoncé analytique, selon la stipulation proposée plus haut. Aux yeux de Kripke, cette caractérisation est "inadéquate", car on se sert de cette définition non pour spécifier la signification du mot "mètre", mais bien pour en fixer la référence. La propriété d'un mètre (la signification du mot) n'étant pas d'être "une barre déposée à Paris", mais d'être une unité de mesure ou de longueur. Il paraît même obscur de reconnaître comment une chose aussi abstraite que d'être une unité de mesure" pourrait servir à identifier "correctement", c'est-à-dire de façon univoque, la barre déposée à Paris, mais peu importe ici. C'est par une propriété accidentelle qu'on identifie un mètre, puisque

¹²⁷ LNP, p. 42.

la longueur de la barre varie en fonction de la température, comme chacun sait selon une loi de la physique. Dans d'autres mondes possibles, la barre pourrait être d'une longueur différente de celle de la barre située à Paris. Il y a une différence entre le nom propre "un mètre" et l'expression "la longueur de la barre située à Paris" qui ne sont donc pas synonymes. Le premier fixe rigidement la référence, une longueur qui ne peut pas varier en tant qu'étalon de mesure, alors que la seconde expression ne fixe rigidement rien du tout, car elle décrit une propriété (une longueur) qui peut varier selon la température (d'un monde possible à l'autre) — autrement dit, ce n'est pas un nom propre mais une description définie. Quel est le statut épistémique de la proposition servant à déterminer la référence de l'expression "un mètre", se demande ensuite Kripke ? Si on se sert de la proposition de départ ci-haut pour stipuler que le mètre servira d'étalon de mesure, c'est *a priori* que nous savons (connaissons, croyons, apprenons) qu'un mètre équivaut à la longueur de la barre située à Paris. Quel est le statut métaphysique de cette même proposition se demande ensuite Kripke ? Étant donné que la barre peut varier en longueur, c'est un énoncé qui relève des lois de la physique et est donc contingent. Et d'en conclure Kripke : « Il y a des vérités contingentes *a priori* »¹²⁸.

Cessons ici de suivre le texte de Kripke pour nous intéresser plutôt au résultat de sa démarche obtenu jusqu'ici qui consiste à avoir fait éclater ("déconstruire") des associations de concepts, coulées dans le ciment, des chaînes de concepts : 1) "analytique — *a priori* — nécessaire — "vrai" par définition — "vrai" dans tous les mondes possibles" vs 2) "synthétique — *a posteriori* — contingent — "vrai" par expérience — "faux" dans certains mondes possibles". Loin d'être des évidences de la raison, ces associations conceptuelles résultent de thèses philosophiques très discutables, des points de doctrine, ou des dogmes, comme dirait Quine. De plus, Kripke dénonce la confusion qu'entraînent des présupposés implicites à ces associations qui impliquent des champs de recherche très différents. En éliminant les prohibitions commandées par ces associations, nous nous retrouvons avec un éventail de possibilités beaucoup plus large : analytique *a priori*, analytique *a posteriori*, synthétique *a priori*, synthétique *a posteriori* (dont Kripke nous a fourni des exemples). On ne pourrait cependant simplement transposer directement ces distinctions aux conceptions

¹²⁸ LNP, p. 44.

de Quine, les deux auteurs soutenant des points de doctrine incompatibles commandant la façon d'organiser (d'associer) ces chaînes conceptuelles. Ainsi, contrairement à Quine, Kripke n'entend pas substituer à la notion de "définition" la notion de "traduction" comme le fait Quine. Il entend plutôt distinguer, d'une part, les définitions qui servent (théorie de l'usage) à spécifier la signification du *definiendum* en établissant une relation de synonymie ("signifie la même chose") avec le faisceau de descriptions énumérées dans le *definiens* et qui, par conséquent, ne sont pas des désignateurs rigides servant à fixer la référence (les propriétés pouvant varier d'un monde possible à l'autre) — la version kripkéenne de la thèse de l'indétermination de la référence quinienne — et, d'autre part, les "définitions" (qui sont en fait des "stipulations", comme nous l'avons vu) qui n'établissent pas une relation de synonymie entre le *definiens* et le *definiendum*, mais servent à fixer rigidelement la référence et qui, par conséquent, ne varient pas d'un monde possible à l'autre — la thèse de la *détermination* de la référence pour paraphraser la formulation de Quine. Non seulement la référence peut-elle être univoquement déterminée, contrairement à ce que prétend Quine, mais encore, Kripke ne remet pas en cause la théorie de la signification (mentaliste) de la philosophie traditionnelle, ni la caractérisation carnapienne de l'analyticité, vrai en vertu de sa signification, car c'est le nom propre (fixant rigidelement la référence) et le nom commun (qui n'est pas un désignateur rigide) que Kripke entend ainsi distinguer. Dans la mesure où l'enquête de Quine concerne les noms communs ("les célibataires sont des gens non mariés"), sa "critique" s'adresse tout autant à Kripke qu'à Carnap. Néanmoins, la démarche de Kripke fournit un cadre de référence abstrait nous permettant de préciser ce que, malhablement, Quine tente de dire. Ainsi, chez Quine, ce n'est pas deux mais trois champs de recherche implicites à son argumentation qu'il nous faut distinguer : l'épistémique (la théorie de la connaissance), le métaphysique (ou l'explication (*explanation*) scientifique) et le fondationnel (ou l'explicitation (*explication: explicatum-explicans*) de la "reconstruction rationnelle"). De plus, il nous faut inverser la filiation proposée par Kripke et associer la distinction "*a priori* - *a posteriori*" au champ du fondationnel et la distinction "analytique-synthétique" au champ de l'épistémique où sont confondus la théorie de la connaissance et la métaphysique, en raison du problème de l'indiscernabilité de l'objet et de l'étude de l'objet, chez Quine, et que nous avons distingué à l'aide de la distinction entre l'usage et la mention d'une expression, la "reconstruction rationnelle" n'ayant pas la prétention de

"fonder" le discours scientifique sur d'autres critères de justification formels (les canons de la scientificité), mais simplement d'explicitier formellement ceux à l'œuvre en science. Autrement dit, nous aurions une métaphysique formelle qui spécifie à quoi nous engage ontologiquement le langage de la science ("être une variable liée dans une formule quantifiée") et une métaphysique matérielle qui suppose que les objets physiques sont réels.

Au point de vue épistémique ou de la distinction "analytique-synthétique" donc, Quine propose deux distinctions, l'*analyticité formelle* (celle des "vérités logiques") et l'*analyticité matérielle* (celle de certains "catégoriques observationnels") dont la façon de l'apprendre (de la connaître ou d'y croire) est la même pour les deux : l'assentiment de la communauté linguistique à l'exécution d'un comportement verbal "approprié" dans une "situation de stimuli" donnée, mais où ce sur quoi porte le comportement (des émissions verbales (des énonciations) abstraites de leur environnement) et la communauté linguistique (la communauté des logiciens) diffèrent. Dans une *énonciation complexe analytique formelle* (une "vérité logique"), une équivalence est posée entre deux énonciations élémentaires qui ont reçu indépendamment un "assentiment" (sont "vraies") pour toutes les mêmes "situations de stimuli" abstraites (leur "table de vérité" respective étant identique) où elles peuvent faire occurrence, l'*énonciation complexe synthétique formelle* est tout simplement une énonciation dont l'"assentiment" donné indépendamment à ses énonciations élémentaires constituantes, dans diverses "situations de stimuli" données, n'est pas toujours le même (dont la table de vérité présente des valeurs "vrai" et des valeurs "faux" ou contingentes). Dans une *énonciation complexe analytique matérielle* (le "catégorique observationnel"), une relation d'inclusion de classes s'instaure (causalement) entre les deux énonciations élémentaires par conditionnement classique, représenté formellement par le connecteur de l'implication, les récepteurs sensoriels activés pour l'énonciation conséquente ayant déjà été activés lors de l'énonciation antécédente, la classe des récepteurs sensoriels activés (la "similarité perceptuelle") de la première étant incluse comme une sous-classe dans la classe des récepteurs sensoriels activés de la seconde — une distinction difficilement "traduisible" en termes comportementaux, comme nous le disions. L'*énonciation complexe synthétique matérielle* est celle généralement à l'œuvre dans notre connaissance du monde ou la formation de nos théories scientifiques les plus abstraites à partir de l'impact parcellaire d'ondes et de particules sur nos terminaisons nerveuses, tel que

nous l'avons exposé précédemment dans notre texte. Mais peu importe, car il est clair que du point de vue épistémique, il y a bien une distinction "analytique-synthétique" chez Quine et l'on ne saurait dire qu'elle est "pragmatique", bien qu'elle repose sur une théorie de l'usage de la signification, car l'activation de récepteurs sensoriels n'est pas une chose qu'une communauté linguistique pourrait décider d'implanter chez ses membres. Tout ce qui est possible est de donner un nom différent que celui d'"analytique" à des énonciations qui sont "analytiques" neurophysiologiquement.

Aux points de vue fondationnel et métaphysique ou de la distinction "*a priori* - *a posteriori*", selon ce que nous dit Kripke, c'est le point de vue métaphysique (des thèses philosophiques) qui commanderait le point de vue fondationnel, plus spécifiquement dans le cas de Quine, la croyance que les objets physiques existent réellement, que ce sont même le seul type d'entité auquel le discours scientifique, porteur de la seule connaissance authentique sur le monde, nous engage ontologiquement, avec l'addition de classes pour le discours de la mathématique, qui dicterait la façon de justifier nos connaissances du monde. Comme nous le savons, Quine retire toute prétention fondationnelle à sa "reconstruction rationnelle", contrairement aux visées des reconstructions traditionnelles de l'empirisme logique, en soutenant que la science possède ses propres méthodes pour s'assurer de la validité de ses théories et que la philosophie va au-delà de ses capacités cognitives lorsqu'elle entend s'ériger en une sorte de "philosophie première". Ainsi, si l'empirisme logique interdisait à la philosophie de spéculer librement sur la nature véritable des choses en en faisant la chasse gardée de la science, la philosophie étant analytique et la science, synthétique, Quine interdit à la philosophie de proposer des visions des choses (cosmologie) parallèles à la connaissance scientifique, en faisant de la philosophie, une partie de la science qui en éclaire les principes les plus généraux et abstraits. Autrement dit, sans science, pas de philosophie, une conception que Quine surnomme "naturaliste". La science vérifie ses connaissances en confrontant les conséquences logiques de ses théories les plus abstraites à l'expérience et en modifiant des parties désignées de son système global d'énoncés (de croyances) lorsque ces conséquences sont contredites par les données factuelles. Comme le montre le cas de la logique bivalente et la théorie quantique, la logique, autrement analytique et bien qu'elle ne s'occupe que d'organiser des énoncés entre eux et non à formuler des énoncés portant sur des objets physiques, n'échappe pas à cette

règle de justification, d'où les théories scientifiques même les plus abstraites tirent leur signification empirique. En ce sens, aucun énoncé du système global des énoncés scientifiques sur le monde n'échappe à la *possibilité d'avoir à être modifié* pour ajuster le système à l'expérience, ou, pour le dire autrement, tout énoncé en science est "synthétique", c'est-à-dire que du point de vue fondationnel, tout énoncé est *a posteriori*. S'il y a une exclusion catégorique, chez Quine, en fonction du cadre de référence que nous nous sommes donné suite à une suggestion de Kripke, ce sont les énoncés analytiques *a priori* et les énoncés synthétiques *a priori*, c'est-à-dire toute justification *a priori* de quoi que ce soit. Si l'empirisme logique ne reconnaissait que l'authenticité des énoncés analytiques *a priori* et des énoncés synthétiques *a posteriori*, Quine ne reconnaît que les énoncés analytiques *a posteriori* et les énoncés synthétiques *a posteriori* conservant donc, malgré les apparences, la distinction entre analytique et synthétique, en un sens, comme nous l'avons montré plus, qui n'est pas pragmatique.

Nous comprenons maintenant pourquoi, comme nous l'avons souligné plus haut sans trop y insister, Quine ne distingue pas la "dérivation logique" (d'une conséquence à partir de suppositions) et l'"implication" (le conséquent d'un antécédent). L'axiomatisation où, sur la base de quelques suppositions "primitives" appelées "axiomes", on déduit des propositions appelées "théorèmes" conformément à des règles de dérivation (*modus ponens*) constitue une méthode de démonstration, ou de preuve de la "validité" des théorèmes et l'énumération des différentes étapes de cette preuve, une justification que le théorème est une loi logique. Clairement, cette justification est *a priori*. De prétendre qu'une telle loi logique pourrait ne plus être une "loi logique" si l'on était conduit à modifier les suppositions (comme le tiers exclu) afin de pouvoir ajuster plus simplement le système d'énoncés global à l'expérience suite à une réfutation, ne modifie en rien la forme, la méthode de justification, ni son aprioricité, mais seulement les suppositions et les théorèmes. Et comme nous sommes engagés ontologiquement à reconnaître l'existence réelle des "classes" en raison de leur statut de "variables liées" dans le discours logico-mathématique, autant dire que, logiquement, Quine est tout aussi contraint d'admettre les énoncés synthétiques *a priori*.

3. Un revirement dans l'ancrage de la signification

La perspective dans laquelle est sise la théorie de la signification de Quine nous conduit à devoir en parler en termes behavioristes de stimulus-réponse, c'est-à-dire comme une réaction mécanique de l'organisme à une stimulation par l'environnement. Or, nous avons vu que Quine joue sur deux tableaux à la fois, dans la mesure où il ne propose pas qu'une traduction du mentalisme en termes behavioristes, mais qu'il en mène également une critique philosophique au sens où il assimile le mentalisme à une forme de pensée primitive (l'animisme). En effet, à ses yeux « La tendance mentaliste vient donc de loin. Nous la voyons dans l'animisme, l'attribution primitive et à une échelle excessive d'esprits aux corps »¹²⁹. De même que les indigènes confèrent à des roches, des arbres, des planètes, des océans, etc., des propriétés qui appartiennent uniquement à des êtres animés (vivants), de même le mentalisme attribue au cerveau des propriétés qui n'appartiennent qu'à des êtres spirituels, c'est-à-dire dotés d'un esprit capable d'opérer sur le plan symbolique, un monde immatériel en dehors du temps et de l'espace. Or, cette critique du mentalisme repose manifestement sur le physicalisme de Quine — qui ne reconnaît qu'une seule sorte d'entité (physique) —, et comme nous l'avons vu au précédent chapitre, son physicalisme entre en conflit avec son empirisme dans *Two Dogmas of Empiricism*¹³⁰. Il se trouve ainsi une toute autre problématique parallèle à celle à laquelle nous nous intéressons dans ce chapitre.

Nous avons vu au chapitre précédent que Quine substitue la traduction à la définition, la notion de "signification" se trouvant alors traduite en termes behavioristes. Une seconde traduction — qui n'est pas de Quine — se trouve également dans le chapitre 2, puisque nous avons proposé une reconstruction de sa théorie de l'apprentissage en traduisant cette fois la notion de "signification" en termes neurophysiologiques. Le problème identifié au chapitre 2 est que Quine continue néanmoins à utiliser les deux vocabulaires (mentaliste et behavioriste) alors qu'il serait censé éliminer le vocabulaire mentaliste. Or, étant donné que le behaviorisme philosophique n'est qu'un langage à partir duquel une traduction (clarification) en termes behavioristes est effectuée et non une

¹²⁹ *PTF*, p. 110.

¹³⁰ *TDE*, p. 44.

explication (*explanation*), alors que le mentalisme est une explication (*explanation*), il se produit une confusion entre explicitation (traduction) et explication. Nous nous retrouvons avec 1) le mentalisme qui est i) un langage & ii) une explication ; 2) le behaviorisme qui est seulement i) un langage ; 3) la neurophysiologie qui est i) un langage & ii) une explication. Dans ces conditions, l'expression "avoir la même signification" signifie en dernière instance (en termes neurophysiologiques) que deux groupements similaires de récepteurs sensoriels sont activés, en faisant complètement abstraction de la représentation mentale (le symbolisme) à laquelle cette notion est traditionnellement associée. Autrement dit, la neurophysiologie explique à la fois le behaviorisme et le mentalisme et opère ainsi une réduction qui les élimine tous les deux. Ce faisant, la neurophysiologie n'a plus le moyen de parler des problèmes philosophiques dont Quine discute, puisque ce moyen (la signification comme "représentation mentale symbolique") et ces problèmes sont évacués en même temps qu'est donnée leur explication. Il appert que si "avoir la même signification" — que ce soit en termes mentalistes ou en termes behavioristes — est réduit à des processus neurophysiologiques, il s'agit d'une explication (*explanation*), contrairement au behaviorisme qui est une explicitation et au mentalisme qui est une explicitation et une explication.

Une difficulté certaine surgit ici dans la mesure où la critique quinienne de la distinction "analytique-synthétique" comporte une sorte de dommage collatéral. En l'occurrence, lorsque Quine dit faire de sa reconstruction rationnelle de la formation des théories abstraites, à partir de l'impact des ondes et des particules sur nos terminaisons nerveuses, une partie intégrante de la science, cela remet en question par implication la distinction entre l'"explicitation d'un concept" et l'"explication d'un phénomène", c'est-à-dire l'entreprise même de Quine consistant à reformuler dans le langage logique une théorie psychologique de l'apprentissage dont on ne saurait plus prétendre qu'elle relève d'une simple opération sur le langage. Lorsqu'Isaac Newton définit, par exemple, la "force" physique comme le produit de la masse et de l'accélération ($f \approx ma$), on ne peut plus y voir une simple définition d'un terme théorique, c'est-à-dire une convention de langage à l'effet de l'égalité de deux quantités mathématiques (analytique *a priori*), puisqu'indirectement (par le biais de la dérivation) et en dernière instance (la définition n'étant pas un énoncé d'occasion, mais un énoncé théorique) nous devons la considérer comme une conséquence

d'une généralisation (induction) se réduisant en fin de compte à des activations involontaires de récepteurs sensoriels, c'est-à-dire d'un phénomène dans le monde. Autant, nous l'avons vu, Quine a été obligé de revenir sur sa condamnation de la distinction "analytique-synthétique" pour adopter une position mieux tempérée, autant le rejet de la distinction entre l'"explicitation d'un concept" et l'"explication d'un phénomène" paraît insoutenable pour son entreprise. D'une part, parce que Quine clame à qui veut bien l'entendre qu'il est nominaliste, et que pour un nominaliste véritable, la notion newtonienne de "force" est une entité si mystérieuse qu'on aimerait mieux la considérer comme un mot sans signification en se limitant à organiser les énoncés scientifiques entre eux sans y ajouter le moindre contenu empirique. D'autre part, puisqu'en définitive c'est la communauté linguistique qui est l'autorité suprême en matière de langage, c'est-à-dire que par usage (ou par convention), la confrontation à l'expérience doit continuer à distinguer nécessairement l'"explicitation d'un concept" et l'"explication d'un phénomène" ; car cette dernière, pour prétendre à la scientificité, ne saurait résulter d'une convention de langage, même aux yeux de Quine. On peut se représenter facilement la différence en considérant le cas où l'enfant qui apprend à performer les comportements verbaux "rouge" et "vert" est daltonien. L'enfant apprendra à dire "rouge" et "vert" dans des situations environnementales où l'enfant normal dirait plutôt "vert" et "rouge". Scientifiquement (en tant que phénomène dans le monde), ce sont des groupements dissimilaires (plutôt que des groupements similaires) de récepteurs sensoriels qui seront activés pour la bonne réponse chez l'enfant daltonien et chez l'enfant normal, mais cette différence scientifique est annulée complètement par l'assentiment ou le dissentiment de la communauté linguistique (la convention de langage) qui lui apprend à performer les bons comportements verbaux, éloignant d'autant l'"explicitation d'un concept" de l'"explication d'un phénomène". Bref, Quine tourne théoriquement en rond ici.

Pour éviter de demeurer emprisonné dans ce schème de pensée circulaire, nous aborderons dans la première partie de ce chapitre la critique de Searle à l'endroit de l'intelligence artificielle afin de faire ressortir sa distinction entre syntaxe et sémantique (3.1.1.). Cette critique se révélera pouvoir s'appliquer à Quine sans qu'une analyse du détail se montre nécessaire. L'idée ne consiste ni à savoir si l'argument de la pièce chinoise de Searle est concluant, ni à reconnaître s'il s'agit d'une critique pouvant s'adresser non

seulement à Churchland mais également à Quine, mais plutôt de s'en servir afin de voir ce qui est laissé de côté avec la perspective behavioriste préconisée par Quine. Idéalement, cette vision extérieure au cadre quinién devrait permettre de clarifier la "signification" chez ce dernier et de déterminer si ce qu'il propose relève de la définition ou de l'explication (3.1.2.). La deuxième partie du chapitre se concentre sur la "signification" chez Searle ainsi que sur sa réplique à l'endroit de la critique que mène Quine dans *TDE*. Il s'agira, après avoir exposé la théorie de la signification de Searle (sections 3.2.1/2/3), de revenir sur sa critique de la conception quiniénne (3.2.4.). Finalement, nous ferons retour (section 3.3.) sur notre enquête afin de déterminer si une définition explicite ou implicite de la "signification" est possible chez Quine.

3.1. Première critique : la signification sans représentation

3.1.1. Pièce chinoise : syntaxe et sémantique

Searle¹³¹ propose l'argument de la pièce chinoise dans le contexte d'un débat avec Paul et Patricia Churchland afin notamment de réfuter la thèse de l'intelligence artificielle visant à réduire les opérations de l'intelligence humaine à des opérations programmables sur un ordinateur. Cela dit, nous verrons que son argument est aisément applicable à — bien que non suffisant pour éclairer — la "signification" chez Quine. Le test de Turing servant de fondement à la thèse qu'entend contester Searle consiste à prétendre que si un expert est incapable de distinguer entre le travail d'un ordinateur et celui d'un être humain lors de l'exécution d'une tâche intellectuelle quelconque, alors l'ordinateur est réputé posséder la même faculté que l'intelligence humaine effectuant cette opération. La thèse de l'intelligence artificielle affirme que des programmes simulant les capacités intellectuelles humaines ne sont pas de simples modèles de la pensée, mais sont réellement des esprits ayant une pensée. Cette thèse stipule que tout système peut et doit avoir des pensées et des sentiments dès lors « qu'il fonctionne avec le programme adéquat, avec les bonnes entrées et les bonnes sorties »¹³². John Searle est manifestement indisposé par cet argument posant

¹³¹ JOHN R. SEARLE, « L'esprit est-il un programme d'ordinateur ? » dans *Pour la science*, No. 149 (Mars), pp. 38-44, Paris : Librairie classique E. Belin, 1990. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme *JRS*. Notons que les exemples de la page suivante ainsi que les trois axiomes sont de Searle.

¹³² *JRS*, p. 42.

une équivalence entre la performance et la nature des opérations l'exécutant. Considérons l'expérimentation en pensée de la pièce chinoise conçue par ce dernier à cet effet.

Searle suppose un homme se trouvant seul dans une pièce contenant des bacs remplis de petits cartons sur lesquels sont inscrits des symboles. Cet homme ne connaît pas le chinois, de sorte que les énoncés en chinois ne sont pour lui que des dessins dont la signification lui échappe complètement. En plus des bacs contenant les symboles chinois, l'homme a à sa disposition une série d'instructions lui indiquant comment combiner les symboles chinois simples pour former des symboles chinois plus complexes. Les règles d'assemblage des symboles ne lui permettent pas de comprendre la signification des symboles, mais elles lui indiquent comment les combiner selon leur forme apparente. En appliquant les règles de ce mode d'emploi, l'individu peut construire des suites de symboles chinois en réponse à d'autres suites de symboles chinois assemblées par des gens à l'extérieur de la pièce qui parlent chinois et pour lesquels les suites de symboles chinois ont un sens. L'analogie que cherche ainsi à tracer Searle est la suivante : l'individu qui ignore le chinois, mais qui peut simuler une conversation en chinois sans comprendre ce qu'il dit, est comme l'ordinateur effectuant des suites d'opérations commandées par un programme et les personnes à l'extérieur de la pièce et parlant chinois sont comme l'intelligence humaine, la faculté de penser, pour laquelle ces opérations ont un sens. Dans ces conditions, les bacs auxquels l'homme ignorant le chinois a accès sont les données, les suites de symboles transmis par les personnes à l'extérieur de la pièce correspondent aux entrées, les groupements de symboles qu'il assemble correspondent aux opérations préprogrammées de l'ordinateur et les suites de symboles correspondent aux sorties. Les personnes à l'extérieur de la pièce qui comprennent le chinois transmettent à l'homme à l'intérieur de la pièce des suites de symboles qui ont un sens pour eux, disons "Quelle est votre couleur préférée ?". Or, pour ce dernier, ces symboles n'ont pas de sens puisqu'il se limite à combiner les symboles selon leur forme et les règles d'instruction, bien qu'elles constituent néanmoins, aux yeux de ceux qui parlent chinois, une réponse à la question posée, disons "Ma couleur préférée est le rouge, mais j'aime aussi beaucoup le vert". Autrement dit, l'individu dans la pièce réussirait le test de Turing sans pour autant parler ou comprendre le chinois. Ce que Searle entend remettre en cause, c'est précisément le statut de ce qui paraît être une réussite aux yeux de Churchland.

De l'avis de Searle, d'une part, si l'individu ne comprend pas le chinois lors de l'exécution d'un programme de compréhension du chinois (l'application des règles du mode d'emploi), alors il n'en va pas autrement dans le cas d'un ordinateur. D'autre part, ce qui est vrai pour la compréhension (du chinois) vaut également pour d'autres facultés intellectuelles simulées par un ordinateur. L'argument de la pièce chinoise repose sur la distinction établie par Searle entre la syntaxe et la sémantique. La syntaxe est ici la simple manipulation de symboles formels par l'ordinateur, alors que la sémantique est ce à quoi il est fait référence lorsqu'il est question d'états et de mécanismes mentaux biologiquement produits par le cerveau. L'ordinateur manipule des symboles ayant une signification, sans pour autant faire référence à ni comprendre cette signification. Autrement dit (axiome 1), les programmes d'ordinateur sont formels (syntaxiques). Par ailleurs, les mécanismes de la compréhension, les pensées, les perceptions, etc., ont aux yeux de Searle un contenu mental et du fait de ce contenu, les pensées peuvent se rapporter aux objets et aux situations. Ainsi (axiome 2), les pensées ont un contenu mental (sémantique). L'expérience de la pièce chinoise permet de reconnaître, d'une part, que la simple manipulation de symboles ne suffit pas pour garantir qu'il y ait compréhension de ces symboles, d'autre part que l'on peut très bien ignorer la signification des symboles que l'on manipule. Ainsi (axiome 3), la syntaxe (manipulation de symboles) ne donne pas accès à la sémantique et celle-ci n'est pas réductible à la syntaxe. C'est ce qui permet à Searle de conclure que « les programmes ne sont ni constitutifs de la pensée, ni suffisants pour la produire »¹³³.

La thèse de Quine est justement à l'effet qu'on peut rendre compte de la compétence verbale sans faire appel au mental ou, dans les termes de Searle, à la pensée. Notons qu'alors que la thèse de Churchland est ontologique (métaphysique au sens de Kripke), celle de Quine est en partie méthodologique et en partie ontologique. Du côté méthodologique, la thèse de Quine consiste à dire qu'on peut rendre compte de la compétence verbale dans la perspective du physicalisme, dans la mesure où celui-ci permet l'objectivité (la vérification intersubjective), rendant ainsi scientifique l'étude de la compétence verbale. Du côté ontologique cette fois, la thèse de Quine consiste à dire que l'explication physicaliste du comportement verbal se suffit à elle-même et peut donc faire

¹³³ *JRS*, p. 39 (c'est l'auteur qui souligne).

l'économie du mentalisme entendu comme une forme d'explication ou de pensée primitive faisant intervenir des entités (pensées) qui ne sont pas objectives. Dans ces conditions, seule importerait la syntaxe, la sémantique (la pensée) ne serait qu'un effet (une réaction) non nécessaire. S'il en était ainsi, Quine s'avèrerait avoir le dernier mot et la critique que mène Searle à l'endroit de Churchland ne constituerait pas tellement une critique qu'une simple divergence d'opinions. En effet, si nous pouvions parvenir au même résultat par une manipulation de symboles tout en ignorant la "signification-mentale", c'est que celle-ci ne constitue pas une condition nécessaire à la tâche devant être réalisée par l'une ou l'autre des capacités intellectuelles. Or, la critique de Searle vise justement à montrer que nous ne parvenons pas au même résultat si, lors de la manipulation des symboles, nous n'en comprenons pas la signification. Le résultat ne peut alors consister en la simple manipulation et production de suites de symboles. Afin de ne pas être qu'une simple question de réaction causale, le résultat doit avoir comme condition nécessaire la compréhension des symboles : ce qui est recherché n'est donc pas qu'une production de suites de symboles, mais la réalisation d'une véritable discussion dans laquelle chacun des interlocuteurs comprend préalablement les suites de symboles.

Or, l'homme dans la pièce chinoise qui ne connaît pas le chinois ne fait que réagir aux suites de symboles que lui transmettent les personnes à l'extérieur. Si ces personnes veulent éviter de croire, à tort, que l'homme dans la pièce chinoise comprend le chinois, elles doivent viser à faire autre chose que simplement le faire réagir. Par exemple, dans la perspective quinienne, l'enfant qui apprend le langage ne fait pas que produire des comportements verbaux provoqués par son environnement. Au contraire, il doit savoir que certains comportements verbaux reçoivent l'assentiment de la part de la communauté linguistique, alors que d'autres non. La difficulté avec l'exemple de Searle est que toute construction de symboles conforme aux règles d'instruction conduit nécessairement à l'assentiment. Le cas où l'homme ignorant le chinois produit une suite de symboles qui ne fait pas sens en chinois n'est pas évoqué. Cela laisse à supposer que, dans ces conditions, la distinction entre syntaxe et sémantique n'est pas suffisante pour clarifier la position de Quine. À cet effet, tentons de relever le parallèle de sa position avec le connexionnisme.

Searle précise qu'il n'a pas essayé de « démontrer que seuls les systèmes biologiques peuvent penser »¹³⁴ et que pour qu'un système soit capable d'engendrer des pensées, il « devrait posséder un pouvoir causal au moins équivalent à celui du cerveau »¹³⁵. Alors que les ordinateurs traditionnels exécutaient les calculs les uns après les autres (en série), les ordinateurs neuronaux (c.-à-d. construits selon le modèle des réseaux neuronaux de notre cerveau) ont plusieurs unités de calcul opérant de façon simultanée (en parallèle). Cependant, pour Searle tout calcul exécutable en parallèle l'est également en série et du point de vue des principes, les systèmes séquentiels et parallèles sont équivalents. Searle résume l'essentiel de la pièce chinoise ainsi : « La thèse fondamentale est que les processus purement formels, ou abstraits, ou syntaxiques du programme implanté dans l'ordinateur ne seraient pas suffisants par eux-mêmes pour garantir la présence d'un contenu mental ou d'un contenu sémantique de la sorte qui est essentielle à la cognition humaine »¹³⁶. À ses yeux donc « la sémantique ne peut jamais provenir d'un calcul formel, syntaxique, que celui-ci soit effectué en série ou en parallèle »¹³⁷.

Abordons maintenant le connexionnisme tel qu'envisagé dans la perspective de ces ordinateurs neuronaux en parallèle. Cette théorie considère les processus mentaux (ainsi que la signification) comme étant le résultat émergent de petites unités interconnectées et agissant entre elles. En référence à Churchland, Quine, après avoir souligné que l'activité de penser est à la fois dans le cerveau et dans les muscles, donne cette caractérisation du connexionnisme :

Imaginons une plaque dans le cerveau dont les nerfs qui y conduisent partent de tous les récepteurs sensoriels. De plus, imaginons une seconde plaque dont les nerfs se dirigent vers l'extérieur, vers tous les muscles moteurs. Imaginons enfin, des nerfs qui relient entre eux tous les points terminaux d'une plaque à tous les points terminaux de l'autre. L'activation de n'importe lequel de ces liens le rend plus sensible à une activation ultérieure. Tel est, croyons-nous, le mécanisme de conditionnement, d'habituation, d'anticipation ; pas tout à fait mais du moins son infrastructure. Pour un modèle plus fidèle, imaginons plusieurs plaques

¹³⁴ *JRS*, p. 40.

¹³⁵ *JRS*, p. 41.

¹³⁶ JOHN PRESTON and MARK BISHOP, *Views into the Chinese Room : new essays on Searle and artificial intelligence*, edited by JOHN PRESTON and MARK BISHOP, Oxford, New York : Clarendon Press, 2002, 410 p., p. 51 (nous traduisons).

¹³⁷ *JRS*, p. 41.

intermédiaires, toutes reliées d'une façon similaire l'une à l'autre. Ce qui rend ce modèle si prometteur est que les ordinateurs ainsi conçus font des prédictions¹³⁸.

Le modèle tout juste décrit par Quine montre bien, d'une part, à quel point le connexionnisme met simplement en parallèle ce qui était en série, et d'autre part, que ce modèle se situe dans une perspective strictement causale. Dans ces conditions, Quine et le connexionnisme soutiennent que la production mécanique (ou selon des règles d'instruction) de comportements verbaux (ou de suites de symboles) peut s'opérer sans qu'une signification-mentale doive s'attacher à ces comportements verbaux. Ce qui est obtenu ce sont des formules bien formées syntaxiquement, mais cela ne suffit pas pour rendre compte du fait que les symboles représentent autre chose qu'eux-mêmes. Par exemple, pour l'homme dans la pièce qui ignore le chinois, les symboles chinois ne représentent rien d'autre qu'eux-mêmes. Il les assemble comme on assemblerait des briques afin de former un mur conformément à des règles afin qu'il ne s'écroule pas. Mais si ces briques sont assemblées afin qu'apparaisse une fresque préalablement dessinée sur les briques, alors l'assemblage de briques représente cette fois autre chose que lui-même — c'est ce qui manque pour que l'on puisse parler de signification. La théorie de la signification de Quine se distingue ainsi de celle de Searle en ce qu'elle est "causale" et les causes ne reconnaissent qu'une seule réalité physique. La théorie symbolique de Searle suppose au contraire qu'un élément de signification représente symboliquement autre chose que lui-même, ce qui n'est pas le cas pour une cause, puisqu'elle ne représente pas autre chose, mais agit simplement en tant qu'elle-même.

La question consiste à trouver où peut apparaître cette représentation chez Quine. Lorsque le comportement verbal "rouge" est causé par l'excitation de certains groupements de récepteurs sensoriels, ce qui semble être impliqué par la conception de Quine est que ce comportement verbal représente l'excitation de ces récepteurs sensoriels. Or, il est manifeste que lorsque la communauté linguistique donne son assentiment (ou non) au comportement verbal "rouge", ce n'est pas l'excitation sensorielle de certains récepteurs sensoriels qu'elle a en vue. La seule chose qui se trouve sanctionnée le cas échéant, c'est

¹³⁸ *FSS*, p. 88 (nous traduisons).

l'association entre le comportement verbal et l'environnement : y a-t-il oui ou non quelque chose de rouge à proximité ?

Le comportement verbal tient la place (représente sur un autre plan) des associations causales entre les excitations sensorielles, les récepteurs sensoriels et les processus neuronaux, un peu comme la représentation mentale tient la place des associations répétées entre une réponse verbale et un environnement. La question est de savoir à laquelle des deux représentations la communauté linguistique accorde ou n'accorde pas son assentiment. Autrement dit, la substitution (en principe seulement) du langage behavioriste au langage mentaliste, d'une part, ne fait que reporter le problème à un autre niveau de langage et, d'autre part, la position de Quine se distingue (en pratique) du réductionnisme radical et ne peut être assimilée à la position de Churchland — du moins en pensée, car l'état des connaissances en neurophysiologie ne le permet pas en pratique. Ce qui est clair, pour le behaviorisme scientifique, est que bien que Skinner conditionne consciemment (intentionnellement) des pigeons pour leur apprendre un comportement, le behaviorisme ne prétend pas qu'une communauté linguistique se comporterait consciemment (intentionnellement), comme un psychologue behavioriste en laboratoire, en tentant de provoquer un comportement verbal spécifique dans un environnement contrôlé en le récompensant ou en le punissant, l'assentiment ou le dissentiment n'étant pas conçus, pour la communauté linguistique, comme une récompense ou une punition. Autrement dit, la théorie behavioriste interprète la situation d'apprentissage en termes de récompense et de punition, mais ce n'est pas la même interprétation que donne la communauté linguistique à sa façon d'introduire l'enfant au langage. C'est plutôt dans une perspective mentaliste, la forme de pensée primitive (animiste) que la science supplante théoriquement, mais non pratiquement puisqu'on continue à opérer l'apprentissage du langage de la façon primitive malgré les progrès de la science. Autrement dit, ce à quoi la communauté linguistique accorde ou n'accorde pas son assentiment est la représentation mentale (primitive). La position de Quine ne se distingue pas nécessairement, de ce point de vue, de celle de Searle ; car ce dernier ne nous dit pas si l'homme dans la pièce chinoise a appris les règles de combinaison des symboles chinois par conditionnement ou mentalement (bien qu'on puisse le soupçonner). Par contre, la position de Quine se distingue de celles de Searle et Churchland dans la mesure où ceux-ci considèrent un individu isolé, un représentant de

l'espèce humaine, alors que Quine fait intervenir la communauté linguistique dans l'apprentissage, l'enfant devenant un individu social.

La théorie behavioriste de l'apprentissage est une "explication" (*explanation*) si on accepte de réduire l'explication à la subsomption sous des régularités invariables simplement "observées" — ce qu'on exprime en disant qu'on ne vise que la prédiction et le contrôle du comportement et non sa compréhension —, mais elle ne nous apprend rien et ne peut rien nous apprendre sur la façon dont la communauté linguistique conçoit et exerce l'initiation de l'enfant à son langage, car cela fait partie de la "boîte noire". Or, à ce titre, la "signification" fait également partie de cette "boîte noire", c'est-à-dire qu'en parlant de la théorie de la "signification-stimulus" nous utilisons un terme hybride qui contient un terme qui appartient au langage mentaliste et un terme qui appartient au langage du behaviorisme scientifique. Ce faisant, une confusion s'introduit, puisque c'est à une autre chose qu'on fait référence que ce à quoi le mot "signification", au sens usuel (mentaliste), fait référence. Pour faire référence à des objets différents (fixer la référence, comme dirait Kripke), ne vaudrait-il pas mieux utiliser des mots différents ? Le problème est que si nous utilisons un mot différent que "signification", nous ne saurions pas à quoi ce nouveau mot fait référence, puisque dans la perspective de ce nouveau mot, l'objet auquel fait référence le mot "signification" est réputé inexistant.

Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, de continuer à utiliser le langage mentaliste (alors qu'il devrait être éliminé) parallèlement au langage behavioriste et de surcroît au langage neurophysiologique, conduit nécessairement à des confusions et des incohérences qui ne sont pas facile à dissiper et c'est pourquoi notre propre entreprise de clarification peut paraître quelques fois très laborieuse. Ce qui fixe la référence du mot "signification" (selon Kripke), c'est la façon dont il est utilisé dans le monde actuel afin de se demander ensuite si les propriétés qu'on lui attribue dans le monde actuel pourraient ne pas lui être attribuées dans d'autres mondes possibles, en l'occurrence ici un monde behavioriste. Autrement dit, la signification pourrait-elle continuer à exister dans un monde possible où elle n'aurait aucune propriété qu'on lui attribue dans le monde actuel, c'est-à-dire être des comportements verbaux observables (et non des symboles) déclenchés mécaniquement (causalement) dans des situations de stimuli déterminées ? Ce que nous dit

Kripke à ce sujet est que la Reine Victoria cesserait d'être la Reine Victoria si on supposait qu'elle a des parents (père et mère) différents dans un autre monde possible. De même, si la table que nous avons devant nous qui a été construite à partir du bois d'un certain arbre provenait dans un autre monde possible d'un autre arbre, ce ne serait pas la même table. Il en découle qu'un symbole qui ne serait plus, dans un autre monde possible, un symbole, mais plutôt un comportement sans signification, ne serait donc pas une signification au sens où on l'entend dans le monde actuel, mais autre chose. De fait, Quine doit spécifier ce qui caractérise en propre un comportement verbal d'autres comportements non-verbaux dans le processus d'apprentissage autrement que par des propriétés accidentelles, circonstancielles, prévalant dans l'apprentissage du langage dans une communauté linguistique — car il est facile d'imaginer des mondes possibles où cet apprentissage se déroulerait différemment (p.ex. par révélation divine ou clairvoyance) que dans les cas paradigmatiques que lui-même imagine. De dire que Quine propose une théorie "pragmatique" ici consacre simplement une confusion de niveau de langage, car c'est de la cohérence du discours de Quine dont il est question et non du phénomène d'apprentissage qu'il décrit. Autrement dit, la traduction d'un langage dans un autre (selon le dictionnaire mentaliste-behavioriste et behavioriste-mentaliste) lorsque cela nous plaît, ne peut pas constituer un critère d'identité à travers les mondes possibles.

Néanmoins, nous avons souligné au chapitre précédent que contrairement à Quine, Kripke n'invalide pas la "définition" en même temps que la "signification" et la notion de "synonymie" (le *definiendum* et le *definiens* ayant la même signification), mais distingue plutôt la définition servant à "fixer la référence" et la définition (au sens traditionnel) servant à spécifier la signification. Cette dernière doit elle-même être subdivisée en deux : la définition explicite et la définition implicite. Depuis la critique menée par Frege du fondement de la géométrie de Hilbert, lui reprochant de ne retrouver nul part une définition explicite du point de la ligne ou du plan, on doit distinguer la définition explicite préconisée par Frege de celle que Hilbert dit faire sienne en réponse à la critique de Frege, à savoir la définition implicite. La géométrie formelle envisagée par Hilbert, en effet, pourrait tout aussi bien parler de verres de bière, de bouteilles de bière enlignées sur une table que de points, de lignes ou de plans, car ce qui compte c'est la fonction (le rôle) que joue un concept dans un système de concepts où ils s'interdéfinissent entre eux implicitement. Dans

ces conditions, même si la notion de "signification" empruntée au langage mentaliste n'a pas d'équivalent dans le langage behavioriste, il se pourrait que quelque chose joue le même rôle, formellement, dans les deux langages, et ce, peu importe qu'on parle de symbole (signification) ou de comportement (sans signification). Cette possibilité nous contraint à devoir pousser notre enquête plus loin que le simple constat que le langage behavioriste n'a pas de mots pour parler de signification, et c'est pourquoi Quine doit continuer à utiliser le langage mentaliste lui-même ne serait-ce que pour nous faire comprendre ce qu'il fait. Ainsi apparaît le caractère logiquement paradoxal du réductionnisme radical de Churchland qui doit supposer l'existence du mentalisme pour pouvoir en nier l'existence.

3.1.2. Stimulation et représentation, explication et définition

Ce que nous savons jusqu'à maintenant est que la notion quinienne de "signification" n'est pas assimilable au réductionnisme du connexionnisme et de l'intelligence artificielle et se distingue néanmoins de celle de Searle. Mais la position de Quine est ambiguë, dans la mesure où il n'y a pas d'équivalent behavioriste à la notion mentaliste de "signification", c'est-à-dire qu'il parle une sorte de "behavioralisme" (pour calquer l'expression "français"), une ambiguïté qui se décuple non seulement du fait qu'il utilise des expressions comme "définition", "explicitation" et "explication" sans clairement les distinguer, mais encore parce que la critique initiale dont nous étions partis au chapitre un se dresse comme un nouvel enjeu qui prend ici tout son poids. C'est la remise en question de la distinction "analytique-synthétique" qui donne lieu à la disparition de la distinction entre "définition" et "explication", et de là, à celle entre "l'explicitation d'un concept" et "l'explication d'un phénomène". En effet, dire qu'un énoncé analytique est un énoncé vrai en vertu de la signification de ses termes, c'est dire qu'il s'agit d'un énoncé vrai par définition, ce qui se trouve être un jeu de langage conventionnel. Or, "être vrai par définition" s'applique uniquement dans le cas d'énoncés analytiques, contrairement aux énoncés synthétiques qui sont vrais non par définition, mais par confrontation à l'expérience sensible. De son côté, l'explication vise une description de la réalité et n'est pas, à l'instar de l'énoncé synthétique, un simple jeu de langage conventionnel, contrairement à l'explicitation qui ne fait que clarifier la signification de certains mots. En abolissant la frontière entre ce qui s'avère être un jeu de langage (la définition) et ce qui est

de l'ordre d'une description de la réalité (l'explication), c'est donc également la distinction entre "définition" et "explication" qui se trouve abolie. Si nous demeurons dans le schème proposé par Quine, il est difficile de spécifier ce qu'il entend par le mot "signification", d'autant plus que les concepts qui nous permettraient de le préciser s'avèrent désuets à ses yeux. Comme nous pouvons maintenant en prendre pleinement conscience, c'est pour échapper à cette circularité d'un énoncé qui parle en même temps de lui-même que nous nous sommes situés à l'extérieur du cadre d'analyse quinién en ayant recours à la critique que mène Searle du réductionnisme scientifique en matière de signification dans un langage. La différence est que si le connexionnisme s'inscrit dans un psychologisme neurologique, Quine s'inscrit dans un psychologisme behavioriste. Comme nous l'avons souligné au tout début de notre enquête¹³⁹, c'est un behaviorisme modifié que propose Quine et il semble que c'est ici au sujet de la signification que cette modification prend tout son sens.

Afin de bien comprendre la position de Quine, deux différences notables méritent d'être relevées. D'une part, le behaviorisme consiste à décrire, prédire et manipuler les comportements observables d'un organisme donné dans un certain environnement en évitant de faire référence à une quelconque "boîte noire". Or, la neurophysiologie suppose pour sa part des processus qui se déroulent à l'intérieur de l'organisme. Le behaviorisme ne peut donc pas être raccordé facilement à la neurophysiologie, les deux approches étant méthodologiquement incompatibles, la première rejetant toute explication (*explanation*) des phénomènes mentaux et la seconde s'y consacrant entièrement — les capacités intellectuelles ou langagières dont parle Searle et qu'il refuse à un ordinateur de pouvoir exécuter, étant reliées à des parties spécifiques du cerveau et aux processus neurophysiologiques qui s'y rattachent. D'autre part, il est essentiel de distinguer entre le réductionnisme (behavioriste) scientifique de Quine et le réductionnisme (neurophysiologique) scientifique de l'intelligence artificielle. Ce que suppose la neurophysiologie est que nous pouvons rapporter les états mentaux à des processus neuronaux — ce qui implique une mise en relation qui est loin d'être réalisée actuellement. Notons au passage que Quine se rabattait sur le behaviorisme notamment en raison de cet

¹³⁹ cf. notamment chapitre 2 section 2.1.4.

état embryonnaire de la neurophysiologie, laquelle constituerait néanmoins à ses yeux l'explication idéale si elle devait parvenir à un niveau de précision plus élevé. Comme permet de s'en rendre compte le modèle connexionniste ou l'expérience en pensée de la pièce chinoise de Searle, l'explication neurophysiologique ne considère qu'une seule réalité physique d'ordre causale, de sorte que le phénomène de la "représentation" (la "signification-mentale" qu'implique le symbolisme) se trouve réduit au statut d'effet dont la cause sont des mécanismes neurophysiologiques se déroulant en dehors de la conscience du sujet, c'est-à-dire des processus inconscients et involontaires.

Néanmoins, le fait de réduire ainsi la "signification" ne permet pas pour autant d'assimiler la stimulation de récepteurs sensoriels activés à la représentation mentale (symbolique) et de considérer que celle-ci se trouve ainsi expliquée. Le connexionnisme de l'intelligence artificielle prétend certes que l'ordinateur (le programme) peut faire la même chose (à la même compétence que) l'intelligence, mais elle ne prétend pas expliquer ce que fait l'intelligence — on ne suppose pas que le programme et l'intelligence fonctionnent de la même façon. Par exemple, même si un oiseau et un avion peuvent tous deux voler (ont la même compétence), personne n'assimilerait un avion à un oiseau. De même, la neurophysiologie ne prétend pas que les processus neurophysiologiques sont pareils à ou parviennent au même résultat que les processus mentaux. Dans ces conditions, il n'y a pas de réduction de la sémantique (au sens de Searle) à la syntaxe, mais bien plutôt un dédoublement de la sémantique en deux niveaux : mental (processus intellectuels) et physique, les processus mentaux s'inscrivant dans une chaîne causale d'événements. En faisant partie d'une chaîne causale d'événements physiques, la sémantique n'est pas réduite, mais bien plutôt intégrée à la syntaxe. En ce sens, la neurophysiologie ne prétendrait pas que l'homme dans la pièce chinoise pourrait mimer, à s'y méprendre, la compréhension de la langue chinoise, puisque les processus neurophysiologiques physiques à eux seuls ne sont pas équivalents à des processus physiques accompagnés de processus intellectuels. À moins de se retrouver avec des causes qui ne produisent pas une partie des effets, la neurophysiologie doit soutenir, à l'instar de Searle, que quelque chose manque ici. Contrairement à Descartes qui assimile les animaux à des machines sous prétexte qu'ils ne ressentent pas la douleur, ce qui revient à dire que les animaux ont des processus physiques qui ne sont pas accompagnés de processus mentaux, la neurophysiologie soutient que les

processus physiques produisent des processus mentaux. Par exemple, un patient qu'on piquerait et qui ne ressentirait aucune douleur serait réputé insensible, même si l'on expliquait son insensibilité (mentale) en la rapportant aux nerfs (physiques), alors qu'un ordinateur (physique) serait tout simplement incapable de ressentir de la douleur, comme le prétend Searle. La neurophysiologie ne nie donc pas les processus mentaux, lesquels sont simplement intégrés, en tant que sémantique, à la syntaxe, c'est-à-dire que les processus mentaux font partie intégrante de la chaîne causale d'événements physiques. La neurophysiologie n'est taxée de réductionnisme que dans la mesure où d'aucuns voudraient que les processus mentaux ne soient pas intégrés à une telle chaîne causale d'événements physiques, qu'ils n'aient pas de causes physiques antécédentes et conséquentes et qu'ils soient plutôt une cause première sans cause physique antécédente, en l'occurrence un sujet conscient, volontaire et surtout libre (le libre-arbitre) comme le sont, dans la tradition philosophique continentale, le sujet transcendantal kantien et l'ego transcendantal husserlien. Néanmoins, la pièce chinoise de Searle ne prend pas parti dans ce débat, puisque l'homme dans la pièce chinoise qui combine des symboles chinois conformément à des règles explicites, le fait consciemment, volontairement et pourrait décider (choisir) de ne plus le faire.

Le réductionnisme (behavioriste) scientifique que préconise Quine se démarque de cette position sur plus d'un point. Les états mentaux sont cette fois identifiés à l'excitation des récepteurs sensoriels, de sorte que Quine puisse prétendre être parvenu à une « *mimique de l'épistémologie phénoménologique sans envahir l'organisme percevant plus profondément que ses récepteurs sensoriels* »¹⁴⁰. De plus, son behaviorisme se distingue du behaviorisme classique puisque Quine fait sien certains développements de la théorie de la forme (*Gestalttheorie*) et qu'il va jusqu'à admettre que certains mécanismes sont transmis héréditairement. Il admet en effet que certains mécanismes nécessaires à l'apprentissage (du langage) sont innés. Or, comme en témoignent certaines théories biologiques contemporaines, la question de l'hérédité ne se restreint pas à la question de l'innéisme : l'hérédité ne se réduit pas à la simple transmission de gènes des parents à l'enfant. En ce sens, bien que l'harmonisation des standards privés de similarité

¹⁴⁰ FSS, p. 19 (nous traduisons).

perceptuelle relève de la sélection naturelle, Quine n'est pas sans préciser l'importance de l'ascendance (la société) et de l'environnement. En complément de l'harmonisation "innée", les standards de similarité perceptuelle tendront à s'harmoniser grâce à une harmonisation acquise par le biais de l'environnement, la culture, le langage partagé ainsi que par l'influence mutuelle des locuteurs. Laissons pour l'instant ce point de côté pour nous attarder sur un autre aspect essentiel de la position de Quine.

Contrairement à une entreprise neurophysiologique visant à expliquer un phénomène, ce à quoi s'emploie Quine est de proposer un modèle intelligible (plausible) de la façon dont nous parvenons à nos théories rendant compte du monde extérieur à partir de la stimulation de nos récepteurs sensoriels. Mais cette représentation, qui s'inscrit dans la perspective d'une théorie philosophique de la connaissance, ne consiste pas, comme pour le neurophysiologue, à élaborer une série d'hypothèses qui seront ensuite testées expérimentalement afin de reconnaître si elles permettent ou non de rendre compte du phénomène étudié — ce dont il est question est la perspective de Quine et non de ses thèses. Ce que fait Quine est de reprendre certains résultats, supposés compatibles entre eux, de différentes théories scientifiques puis de les réorganiser en suivant certains principes directeurs — le résultat de cette reconstruction rationnelle étant sa théorie de l'apprentissage. Or, cette reconstruction rationnelle naturalisée consiste à coucher ces théories scientifiques dans la logique des prédicats de premier ordre, ce qui a pour but de clarifier les concepts en jeu en faisant ressortir leurs implications par le biais de la logique des classes et comme conséquence de les ordonner sous la forme d'une déduction logique. Il va sans dire que cette tâche s'effectue par et sur le langage et ne suppose aucun recours à l'expérience. Autrement dit, là où le neurophysiologue décrit des processus neuronaux (une réalité physique), Quine clarifie l'expression « récepteurs sensoriels » (un concept).

La différence entre le réductionnisme radical de Churchland en intelligence artificielle et le réductionnisme tempéré de Quine en philosophie revêt ici toute son importance dans la mesure où elle nous permet de comparer leur entreprise respective. Un programme d'ordinateur n'est pas "matériel" au sens propre, et c'est pourquoi on opère une distinction entre le *hardware* et le *software* de l'ordinateur, c'est-à-dire que le *software* auquel appartient le programme intelligent doit avoir un support matériel mais ne s'y réduit

pas — sinon on ne saurait faire une différence entre une disquette vierge et une disquette compilant le codage de la programmation. Il est courant d'assimiler un code informatique à un langage, mais celui-ci ne véhicule pas une information au sens propre d'un échange de communication, car il commande simplement des opérations que doit effectuer le système d'exploitation et ne vise pas à lui faire comprendre quoi que ce soit. *Grosso modo*, un programme est comme une recette de cuisine indiquant différentes étapes à suivre, différentes opérations à effectuer, pour parvenir à un certain résultat. Lorsque Quine entreprend de transcrire différentes considérations élaborées par les théories scientifiques concernant le processus d'apprentissage dans le code du calcul des prédicats de premier ordre, ce codage ne constitue pas une série d'étapes à suivre pour apprendre effectivement quelque chose, mais a plutôt une visée purement contemplative. Il ne s'en suivra pas un effet réel dans le monde extérieur. L'effet de l'explicitation d'un concept ou d'une théorie de l'apprentissage est la clarification, par la mise en évidence des principes abstraits (logiques) sous-tendant l'explication du phénomène. On peut vouloir ainsi justifier (fonder) la construction théorique, mais comme nous le savons, Quine s'interdit cette possibilité en rejetant toute forme d'apriorisme ou de justification *a priori* des théories scientifiques. Ne reste alors qu'une possibilité, à savoir, celle de rendre plus intelligible, plus compréhensible la construction théorique en question, mais on verse directement ainsi dans le mentalisme dont Quine s'interdit l'accès en le reformulant en termes de réaction mécanique à des stimuli déclencheurs d'un processus. Autrement dit, Quine ne pourrait pas prétendre que sa propre entreprise fait sens sans tomber dans l'animisme, une forme de pensée primitive appelée "*mentalisme*". Tout ce qu'il peut dire est qu'il ne pouvait pas s'empêcher de réagir à un stimulus, c'est-à-dire d'écrire ses livres dont on ne saurait évidemment lui imputer la responsabilité. Si la nature propre de l'entreprise de reconstruction rationnelle de Quine échappe encore à notre entendement, une chose est certaine cependant, c'est qu'elle ne porte pas (directement) sur des phénomènes dans le monde mais sur des concepts. Il en découle que la distinction entre l'explication d'un phénomène (*explanation*) et l'explicitation d'un concept (*explication*) que Quine évacue avec sa critique de la distinction "analytique-synthétique", ne peut pas être évacuée sans que s'évapore sa propre entreprise. L'entreprise de l'intelligence artificielle n'est pas non plus une explication d'un phénomène puisque c'est précisément ce qui ne l'intéresse pas du tout, à savoir, la différence entre un oiseau et un

avion qui tous les deux volent ou celle entre un ordinateur (une machine) et un cerveau (un organisme) qui tous deux sont intelligents, semblerait-il. Néanmoins, ce n'est pas non plus une explicitation de concept, à moins de supposer que c'est le concept d'"intelligence" dont on clarifie la signification. Mais en ce cas, ce serait une explicitation de concept métaphorique, au sens où ce que fait x est comme ce que fait y sans que les deux soient identiques. Retenons simplement que la distinction entre l'explication d'un phénomène et l'explicitation d'un concept semble s'imposer d'elle-même dans ces discussions et que cela ne relève pas d'un choix que Quine pourrait faire pour exprimer ses préférences personnelles en matière de philosophie.

Ces considérations apportées, portons notre attention sur la clarification de la notion de "signification" chez Quine. Ce que ce dernier se trouve à caractériser par sa reconstruction rationnelle naturalisée est le processus d'apprentissage. La difficulté consiste à préciser ce que peut être la "signification" dans une perspective behavioriste dont le langage ne comporte pas de mots pour en parler, de sorte que si l'on se tourne plutôt vers le rôle que joue ce concept redéfini dans le système conceptuel behavioriste de Quine, nous sommes conduits à la fonction qu'il remplit dans l'apprentissage du langage par l'enfant au sein d'une communauté linguistique. Considérons la difficulté que soulève l'énoncé d'observation, ce qui permettra de relever les trois éléments qui sont en jeu dans la conception de Quine par contraste avec la position de Churchland qui se limite au premier élément. Notons que dans *Pursuit of Truth* (1990), Quine nous présente une première solution sur laquelle il est ensuite revenu afin d'en proposer une nouvelle. Qu'est-ce donc que l'énoncé d'observation de l'enfant et celui de l'instructeur ont en commun ? La solution de Quine à l'époque de *Word and Object* (1960) et dans le contexte de son expérience de pensée (la traduction radicale) consistait à dire que ce que l'énoncé d'observation de l'indigène et du linguiste ont en commun est « la situation observable concomitante à laquelle ils sont liés »¹⁴¹. Le premier élément en jeu dans sa conception consiste ainsi en l'environnement et la situation de stimuli dans lesquels les locuteurs se trouvent. Cependant, Quine est revenu sur sa solution en admettant que la notion de "situation

¹⁴¹ W.V. QUINE, *La Poursuite de la vérité*, traduit de l'anglais par MAURICE CLAVELIN, Paris : Éditions du Seuil, c1993, 153 p., p. 65. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme *PTF*.

observable" demeurerait trop vague pour que l'on s'en satisfasse, de sorte qu'il a tenté de représenter l'enfant s'efforçant de faire correspondre ses énoncés d'observation à ceux de l'instructeur qui avaient la même signification-stimulus. Pourtant, dans ce cas la corrélation entre énoncés d'observations semble reposer sur la similarité de stimulation de l'enfant et de l'instructeur. Considérant que la stimulation est l'activation d'un sous-ensemble de récepteurs sensoriels de l'individu, ce n'est pas sans poser problème. En effet, « Le linguiste et son informateur ne partageant aucun récepteur, comment peuvent-ils alors être dits partager une stimulation ? Une formulation préférable serait peut-être qu'ils subissent une stimulation *semblable*, mais ce serait encore assumer une approximative homologie des terminaisons nerveuses d'un individu à l'autre. De tels détails anatomiques ne sauraient à coup sûr entrer ici en ligne de compte »¹⁴². Autrement dit, comment peut-on prétendre que ce sont sinon les mêmes groupements de récepteurs sensoriels, du moins des groupements similaires qui sont activés par l'environnement alors que les individus ne partagent pas les mêmes récepteurs ?

Assurément, dans ces conditions l'instructeur ne pourra pas reconnaître si son énoncé d'observation a la même signification-stimulus que celui de l'enfant. Contrairement à Churchland, on ne pourra donc pas réduire la "signification" chez Quine à la simple excitation des récepteurs sensoriels. Pourtant, il y a bel et bien assentiment et dissentiment de la part de l'instructeur, de sorte que l'on doit supposer que quelque chose permette de faire le pont entre les récepteurs sensoriels d'un individu et ceux d'un autre. Nous avons déjà précisé que ce qui se trouve sanctionné par l'instructeur, ce n'est pas la similarité entre l'excitation de récepteurs sensoriels, mais l'association entre le comportement verbal et l'environnement — il s'agit du deuxième élément de la position de Quine. Or, il se trouve que c'est en dernière instance la communauté linguistique qui donne ou non son assentiment à des associations entre les comportements verbaux et les situations de stimuli (l'environnement) — il s'agit du troisième élément. Afin de signifier quelque chose pour Quine, il faut s'inscrire dans une communauté linguistique.

¹⁴² *PT*, p. 41 ; *PTF*, p. 69 (c'est l'auteur qui souligne).

Résumons brièvement la situation. Nous nous retrouvons avec deux concepts de "signification" qui sont impliqués par les propos de Quine. Premièrement, deux comportements verbaux sont dans la relation "avoir la même signification (synonymie)" si ce sont des groupements similaires de récepteurs sensoriels qui sont activés. Cependant, cette conception rencontre deux difficultés. D'une part, on ignore ce que signifie "avoir la même stimulation sensorielle" pour deux locuteurs ne partageant aucun récepteur sensoriel en commun, sinon que la stimulation serait similaire, bien qu'opérant sur des récepteurs différents. Or, qu'est-ce qui permettrait de savoir qu'il y a similarité de stimulation, sinon le fait que cette stimulation déclenche (cause) le comportement verbal approprié dans un environnement donné ? D'autre part, il est assez manifeste que de spécifier la cause d'un comportement verbal dans un environnement donné n'est pas ce qu'un locuteur entend signifier par son comportement verbal. Deuxièmement, tout comme le montre l'exemple de l'enfant daltonien, ce n'est pas tant la similarité de la stimulation sur les récepteurs sensoriels qui compte ici. Ce qui compte pour déterminer si l'association entre le comportement verbal et l'environnement est appropriée est plutôt l'assentiment ou le dissentiment de l'instructeur représentant la communauté linguistique. Le second concept de "signification" consiste alors en ceci que la signification est le caractère approprié de la performance verbale dans une situation de stimuli donnée telle que sanctionnée par la communauté linguistique.

Mais voilà que Quine s'engage dans un revirement important. S'avouant insatisfait de sa caractérisation de la "signification" par la "synonymie" (avoir la même signification), Quine nous dit dans *Pursuit of Truth* qu'auparavant il faisait appel à la similarité de signification-stimulus entre les locuteurs, mais qu'en 1981 (*Theories and Things*) il la redéfinissait pour un locuteur seul. Dans ce dernier ouvrage, nous apprenons que cette redéfinition prend place dans son attitude naturaliste pour laquelle l'évidence sensorielle est la stimulation de récepteurs sensoriels. Mais à nouveau, quoi qu'il en dise, s'agit-il vraiment d'une définition ? Tentons brièvement de voir ce qu'il fait dans le développement de *Theories of Things* duquel est tirée la citation de lui-même qu'il mentionne dans *Pursuit of Truth*. L'auteur de préciser : « J'accepte notre théorie physique prévalente et de là la physiologie de mes récepteurs, et je procède ensuite à spéculer sur la façon dont cet intrant [*input*] sensoriel appuie la même théorie physique que j'accepte. Je ne prétend pas prouver

la théorie physique de sorte qu'il n'y a pas de cercle vicieux »¹⁴³. Notons que lorsque Quine affirme accepter la théorie physique prévalente décrivant (représentant) la physiologie des récepteurs sensoriels, il ne faut pas oublier que cette théorie — qui parle d'elle-même — est elle-même causée par l'excitation de récepteurs sensoriels et devrait donc signifier la stimulation de récepteurs sensoriels par une situation de stimuli, mais sans la représenter. Autrement dit, les récepteurs sensoriels remplissent deux fonctions dans l'affirmation précédente de Quine, qui s'avère alors justement être un cercle vicieux. D'une part, Quine s'en sert comme d'une représentation d'un phénomène dans le monde ; d'autre part, cette théorie est l'effet de la stimulation de récepteurs sensoriels. La difficulté est qu'il n'y a pas de similarité entre la stimulation de récepteurs sensoriels conduisant à la théorie physique et la stimulation de récepteurs sensoriels conduisant à la théorie psychologique de Quine — autrement, les deux théories diraient la même chose, elles auraient la même signification, ce qui n'est manifestement pas le cas.

De plus, lorsque Quine prétend qu'il n'y a pas de cercle vicieux, c'est dans la mesure où il admet ne pas chercher à fonder ou à justifier la théorie scientifique dont il fait mention dans sa reconstruction rationnelle, mais bien plutôt à en clarifier la signification. Est-ce donc à dire que cette reconstruction ne tient pas compte de sa confrontation à l'expérience, de telle sorte qu'il y aurait une différence entre l'explicitation d'un concept et l'explication d'un phénomène ? La question qui se pose est de savoir si c'est en tant que cause des théories ou plutôt en tant que représentation par une théorie qu'il entend ainsi procéder à sa reconstruction. Clairement, s'il s'agit uniquement de se représenter comment on passe de l'excitation de récepteurs sensoriels à nos théories les plus abstraites, ce n'est pas l'aspect représentationnel qui fait problème, mais seulement la production de la théorie. À cet égard, la question de savoir comment une théorie peut affirmer autre chose sur la réalité que le fait trivial que des récepteurs sensoriels ont été stimulés demeure sans réponse.

Reprenons là où nous en étions quant à la question de savoir si ce qu'il affirme de la "signification" constitue une définition ou non. Ce que Quine s'emploie à faire est une

¹⁴³ QUINE, W.V., *Theories and things*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1981, 219 p., p. 24. Toute

reconstruction rationnelle et ce qu'il entend expliciter ainsi est « la relation entre les énoncés du physicien d'un côté, traitant de la gravitation et des électrons et ainsi de suite, et d'un autre côté, le déclenchement de ses récepteurs sensoriels »¹⁴⁴. Comme en témoigne sa théorie de l'apprentissage que nous avons esquissée au chapitre 2, ce que fait Quine est une explicitation (une reconstruction rationnelle) des théories physiologiques et behavioristes qui lui sont contemporaines. Or, ces théories entendent expliquer (*explanation*) les phénomènes et non pas définir la signification de certains termes. En effet, l'activation d'un sous-système de récepteurs sensoriels dans une situation observable donnée qui suscite l'assentiment d'un l'interlocuteur est une explication scientifique du comportement verbal de ce locuteur et non pas une convention pour spécifier la signification de certaines expressions linguistiques. Dire que deux locuteurs ne partagent pas les mêmes récepteurs sensoriels n'est pas une convention de langage, mais un fait¹⁴⁵ prenant appuie sur une théorie scientifique.

Concentrons-nous maintenant sur la distinction entre "définition" et "explication" à l'aune de la distinction proposée par Searle et des précisions que nous venons d'apporter sur Quine. La dichotomie "humain-machine" dans la pièce chinoise de Searle devient, chez Quine, une dichotomie "représentation (symbolique) - stimulation (sensorielle)" et puisque la "représentation" implique que quelque chose soit représenté, un rapport au monde, celle-ci incorpore la signification à la dichotomie "sémantique-syntaxe (un calcul interne sans rapport au monde)". S'agit-il donc d'une définition de la "signification" ou d'une explication du phénomène de la représentation ? Dans les deux cas, nous sommes entraînés sur le terrain de la théorie de la connaissance considérée soit comme une explicitation (de concepts), soit comme une explication (*explanation*) d'un phénomène, et dans ce dernier cas, vers le holisme épistémologique (le rapport des théories scientifiques au monde).

Une avenue possible pour répondre à cette question est de faire remarquer qu'il y a au moins deux sens possibles au mot "holisme". Il y a, d'un côté, le holisme de Duhem pour lequel il faut distinguer l'aspect métaphysique et l'aspect organisationnel des théories

référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme TT (nous traduisons).

¹⁴⁴ TT, pp. 24-25 (nous traduisons).

scientifiques. Le premier aspect implique une représentation (symbolique) visant à rendre le monde intelligible, à le comprendre, tandis que le second aspect consiste à mettre de l'ordre, de préférence le plus simplement possible, dans le monde des phénomènes. De l'autre côté, il y a le holisme de Quine qui confère également un aspect métaphysique (par le critère d'engagement ontologique) et un aspect organisationnel (le système ou la toile de nos croyances sur le monde) aux théories scientifiques, mais deux différences majeures surgissent par rapport à la conception du penseur français qui croit que l'ordre instauré par le discours correspond à l'ordre dans la nature — ce pourquoi Duhem parle de classification naturelle. Premièrement, l'empirisme de Quine, posant comme constituant élémentaire de la connaissance des excitations sensorielles multiples, entre en conflit avec son physicalisme, qui suppose au contraire que ce sont des objets physiques ; deuxièmement, l'ontologie n'est pas une représentation de ce qui existe réellement dans le monde, mais bien plutôt ce dont notre langage nous contraint à admettre la réalité. En ce sens, la connaissance ne se rapporte pas tant au monde (sinon indirectement par le biais des réfutations) qu'au système des énoncés inter-reliés issu des excitations sensorielles, celles-ci ne pouvant servir à justifier un aspect représentationnel quelconque, mais seulement servir à la formation des comportements verbaux, c'est-à-dire le support matériel d'une représentation (symbolique) éventuelle — si cela existe en dehors de l'animisme —, de la pensée primitive du langage ordinaire et dont on ne pourrait parler faute de mots. Il en découle qu'aucune sémantique représentationnelle ne peut émerger de sa reconstruction rationnelle — il s'agit tout au plus d'une sémantique extensionnelle déterminant l'étendue des situations de stimuli pouvant déclencher le comportement verbal. Bien qu'on parle d'une sémantique intensionnelle (par distinction à intentionnelle) en regard de la problématique qui nous concerne (posée en termes searliens), pratiquement, nous sommes confinés à une syntaxe sans sémantique véritable, c'est-à-dire à des règles de construction de formules bien formées dans un langage, que ce soit par concoction ou par extension. Alors que chez Churchland nous sommes limités aux seules stimulations, nous avons vu que Quine ajoute une théorie de l'apprentissage. En faisant intervenir l'assentiment ou le dissentiment de la communauté linguistique, Quine se distancie de Churchland en remplaçant quelque chose de naturel (la

¹⁴⁵ Notons au passage que ce fait remet en question la caractérisation initiale que proposait Quine lorsque l'énoncé d'observation reposait sur la similarité de stimulation pour deux locuteurs.

stimulation) par quelque chose de culturel (artificiel) au cours de l'initiation au langage, les mots venant se substituer aux cris.

Dans le cas d'une définition, les deux termes (le *definiendum* et le *definiens*) doivent avoir la même signification *salva veritate* dans tous les contextes. Dans les termes de Searle, fournir une définition consiste à faire comprendre à un interlocuteur le sens d'une expression à l'aide d'une autre expression qui partage avec la première une même représentation, un même contenu mental. Autrement dit, la définition est de l'ordre de la sémantique. Ce que tente de nous faire admettre l'argument de la pièce chinoise est qu'il ne peut être question de définition si l'on est dans un cadre strictement syntaxique, c'est-à-dire restreint aux stimulations sensorielles. La différence vague, imprécise et ambiguë entre définition et explication se trouve alors éclairée d'une condition importante : toute définition est d'ordre sémantique et implique un contenu représentationnel alors que l'explication est chez Quine dédoublée en deux niveaux. D'un côté, l'explication proposée par une théorie physique nous engage ontologiquement à croire à l'existence des objets physiques (qui ne sont pas de simples constructions du cerveau à partir d'excitations sensorielles) et donc représente les objets physiques existant réellement ; de l'autre, l'explication de la formation de la théorie physique elle-même à partir de l'impact des ondes et des particules sur nos terminaisons nerveuses nous engage à croire à l'existence d'excitations sensorielles. Ainsi apparaît le point de départ ultime de Quine qui repose en fait sur une confusion. En effet, sa théorie de l'apprentissage nous contraint à admettre l'existence d'excitations nerveuses provoquées par des ondes et des particules, mais les ondes et les particules sont des objets physiques que la même théorie suppose être des constructions neurophysiologiques. Autrement dit, dans la même théorie, une seule et même chose comporte deux natures totalement différentes, puisque dans un cas elles sont supposées exister dans le monde représenté et, dans l'autre, dans le cerveau qui représente. Les objets physiques acquièrent ainsi le don d'ubiquité, ce qui est certainement une absurdité digne des plus belles preuves par l'absurde de la fausseté d'une hypothèse quelconque. Ce qui entre comme ce qui sort de la boîte noire dont la théorie quinienne se veut une explication-explicitation de la formation des théories scientifiques, ce sont des ondes et des particules, de sorte qu'on considère cette boîte noire comme une machine à transformer des ondes et des particules concrètes en ondes et en particules abstraites.

Quoiqu'il en soit, pour en revenir à la question de l'explication accompagnée d'un contenu mental (p.ex. chez Duhem), l'important est que c'est du langage de la science et non du monde dont parle Quine, et en conséquence, sa caractérisation de l'"explication" ne peut être que syntaxique, au sens où nous l'entendons ici.

Reprenons maintenant l'argument de la pièce chinoise en sachant que la syntaxe concerne le fait de combiner des symboles entre eux alors que la sémantique concerne le sens, la signification. Ce que soutient Searle est qu'un programme d'ordinateur peut déterminer quelle expression ayant (déjà) un sens doit être énoncée dans certaines situations sans tenir compte de la signification de l'expression, mais que par cette façon de faire (c.-à-d. syntaxique) la signification (c.-à-d. la sémantique) est tout simplement éliminée. Nous avons vu par ailleurs que la théorie de la signification que propose Quine prend place dans son explicitation des théories scientifiques (lesquelles expliquent des phénomènes) et vise une reconstruction rationnelle de l'apprentissage du langage. Cette explicitation est, de l'aveu de Quine lui-même, naturaliste, c'est-à-dire qu'elle s'inscrit d'emblée dans l'explication scientifique voulant que la donnée première soit les stimulations de nos récepteurs sensoriels par des ondes et des particules physiques. Cette prise de position va de pair avec la mise à l'écart du sujet connaissant ayant une vie mentale, des pensées, des sentiments, des processus cognitifs quels qu'ils soient. En ce sens, de même qu'une machine peut simuler une activité intellectuelle humaine sans comprendre et sans tenir compte du sens de l'expression (les symboles chinois étaient identifiés uniquement selon leur forme), tout se passe comme si Quine nous proposait une théorie de la signification-stimulus pour laquelle nous manipulons des expressions ayant un sens, mais sans tenir compte du sens.

Ce que nous apprend l'argument de la pièce chinoise de Searle spécifiant comment on peut simuler la connaissance du chinois sans pouvoir parler la langue et donc sans comprendre le chinois, est que l'enfant qui apprend le langage de sa communauté linguistique opère à la manière d'un ordinateur en émettant des comportements verbaux déclenchés par la stimulation de ses récepteurs sensoriels sans comprendre la signification (au sens mental) de ces symboles. En éliminant complètement toute référence au mentalisme, la théorie quinienne de la signification semble éliminer du même coup la

signification de l'apprentissage du langage, mais continue néanmoins à utiliser le mot "signification" pour nommer une théorie qui en élimine l'existence, sa théorie de la "signification-stimulus". Quine s'exprime en *behavioralisme* et cette façon de parler permet de parler de choses qui ne peuvent pas exister, à la manière dont Carnap et l'empirisme logique soutenaient que la métaphysique traditionnelle résultait d'une mauvaise construction syntaxique des phrases du langage ordinaire. Dans les termes de Searle, c'est dire que la théorie de la signification de Quine est syntaxique et que la signification dont il est question n'est pas d'ordre sémantique. Autrement dit, là où avec la sémantique nous avons un rapport au monde (une représentation), avec la syntaxe nous demeurons dans le langage. Que révèle en ce sens l'argument de la pièce chinoise à l'égard de la théorie de la signification quinienne prenant parti pour le behaviorisme ? En optant pour une perspective behavioriste, ce qui est perdu, ce dont se coupe Quine est d'une représentation du monde. Tant que cette théorie s'inscrira dans un cadre behavioriste où le contenu mental du locuteur performant des comportements verbaux est éliminé, la signification en tant que représentation par les symboles d'autres choses qu'eux-mêmes demeurera hors de portée. Enfin, la caractérisation qu'il donne de la notion de signification n'est pas, comme nous l'avons vu précédemment dans le cas de l'énoncé d'observation, une définition, mais bien plutôt une explication (*explanation*). En effet, il ne s'agit pas de dire que deux énoncés disent la même chose, mais que deux comportements verbaux sont causés par l'activation de groupements similaires de récepteurs sensoriels : si le *definiendum* et le *definiens* sont substituables l'un à l'autre dans n'importe quel contexte, la cause et l'effet ne peuvent pas être ainsi inversés.

3.2. Deuxième critique : la signification comme usage

3.2.1. La réplique de Searle à la critique de Quine

La critique de la distinction "analytique-synthétique" dans *TDE* par Quine a fait l'objet de maintes répliques et celle sur laquelle nous allons porter notre attention est celle formulée par Searle dans *Speech acts*¹⁴⁶. Searle reformule le problème soulevé par Quine en

¹⁴⁶ JOHN R. Searle, *Speech acts : an essay in the philosophy of language*, London, Cambridge University Press, 1969, 203 p. Toute référence à cet ouvrage sera sous la forme SA.

soutenant qu'il aurait été suggéré que nous ne disposions pas d'une analyse logique adéquate de la notion d'"analyticité" et c'est pourquoi nous ne disposerions pas non plus d'un critère permettant de décider sans ambiguïté si un énoncé est analytique. Faute d'une telle analyse et d'un tel critère, d'en continuer Searle, il aurait été suggéré de plus que nous ne savons pas réellement ce qu'est l'"analyticité", et qu'en conséquence cette notion, doit être considérée comme illégitime, incohérente, défectueuse et non-empirique.

Searle précise qu'il n'est pas suffisant pour tirer une telle conclusion de simplement montrer que nous ne disposons pas d'un critère explicite de ce qu'est l'analyticité ou la synonymie. Selon lui, la définition que nous pouvons offrir de ces termes permet de faire ressortir un tel critère. En effet, si l'on définit l'"analyticité" comme un énoncé qui est vrai en vertu de sa signification (ou par définition), nous disposons d'un critère assez clair et précis pour déterminer si un énoncé est analytique ou non en déterminant s'il est vrai uniquement en vertu de sa signification (ou par définition). Le problème est que la définition proposée doit elle-même faire appel à la notion de "signification", une notion non moins en manque d'explicitation que celle d'"analyticité" et à ce titre, elle paraît inacceptable. Il appert que ce n'est pas une quelconque analyse logique ou un quelconque critère qui rendra une définition de la notion d'"analyticité" acceptable. Selon Searle en effet, « ce qui est demandé est un test objectif quelconque de l'analyticité et de la synonymie. C'est en l'absence d'un tel test qu'on trouve ces concepts défectueux »¹⁴⁷. Au lieu de s'employer à trouver et concevoir un tel test, Searle soutient plutôt que ces objections à l'endroit de la distinction "analytique-synthétique" reposent sur des suppositions générales et erronées concernant la relation entre la compréhension d'une notion et notre capacité à fournir un critère d'une certaine sorte pour l'application de cette notion.

Nous avons souligné l'importance de ne pas confondre entre une définition, qui vise à faire comprendre le sens d'un terme à un interlocuteur, et une explicitation, c'est-à-dire une clarification visant à rendre clair et précis le sens d'un terme ou d'une expression dont la signification courante est vague et ambiguë. Pour Searle, d'emblée il importe de ne pas

¹⁴⁷ SA, p. 6 (nous traduisons).

confondre entre définition et explicitation, puisqu'il s'agit de deux problèmes distincts. En effet, ce n'est pas parce que nous ne sommes pas en mesure de formuler explicitement les conditions nécessaires et suffisantes permettant de délimiter avec exactitude l'extension d'un concept que nous n'en comprenons pas la signification. Ceci n'est pas pour dire que l'explicitation n'améliore pas notre compréhension d'un concept. Bien au contraire, une explicitation ne ferait pas sens si nous ne disposions pas au point de départ d'une certaine compréhension bien que vague et ambiguë qu'il s'agit justement de rendre plus claire et plus précise. Avant de voir quelle tournure prend son argumentation (3.2.4), précifions préalablement les grandes lignes de sa théorie de la signification en suivant la démarche même de Searle en parallèle à celle du second Wittgenstein d'une part (3.2.2.) et celle d'Austin et Grice d'autre part (3.2.3.).

3.2.2. L'usage et l'air de famille chez Wittgenstein

Si dans certains cas la signification d'un concept spécifie les conditions nécessaires et suffisantes permettant de déterminer avec précision son extension, à la suite du second Wittgenstein, Searle soutient que ce n'est pas toujours possible. Au cours de son enquête sur la signification du concept de "littérature" dans un exposé intitulé *Expression and Meaning*, Searle précise qu'il n'en fournira pas une analyse, car cela ne serait tout simplement pas possible : « Premièrement [parce qu'] il n'y a aucun trait ou ensemble de traits que tous les ouvrages de la littérature posséderaient en commun et qui pourraient constituer les conditions nécessaires et suffisantes pour être un ouvrage littéraire. La littérature, pour reprendre la terminologie de Wittgenstein, est une notion à ressemblance-de-famille »¹⁴⁸. La notion d'"air de famille" a été élaborée par Wittgenstein dans le but d'asseoir sa théorie de la signification sur un exemple paradigmatique familier à tout locuteur du langage ordinaire. En ce sens, malgré des divergences importantes entre les conceptions de Searle et de Wittgenstein, les deux s'accordent pour fonder leur théorie

¹⁴⁸ JOHN R. Searle, *Expression and meaning : studies in the theory of speech acts*, Cambridge, Cambridge University press, 1979, 187 p., p. 59. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme EM (nous traduisons).

respective de la signification comme usage sur le sens commun (ou la compétence que possède normalement tout locuteur de sa langue maternelle)¹⁴⁹.

Dans *Philosophical Investigations*¹⁵⁰, Wittgenstein II fait une critique de l'entreprise précédente qu'il avait menée dans son *Tractatus Logico-Philosophicus*, ouvrage dans lequel il conférait à la philosophie la tâche de mettre à jour l'absence de toute signification affectant certains concepts lorsque la philosophie va au-delà de ce qui peut être signifié dans un langage¹⁵¹. Ce que propose Wittgenstein II dans son *Philosophical Investigations* est de substituer dans l'étude du langage, au langage idéal visant à cerner l'essence du langage (la métaphysique développée jusqu'ici par Frege, Russell et lui-même en philosophie du langage), le langage ordinaire dans son usage quotidien¹⁵². L'idée de Wittgenstein II est que le langage idéal n'est qu'un jeu de langage parmi d'autres et que de se concentrer uniquement sur ce dernier pour rendre compte du langage en général ne fait pas sens, puisque le langage ne sert pas seulement en philosophie, mais également dans la vie quotidienne. C'est ainsi cet aspect du langage ordinaire complètement obnubilé par son ancienne entreprise dans le *Tractatus* qu'il se propose maintenant d'étudier. Or, dans leur usage quotidien, les mots sont parfois laissés dans un état où ils n'ont pas de frontières clairement délimitées et Wittgenstein II précise que l'usage n'est déterminé que dans les cas normaux d'usage¹⁵³. Autrement dit, alors que dans le cas de la philosophie du langage idéal la signification des mots est précisée à l'aide de définitions explicites qui spécifient les conditions nécessaires et suffisantes, en philosophie du langage "ordinaire" le critère de signification doit être moins intellectuel et plus facile à utiliser, la signification des mots est cette fois précisée à l'aide de définitions implicites (leur usage dans des situations concrètes) qui ne peuvent servir à déterminer des frontières exactes et précises pour leur extension.

¹⁴⁹ Bien que suivant Wittgenstein II dans la perspective selon laquelle la signification réside dans l'usage, Searle n'est pas sans souligner « *that there is a distinction to be made between meaning and use* », cf. *EM*, p. 49.

¹⁵⁰ LUDWIG WITTGENSTEIN, *Philosophische untersuchen*, traduit par G.E.M. ANSCOMBE, Oxford : B. Blackwell, 1967, 272 p. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera faite selon la forme Wx, "x" étant non le numéro de page, mais le paragraphe.

¹⁵¹ W119.

¹⁵² W116.

¹⁵³ W142.

La question est de savoir dans quelle mesure nous pouvons utiliser correctement ces mots dont l'extension n'a pas de frontière fixe et de ce fait comprendre leur signification. Le mot "signification" lui-même n'échappant pas à cette indétermination, Wittgenstein II précise que son usage peut dans un grand nombre de cas être éclairé de la façon suivante : « la signification d'un mot est son usage dans le langage » (W43). Mais si la signification d'un mot est son usage dans le langage et que son usage est condamné à demeurer indéterminé et indéterminable, comment pouvons-nous prétendre néanmoins l'utiliser tout en sachant ce dont on parle ?

Suite à une courte discussion sur différents jeux de langage, Wittgenstein II s'engage dans un dialogue avec lui-même par le biais d'un interlocuteur imaginaire dénonçant que, dans les cas considérés pouvant être subsumés sous sa notion de "jeux de langage", ces cas présupposent quelque chose en commun lui permettant d'utiliser le même nom dans tous les cas et que de préciser ce qu'ils ont en commun revient en dernière instance à en définir l'essence. Sa réponse consiste à admettre que ces divers phénomènes n'ont effectivement pas une (seule) chose en commun, « mais qu'ils sont *reliés* entre eux de plusieurs façons différentes »¹⁵⁴. C'est en raison de ces nombreuses relations qu'ils entretiennent entre eux que nous pouvons tous les appeler des "jeux de langage". De quelle façon ces jeux sont-ils reliés les uns aux autres ? Invoquant nombre de jeux différents, Wittgenstein II réitère le fait que nous ne trouvons rien qui soit commun à tous, mais que ce qui ressort est un réseau compliqué de similarités qui se chevauchent et s'entrecroisent, que ce soit des similarités de détail ou d'ensemble¹⁵⁵.

Wittgenstein II admet que pour caractériser ces similarités entre les jeux, il ne peut trouver une meilleure expression que "ressemblances familiales" [*Familienähnlichkeiten*], puisque les ressemblances entre les membres d'une famille (couleur des yeux, tempérament, traits physiques, etc.) se chevauchent et s'entrecroisent similairement. En ce sens, les jeux forment une famille. Mais l'extension du concept "jeu" demeure sans frontière fixe du fait de notre incapacité à en fournir une définition qui en spécifierait les conditions nécessaires et suffisantes. Wittgenstein II précise que l'extension de ce concept

¹⁵⁴ W65 (c'est l'auteur qui souligne, nous traduisons).

n'a pas de frontières précises et fixes simplement parce que personne n'a cherché à spécifier les conditions nécessaires et suffisantes de son application mais que le cas échéant, nous pourrions le faire si nous avons un but précis en tête. Dans son usage quotidien, une telle spécification n'est nullement indispensable, car comme pour la notion d'"air de famille", nous pouvons l'utiliser tout en en comprenant le sens. Pour Wittgenstein II, comprendre la signification d'un concept consiste à en avoir une certaine idée sous la forme d'un exemplaire (une image paradigmatique) de son usage dans des situations déterminées¹⁵⁶. Lorsque nous pensons au concept "jeu" nous avons une image à l'esprit qui nous permet d'apprécier en quoi les jeux ont un air de famille. Mais comment savoir si nous comprenons ce concept ?

Dans le cas de l'"analyticité" par exemple, y a-t-il un critère permettant d'évaluer cette compréhension ? Si ce que nous comprenons d'un concept est sa signification et si cette signification réside dans son usage, il en découle que ce que nous cherchons est un critère permettant de savoir quand et comment l'utiliser. Ce qui ressort de cette perspective selon laquelle la signification réside dans l'usage est qu'il n'est pas requis d'avoir une condition nécessaire. Il est toutefois lieu de penser qu'il y a au moins une condition jugée suffisante pour comprendre et utiliser un concept. Laissons maintenant Wittgenstein et poussons plus loin notre quête de la théorie searlienne de la signification.

3.2.3. La signification chez Searle

Dans *How to do Things With Words*, J.L. Austin propose une enquête sur le langage ordinaire par laquelle il entend remettre en question une présupposition séculaire consistant en ceci que dire quelque chose, c'est toujours et simplement affirmer quelque chose. À l'encontre de cette présupposition, il révèle un type d'énonciations se distinguant des énonciations déclaratives ordinaires. Ce qu'il appelle "énonciation performative" ou plus brièvement "performatif" constitue un type d'énonciations qui « A) ne « décrivent », ne « rapportent », ne constatent absolument rien, ne sont pas « vraies ou fausses » ; et qui sont telles que B) l'énonciation de la phrase est l'exécution d'une action (ou une partie de cette

¹⁵⁵ W66.

¹⁵⁶ W73.

exécution [...] »¹⁵⁷. Par exemple, lors de l'énonciation de phrases comme : "Je baptise ce bateau le *Queen Elizabeth*", "Je vous déclare mari et femme", "Je vous pari six pence qu'il pleuvra demain", "Je m'excuse", le locuteur ne vise pas à décrire ou représenter quoi que ce soit, mais à accomplir une action. Ce type d'actes exécutés verbalement est appelé par Austin des "actes de langage". Ces actes peuvent être ou non réussis, le cas échéant et selon le type d'actes, on parle d'énonciations malheureuses et d'actes prétendus ou d'échecs (d'insuccès). C'est le cas si quelqu'un promet sans avoir l'intention de respecter sa promesse, ou encore si quelqu'un énonce "Je vous déclare mari et femme" alors qu'il n'a pas les pouvoirs nécessaires pour mener à bien cette procédure. Les actes de langages consistent en des actes conventionnels performés par la parole et incorporés dans des coutumes, des pratiques voire des institutions sociales, et de ce fait, ces actes sont régis par des séries de règles variées qui sont le plus souvent non écrites et simplement implicites aux conduites sociales elles-mêmes.

Dans son essai de 1969, c'est par l'étude de tels actes de langage que Searle aborde certains problèmes en philosophie du langage. La thèse de son ouvrage est en premier lieu que parler un langage consiste à performer des actes de langage (conformément à des règles) tels que faire une déclaration, donner un ordre, poser une question, faire une promesse, etc. En second lieu, elle consiste en ceci que « ces actes sont rendus possibles en général, par, et sont performés conformément à certaines règles régissant l'usage des éléments linguistiques »¹⁵⁸, de telle sorte qu'apprendre un langage consiste à apprendre à maîtriser ces règles. La direction pour laquelle il opte diffère cependant de celle d'Austin. Alors que dans *How to do Things With Words* Austin insiste sur la multitude des formes distinctes que peuvent prendre les règles en les examinant pratiquement au cas par cas, dans *Speech Acts* Searle propose de réduire toutes ces règles à deux sortes essentiellement.

La première sorte concerne les règles constitutives qui sont les règles devant être suivies afin que l'acte soit performé. Searle précise que les « règles constitutives constituent (et régissent également) une activité dont l'existence dépend logiquement de ces

¹⁵⁷ J.L. AUSTIN, *Quand dire, c'est faire = How to do Things With Words*, introduction, traduction et commentaire par GILLES LANE, Paris : Éditions du Seuil, 1970, 183 p., p. 40. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme QDF.

règles »¹⁵⁹. Par exemple, les règles du jeu d'échec ne font pas simplement que réguler ce jeu, elles créent la possibilité même d'y jouer. Ces règles fournissent la base permettant les descriptions d'un comportement qui ne pourraient pas être données en l'absence de ces règles. En effet, il n'y aurait aucun sens à décrire le comportement de gens bougeant sur un terrain en spécifiant qu'ils jouent au football, s'il n'y avait un tel jeu que le football avec ses propres règles d'usages. La seconde sorte de règles concerne les règles régulatrices. Il s'agit de règles qui rendent l'acte de langage défectueux si elles sont violées. Ainsi, si quelqu'un brise une bouteille de champagne sur la coque d'un navire en disant "Je te baptise le Généralissime Staline", alors que la personne qui dirige la cérémonie est non le capitaine, mais le commissaire, des règles constitutives ne sont pas respectées ce qui rend l'acte de langage nul et non avenu : l'acte en question (le baptême du navire) n'est pas accompli¹⁶⁰. Si le ministre d'un culte ayant l'autorité pour unir du lien du mariage deux personnes performe l'acte en n'enfreignant aucune règle constitutive, alors l'acte de langage est effectivement performé. Mais si le couple s'est formé uniquement pour permettre à un immigrant d'obtenir sa citoyenneté et qu'ils n'ont aucune intention de vivre ensemble ou de fonder une famille, l'acte de langage sera dit défectueux parce qu'il enfreint cette fois une règle régulatrice.

Malgré diverses tentatives pour spécifier une condition nécessaire et suffisante afin de distinguer entre les énonciations par lesquelles on effectue un acte de langage (énonciations performatives) et les énonciations par lesquelles on fait constat d'un état de fait (énonciations constatives), Austin se rend à l'évidence qu'il n'est pas possible de tracer une distinction de principe entre ces deux types d'énonciations, puisque toute énonciation a nécessairement un aspect performatif, nommé "valeur illocutoire". Avant de préciser ce dont il s'agit, reprenons les quelques distinctions qu'Austin est amené à proposer dans sa 8^e conférence. À la toute fin de la 7^e conférence, après avoir spécifié que dire quelque chose c'est nécessairement faire quelque chose, Austin s'interroge sur l'ensemble de sens constituant le fait de "dire quelque chose".

¹⁵⁸ SA, p. 16 (nous traduisons).

¹⁵⁹ SA, p. 34 (nous traduisons).

¹⁶⁰ De façon générale, les règles régulatrices chez Searle font référence à ce qu'Austin spécifie par Γ.1 et Γ.2 alors que les règles constitutives comprennent les règles A.1, A.2., B.1 et B.2., cf. QDF pp. 49-50.

L'acte de "dire quelque chose" est appelé par Austin "acte locutoire" et se compose lui-même de trois actes distincts. Le premier, l'acte phonétique, est une simple production de sons ; le second, l'acte phatique, est la production de certains vocables ou mots, « c'est-à-dire de sons d'un certain type appartenant à un vocabulaire (et en tant précisément qu'ils lui appartiennent), et se conforment à une grammaire (et en tant précisément qu'on s'y conforme) »¹⁶¹. Le troisième acte composant l'acte locutoire, l'acte rhétorique, consiste à employer certains vocables dans un sens et avec une référence plus ou moins déterminés. En somme, l'acte locutoire constitue la production d'une phrase dotée d'un sens et d'une référence. Ces deux éléments constituant la signification au sens traditionnel, l'acte locutoire concerne donc le contenu propositionnel véhiculé par une phrase. Austin remarque ensuite que dans l'énonciation "Il va foncer", sans doute peut-on rendre clair ce que nous disons, ce qui n'empêche pas qu'il n'apparaît pas clairement s'il s'agit d'une simple affirmation ou bien d'un avertissement. Il précisera à cet égard qu'en effectuant un acte locutoire en général, nous produisons aussi et *eo ipso* un acte illocutoire. Alors que l'acte locutoire est l'acte *de* dire quelque chose et possède une signification, l'acte illocutoire est un acte effectué *en* disant quelque chose et a une certaine valeur, par exemple poser une question (dire une énonciation ayant valeur de question), donner un renseignement ou un avertissement, annoncer un verdict, etc. Même si Austin distingue trois manières dont les actes illocutoires sont liés à des effets, il précise qu'en général par l'emploi du lexique de l'illocution, nous ne faisons pas référence aux conséquences, « mais aux conventions des valeurs illocutoires — lesquelles concernent les circonstances particulières de l'énonciation »¹⁶².

Austin décrit un troisième type d'acte qui se distingue de l'acte illocutoire en ceci qu'il n'est pas, contrairement à ce dernier, conventionnel. En disant quelque chose, c'est-à-dire en produisant un acte locutoire et un acte illocutoire, nous pouvons également provoquer certains « effets sur les sentiments, les pensées, les actes de l'auditoire, ou de celui qui parle, ou d'autres personnes encore. Et l'on peut parler dans le dessein, l'intention, ou le propos de susciter ces effets »¹⁶³. L'acte que nous provoquons ou

¹⁶¹ *QDF*, pp. 109-110.

¹⁶² *QDF*, p. 123.

¹⁶³ *QDF*, p. 114.

accomplissons *par* le fait de dire quelque chose est appelé "acte perlocutoire", par exemple convaincre, empêcher, persuader, troubler, etc. Bien que certains verbes ressemblent à des verbes performatifs en ce que leur signification constitue un acte social performé par la parole (un acte de langage), ces verbes décrivent cet acte en termes de l'effet sur l'interlocuteur (troubler) plutôt que dans ceux de l'intention du locuteur (avertir). En effet, on ne peut pas sérieusement dire "en disant ceci, je vous persuade que...", "en disant cela, je vous trouble" parce que l'effet décrit (persuader, troubler) ne dépend pas uniquement de l'énonciation elle-même, mais du locuteur et des circonstances particulières de l'énonciation. Certaines énonciations, telles que "je promets que" ou "je jure que je ne connais pas Monsieur" spécifient explicitement leur valeur illocutoire, laquelle s'intègre à leur contenu propositionnel en décrivant l'acte de langage performé, et dans le dernier cas, l'effet perlocutoire sur le jury dans une cour de justice qui, bien que seulement sous-entendu, est connu de tous. Dans ces conditions, même réduite à une forme simple telle que « Je ne connais pas Monsieur X », l'énonciation n'en possède pas moins une valeur illocutoire (déclaration, affirmation) bien que celle-ci ne soit pas explicitement formulée ou décrite dans le contenu propositionnel. Dans le même sens, après avoir fait remarquer, dans la 11^e conférence, qu'une affirmation ou une description ne constitue pas moins un acte illocutoire qu'un ordre ou une déclaration, Austin spécifie dans la dernière conférence que « l'"affirmation" traditionnelle constitue une abstraction, un idéal, et qu'il en va de même pour sa traditionnelle vérité et fausseté »¹⁶⁴.

Searle reprend la terminologie d'Austin en ce qui concerne les actes illocutoires, à ceci près qu'il n'accepte pas la distinction de ce dernier entre "locutoire" et "illocutoire". De plus, alors que pour Austin une énonciation peut comprendre trois actes distincts (locutoire, illocutoire, perlocutoire), Searle en distingue quatre. Le premier acte qu'identifie Searle, l'acte d'énonciation, est semblable aux actes phonétiques et phatiques chez Austin et consiste en la prononciation de mots (morphèmes, phrases)¹⁶⁵. Le second est l'acte propositionnel et consiste à référer et à prédiquer. Si la référence et le prédicat sont les

¹⁶⁴ *ODF*, p. 151.

¹⁶⁵ Searle précise que sa division n'est pas la seule possible et qu'« *en vue de certains buts on pourrait vouloir défaire ce que j'ai appelé un acte d'énonciation en un acte phatique, un acte phonique, un acte morphique, etc.* », cf. *SA*, p. 25 (nous traduisons).

mêmes dans différentes énonciations, alors peu importe la valeur illocutoire, l'acte propositionnel sera dit être le même. Par exemple, dans les énoncés suivants : "Sam fume habituellement", "Est-ce que Sam fume habituellement ? ", "Sam, fume habituellement ! ", "Si seulement Sam fumait", il s'agit du même acte propositionnel ayant quatre valeurs illocutoires distinctes (faire une affirmation, poser une question, donner un ordre, exprimer un souhait), dans la mesure où « le locuteur réfère ou fait mention ou désigne un certain objet, Sam, et qu'il prédique l'expression "fume habituellement" (ou une de ses variantes) de l'objet auquel il réfère »¹⁶⁶. Les troisième (actes illocutoires) et quatrième (actes perlocutoires) actes sont repris d'Austin.

Il importe de noter que dans la discussion concernant la "signification", les notions d'"acte illocutoire" et d'"effet perlocutoire" introduisent des aspects jusqu'ici passés sous silence, tels que l'"intention du locuteur" par distinction de l'"effet sur l'interlocuteur" et le caractère implicite d'une grande partie de la signification. En d'autres termes, les énonciations impliquent linguistiquement de nombreuses choses qui ne sont pas impliquées au sens strictement logique du terme. Alors que la théorie vérificationniste de la signification identifie la signification d'un énoncé — devant être vrai ou faux sous peine de n'être qu'un pseudo-énoncé — avec son contenu propositionnel exclusivement, pour Austin comme pour Searle il est clair que la valeur illocutoire constitue également une partie de la signification d'une énonciation qui échappe aux théories traditionnelles. Dans certains cas de figures assez simples, la signification littérale (le contenu propositionnel d'une énonciation) coïncide avec la signification visée par l'acte illocutoire performé par un locuteur. Cependant, le locuteur peut parfois utiliser un énoncé pour véhiculer une tout autre signification que ce que signifie littéralement cet énoncé. Dans le but de rendre compte de telles énonciations, Grice élabore une théorie de l'"implicature conversationnelle" qui suppose que des implications sont générées (et gouvernées) par un ensemble de principes de la conversation coopérative. Il est alors supposé que le locuteur coopératif saisit ce qui est signifié en tirant les implications de la conversation. Par extension, des énonciations peuvent être utilisées pour performer des actes de langage différents de ceux qui leur sont associés habituellement ou qui sont associés à leur contenu

¹⁶⁶ SA, p. 23 (c'est l'auteur qui souligne).

propositionnel. Searle généralise en conséquence la théorie de l'implicature conversationnelle de Grice aux actes de langage en introduisant la notion de "force illocutoire indirecte".

Grice explore la notion d'"implicature conversationnelle" — qui ne tient pas de l'inférence au sens strictement logique de l'implication matérielle — à l'aide de cas particuliers puisqu'à son avis il y a plusieurs types distincts de telles implications. Un détail mérite ici notre attention quant au statut de ces implicatures conversationnelles. Grice précise que son

impression est que Searle (à l'instar d'Austin) conçoit les actes de langage du genre illocutoire comme des actes conventionnels dont la nature peut s'expliquer en spécifiant les règles constitutives qui régissent chacun de tels actes, et dont la possibilité de simplement les performer dépend. Une infraction à l'une de ces règles peut bien signifier (mais peut ne pas signifier) qu'une énonciation échoue à se qualifier comme un spécimen approprié de ce type d'acte de langage ; cela signifiera du moins que l'énonciation est déviante et infélicitieuse¹⁶⁷.

Grice admet que dans certains cas, la signification conventionnelle des mots utilisés détermine effectivement ce qui est impliqué par une énonciation, de sorte que certaines implicatures sont conventionnelles. Cependant, ce qu'il entend représenter c'est « une certaine sous-classe d'implicatures non conventionnelles que j'appellerai des implicatures *conversationnelles*, comme étant essentiellement reliées à certains aspects généraux du discours »¹⁶⁸. Avant de spécifier quelques-unes de ces implications, faisons d'abord certaines remarques sur ce que Grice appelle la "signification véhiculée" d'une énonciation. Prenons le cas où un locuteur énonce une proposition qui signifie P si elle est prise au sens ordinaire par un locuteur compétent du français, alors qu'il est évident de par le contexte de la conversation qu'il a l'intention de communiquer la signification Q. Notons que pour Grice, une expression linguistique signifie non pas parce qu'elle exprime une proposition, mais parce qu'elle véhicule l'intention d'un locuteur. Sur cette base, Grice distingue entre la signification du locuteur, à savoir ce que le locuteur veut communiquer à son

¹⁶⁷ cf. H.P. GRICE, *Studies in the Way of Words*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1989, 394 p., p. 19. Toute référence subséquente à cet ouvrage sera sous la forme *SWW* (nous traduisons).

¹⁶⁸ *SWW*, p. 26 (c'est l'auteur qui souligne, nous traduisons).

interlocuteur (son intention) en utilisant un certain énoncé lors d'une occasion particulière et la signification de l'énoncé, à savoir la signification ordinairement donnée à l'énoncé.

Dans ces conditions, l'énonciation est un moyen utilisé en vue d'une fin, en l'occurrence, communiquer une opinion, un désir, notre intention, bref exprimer un état mental de façon à produire un effet afin qu'il en ressorte quelque chose. L'énonciation "ceci est vert" signifie en effet différentes choses en fonction du contexte où elle est prononcée, par exemple selon ce que le locuteur pointe du doigt en une occasion particulière : un mur, un tableau dans une salle de classe, une forêt, etc. De même dans le cas d'une erreur, de l'ironie, d'un sarcasme ou d'une figure de style quelconque, la signification véhiculée par l'énonciation lors d'une occasion particulière diffère de la signification ordinaire. Même si les énoncés semblent posséder une signification qui leur est propre de façon indépendante et autonome, la "signification de l'énoncé", il est clair pour Grice qu'il s'agit d'une abstraction spéculative en regard de ce pour quoi on s'en sert effectivement et qu'on doit la distinguer de la "signification du locuteur". Si des expressions langagières ont une signification conventionnelle, c'est alors uniquement en vertu du fait qu'elles s'insèrent dans des pratiques sociales de communication, pratiques qui visent à conférer une signification véhiculant l'intention du locuteur. Afin d'explicitier sa notion de « signification du locuteur », Grice spécifie les caractéristiques suivantes :

- (1) U a l'intention, en énonçant x, d'induire une certaine réponse chez A
- (2) U a l'intention que A reconnaisse, *au moins partiellement à partir de son énonciation de x*, que U a l'intention de produire cette réponse
- (3) U a l'intention que la réalisation de son intention mentionnée en (2) soit au moins en partie la raison pour laquelle A réalise l'intention mentionnée en (1)¹⁶⁹.

Ces conditions caractérisant la notion de "signification du locuteur" ont fait l'objet de tant d'objections pointues auxquelles Grice a voulu remédier en apportant des modifications qu'il est impensable d'en suivre les développements ici. Remarquons seulement que Grice ne prétend pas que des intentions aussi complexes motivent effectivement une discussion par des locuteurs ordinaires d'une langue naturelle. Ces intentions communicatives sont le plus souvent inconscientes et implicitement impliquées

¹⁶⁹ *SWW*, p. 94 (c'est l'auteur qui souligne, nous traduisons).

par les situations de discussion et ce n'est qu'exceptionnellement qu'un locuteur en prendra partiellement conscience. Dans son *Speech Acts*, Searle reprend une variante précédente de la caractérisation de la notion gricéenne de "signification non naturelle"¹⁷⁰. Il en propose une version remaniée de telle sorte que soient bien saisis les aspects conventionnel et intentionnel des actes illocutoires, ainsi que la relation entre les deux. Searle précise à cet effet que i) comprendre un énoncé consiste à comprendre sa signification, ii) laquelle est déterminée par des règles qui spécifient à la fois les conditions d'utilisation de l'énoncé ainsi que ce à quoi revient son emploi. Prononcer un énoncé et le signifier est alors une question a) d'avoir l'intention i-I d'amener l'interlocuteur à savoir que certaines situations spécifiées par certaines règles sont réalisées, b) d'avoir l'intention d'amener l'interlocuteur à reconnaître ce fait en lui faisant reconnaître i-I et c) d'avoir l'intention de l'amener de reconnaître i-I en vertu de sa connaissance des règles s'appliquant à l'énoncé prononcé. L'énoncé fournit ainsi un moyen conventionnel pour réaliser l'intention de produire un certain effet illocutoire chez l'interlocuteur. La compréhension de l'énoncé par l'interlocuteur consistera alors simplement dans la réalisation de l'intention du locuteur, intentions qui seront généralement accomplies « si l'interlocuteur comprend l'énoncé, c'est-à-dire connaît sa signification, c'est-à-dire connaît les règles régissant ses éléments »¹⁷¹. Ces considérations apportées, Searle donne cette caractérisation : le locuteur *S* prononce l'énoncé *T* à l'endroit du locuteur *H* et le signifie littéralement =

- (a) *S* a l'intention (i-I) que l'énonciation *U* de *T* produise en *H* la connaissance (la reconnaissance, la conscience) que les états de chose spécifiés par (certaines des) les règles de *T* sont le cas. (Appelons cet effet, l'effet illocutoire, EI).
- (b) *S* a l'intention que *U* produise EI au moyen de la reconnaissance de son i-I.
- (c) *S* a l'intention que son i-I sera reconnue en vertu de (au moyen de) la connaissance que possède *H* de (certaines) des règles régissant (les éléments) de *T*¹⁷².

Jusqu'à maintenant, il appert que la notion de "signification" chez Searle renvoie explicitement à des notions qui sont totalement absentes de la théorie de la signification quinième telle qu'esquissée au chapitre 2, à savoir l'intention du locuteur et la

¹⁷⁰ Searle fait référence à H. P. GRICE, « Meaning », dans *The Philosophical Review*, Vol. 66, No. 3 (Jul., 1957), pp. 377-388, Duke University Press.

¹⁷¹ *SA*, p. 48 pour la citation et le développement précédent.

¹⁷² *SA*, pp. 49-50 (nous traduisons).

compréhension de la signification de la part de l'interlocuteur. Searle met l'accent sur les aspects conventionnel (les règles d'utilisation d'un énoncé) et intentionnel des actes illocutoires dans sa caractérisation et on comprend alors pourquoi il n'y est pas question de l'effet perlocutoire, qui n'est pas conventionnel. Il n'en demeure pas moins qu'il reprend et fait par ailleurs également usage de la notion d'"énoncé perlocutoire". Ce que nous venons de caractériser est uniquement la notion de "signification" lorsque la signification de l'énoncé est littérale — il demeure à voir comment Searle propose de rendre compte de la signification non littérale.

Le cas des actes illocutoires indirects est considéré par Searle comme un cas où un acte illocutoire est performé indirectement par addition au moyen de la performance d'un autre acte illocutoire. Searle remarque que dans le cas d'allusions, d'insinuations, d'ironie ou de métaphores notamment, « l'énonciation de la signification du locuteur et la signification de l'énoncé se séparent de différentes façons »¹⁷³. En addition d'une théorie des actes de langage, ce qui est nécessaire aux yeux de Searle pour rendre compte de cet aspect indirect des actes de langage indirects ce sont certains principes généraux de la conversation coopérative tels que proposés par Grice dans son article de 1975, l'arrière-plan d'information factuelle (linguistique et non linguistique) que le locuteur et l'interlocuteur partagent ainsi que la capacité rationnelle de l'interlocuteur à faire des inférences.

Considérons le cas de l'énoncé "Pouvez-vous me passer le sel ?" analysé par Searle. Il s'agit d'une énonciation dont la force illocutoire (secondaire) a une forme interrogative et qui correspond, dans son usage ordinaire, à une demande d'information quant à la capacité d'une personne à réaliser une certaine action. Dans la mesure où l'occasion de cette énonciation se trouve dans le contexte où un locuteur X la prononce à l'endroit de l'interlocuteur Y, tous deux étant assis autour d'une table à dîner, elle constitue alors une directive et la force illocutoire (primaire) a une forme impérative. Ayant interprété cet énoncé dans les termes de la théorie des actes illocutoires en ayant pris en considération le contexte d'énonciation, intégrons maintenant les principes conversationnels coopératifs.

¹⁷³ *EM*, p. 30 (nous traduisons).

Grice formule ainsi le principe coopératif : « Faites votre contribution conversationnelle telle qu'il est requis, au stade [de la conversation] où elle fait occurrence, conformément au but [donné] ou à la direction acceptée de l'échange verbal dans lequel vous êtes engagé »¹⁷⁴. Bien qu'assez vague en apparence, ce principe est explicité par une série de maximes conversationnelles (MC) rangées par Grice sous quatre catégories¹⁷⁵ :

I Quantité

(MC1) « Rendez votre contribution aussi informative qu'il est requis ».

(MC2) « Ne rendez pas votre contribution plus informative qu'il est requis ».

II Qualité

(Supermaxime) « Tenter de faire de votre contribution, une qui est vraie ».

(MC3) « Ne dites pas ce que vous croyez faux ».

(MC4) « Ne dites pas ce pour quoi vous manquez d'évidence ».

III Relation

(MC5) « Soyez pertinent ».

IV La manière

(Supermaxime) « Soyez perspicace ».

(MC6) « Éviter les expressions obscures ».

(MC7) « Éviter les ambiguïtés ».

(MC8) « Soyez bref (évités les complexités non nécessaires) ».

(MC9) « Soyez ordonné ».

C'est à l'aide de ces maximes conversationnelles que Grice propose de rendre compte du fait que le locuteur puisse dire quelque chose (la signification de l'énoncé) et être compris par l'interlocuteur dans un tout autre sens (la signification du locuteur). Dans notre exemple précédent, l'interlocuteur se rend bien compte que le locuteur n'a pas d'intérêt théorique à discuter de sa capacité à lui passer le sel. Le principe de conversation coopérative lui fait toutefois assumer que le locuteur est coopératif et qu'en ce sens, son énonciation a un objet ou un but. La maxime de la pertinence (MC₅) commande par ailleurs que la contribution du locuteur soit pertinente sinon il ne l'aurait pas performée et donc que ce n'est pas au sens littéral que la force illocutoire doit être avant tout interprétée. À la suite de son analyse, Searle suppose que « la raison pour laquelle je peux vous demander de me passer le sel en disant "Pouvez-vous me passer le sel ?" et non pas en disant "Le sel est composé de chlorure de sodium" ou "Le sel vient des mines des montagnes Tatras" est que votre capacité à me passer

¹⁷⁴ *SWW*, p. 26 (nous traduisons).

le sel est une condition prérequis pour vous demander de me passer le sel, de telle sorte que les autres énoncés ne sont pas ainsi reliés à une requête de me passer le sel »¹⁷⁶. Cette réponse n'est cependant pas suffisante, puisque ce n'est pas le cas que toutes les questions concernant une habileté de l'interlocuteur constituent une requête, de sorte que l'interlocuteur doit avoir un moyen de reconnaître et de distinguer entre les énonciations concernant ses habiletés et celles constituant une requête. C'est à ce moment, précise Searle, qu'entrent en jeu les principes de la conversation coopérative. À l'aide des maximes conversationnelles, Searle est donc en mesure de rendre compte de cas de signification non littérale dans lesquels une énonciation ayant littéralement une certaine force illocutoire (interrogation) doit (p.ex. ici en vertu de la maxime de la pertinence MC₃) être interprétée comme signifiant une tout autre force illocutoire (ordre) par l'interlocuteur.

3.2.4. Retour sur la réplique de Searle : usage et présupposition

Dans son introduction à *Speech Acts*, Searle nous apprend que son essai va comporter des remarques qui se rangent sous deux types. D'un côté, nous avons les caractérisations linguistiques, par exemple que telle ou telle expression est utilisée pour référer. De l'autre, nous avons ce qu'il appelle des explications linguistiques, c'est-à-dire des explications et des généralisations de faits attestés dans les caractérisations linguistiques, par exemple « que nous ne disons pas ceci ou cela parce qu'il y a des règles à l'effet de dire ceci ou cela »¹⁷⁷. Le problème est de savoir ensuite comment nous pouvons reconnaître que ce que nous disons concernant ces règles est vrai. La suggestion de Searle est de faire appel aux énoncés analytiques. La thèse de Searle est que certains actes illocutoires ne peuvent être compris et performés qu'en raison de règles constitutives sous-jacentes qui créent la possibilité même de ces actes illocutoires. Comme il le précise dans le cas des échecs, de telles règles ont parfois un caractère tautologique. Le fait qu'un échec et mat aux échecs soit accompli de telle ou telle manière peut apparaître soit comme une règle, soit comme une vérité logique basée sur la signification de l'expression "échec et mat" aux échecs. Searle poursuit en notant « que de tels énoncés puissent être construits

¹⁷⁵ *SWW*, pp. 26-27 (nous traduisons).

¹⁷⁶ *EM*, p. 47 (nous traduisons).

¹⁷⁷ *SA*, p. 5 (nous traduisons).

comme des énoncés analytiques est un indice du fait que la règle en question en est une constitutive »¹⁷⁸. La forme logique des règles constitutives est donc identifiée par Searle à celle des énoncés analytiques. Ceux-ci, en tant que règles constitutives, jouent le rôle de ce qui constitue selon lui la condition de possibilité de certains comportements linguistiques. D'une part, c'est en fonction des énoncés analytiques qu'un acte illocutoire peut être performé et compris par les membres d'une communauté linguistique ; d'autre part, c'est également sur la base de ces énoncés que Searle propose sa théorie des actes illocutoires et se sent justifier à donner une valeur de vérité à ses règles constitutives jouant le rôle d'explications de faits linguistiques. Or, la crédibilité de ces énoncés ayant été mise en doute notamment par Quine dans *TDE*, Searle se lance alors à leur défense.

Pour Searle, tout critère proposé pour l'"analyticité" doit être jugé selon sa capacité à donner certains résultats. Il précise que « notre savoir concernant les conditions d'adéquation des critères pour le concept d'analytique est d'une sorte *projective* [...]. Nous savons comment l'appliquer à de nouveaux cas »¹⁷⁹. Cet appel à la notion de "compréhension projective" fait référence à un passage d'un article de Grice et Strawson qui mérite qu'on s'y arrête. Ceux-ci tentent d'argumenter en faveur de la distinction "analytique-synthétique" et proposent une défense basée sur l'usage. Ils notent que l'application du terme "analytique" se fait plus ou moins sur les mêmes cas et que c'est également plus ou moins sur les mêmes cas que ce terme n'est pas appliqué ou qu'il y a des hésitations à son égard. Cet accord, ajoutent-ils, s'applique non seulement aux cas qui ont été appris à être ainsi caractérisés, mais s'étend également à de nouveaux cas. Selon eux, lorsque des expressions opposées (analytique-synthétique) sont « généralement utilisées pour leur application aux mêmes cas, où les cas ne constituent pas une liste fermée, c'est suffisant de dire qu'il y a des *genres* de cas auxquels les expressions s'appliquent ; et rien de plus n'est requis par eux pour tracer la distinction »¹⁸⁰. Ce qui importe de remarquer pour notre propos est que la compréhension projective s'avère être pour ces auteurs une condition suffisante afin d'utiliser un concept. En effet, dans la perspective de la

¹⁷⁸ *SA*, p. 34 (nous traduisons).

¹⁷⁹ *SA*, p. 8 (nous traduisons).

¹⁸⁰ H.P. GRICE and P. F. STRAWSON, « In Defense of a Dogma », dans *The Philosophical Review*, Vol. 65, No. 2 (Apr., 1956), pp. 141-158, Duke University Press, p. 143 (nous traduisons).

compréhension d'un concept comme celui d'"air de famille", on peut comprendre la signification d'une expression sans pour autant devoir spécifier des conditions permettant de délimiter avec exactitude son extension. C'est ce genre de compréhension que Searle érige en critère de signification, une habileté à appliquer les cas paradigmatiques à de nouveaux cas similaires. Cette compréhension projective peut tout aussi bien que des règles explicites permettre d'énoncer correctement une expression et donc d'en maîtriser la signification.

Dans sa réplique, Searle caractérise la forme de l'argument de Quine à l'encontre de la distinction "analytique-synthétique" de la façon suivante : « il nous manque une analyse et des critères pour un concept C, en conséquence nous ne comprenons pas de façon appropriée C, et tant que nous ne pourrions pas fournir une analyse et des critères pour C, c'est d'une certaine façon et sous un certain angle illégitime »¹⁸¹. Comme on le sait, Searle repère dans l'argument de Quine une sorte de confusion identifiant la compréhension de la signification d'un concept avec un type particulier de critère de signification qui spécifie les conditions nécessaires et suffisantes. Pour Searle, de simplement en connaître les conditions suffisantes à son application remplit tout autant la tâche et peut donc tout aussi bien se qualifier comme critère de signification. Autrement dit, ce sont des cas paradigmatiques que Wittgenstein II appelle des cas normaux qui guident notre usage des concepts et nous en fait comprendre la signification.

Un cas limite soulevé par Quine semble cependant rendre difficile la subsomption de certains énoncés sous la catégorie d'"analytique" ou celle de "synthétique". Pour Searle, le cas problématique constitue en réalité un argument qui va à l'encontre de la thèse de Quine. En effet, l'énoncé "tout ce qui est vert est étendu" ¹⁸² nous apparaît problématique précisément parce que nous savons ce qu'est un énoncé analytique dans les cas normaux d'usage et que celui-ci s'en distingue. Comme le spécifie Searle : « en reconnaissant que le cas est énigmatique, loin de montrer que nous ne disposons pas d'une notion adéquate de l'"analyticité", il est montré précisément l'inverse. Nous ne saurions reconnaître les cas limites pour un concept comme un cas limite si nous ne saisissons pas le concept au point

¹⁸¹ SA, p. 5 (nous traduisons).

de départ »¹⁸³. Autrement dit, on doit présupposer la distinction "analytique-synthétique" pour pouvoir la remettre en question, montrant que nous avons une certaine compréhension de cette distinction, même si elle est vague et ambiguë. Toute autre est la question de savoir si nous pouvons clarifier la signification de cette notion en spécifiant des conditions nécessaires et suffisantes. Searle de conclure que la critique de Quine pourrait tout aussi bien servir à montrer « qu'il n'est pas approprié d'exiger un critère de la sorte proposée »¹⁸⁴. Bien plus, Quine s'accorde avec Searle que dans certains cas, en l'occurrence les vérités logiques, nous disposons du genre de critères recherchés, et donc que nous connaissons des cas paradigmatiques d'énoncés analytiques¹⁸⁵.

3.3. Retour sur la signification chez Quine

L'objectif de notre enquête précédente consistait à clarifier la "signification" chez Quine et il convient maintenant d'en faire le point. Nous avons commencé le chapitre en précisant que la perspective de Quine nous oblige à devoir parler de la "signification" en termes behavioristes de stimulus-réponse, à savoir comme une réaction mécanique de l'organisme à une stimulation par l'environnement. Ce qui est laissé de côté par cette perspective behavioriste préconisée par Quine, c'est la signification accompagnée d'un contenu mental et impliquant un rapport au monde. La signification (au sens de Searle) est donc un objet inexistant dans la conception du langage de Quine, de sorte que ce dernier ne peut nous dire de quoi il parle lorsqu'il qualifie sa théorie de "signification-stimulus". Afin de pallier ce problème, nous avons entrepris un questionnement de second niveau sur l'"explicitation", l'"explication" et la "définition" (section 3.1.). Contrairement à l'explication qui vise à rendre compte des phénomènes au moyen d'une méthode par laquelle des hypothèses sont expérimentalement testées, l'explicitation est une activité intellectuelle à visée purement contemplative. Elle ne fait aucun recours à l'expérience, de sorte que sa tâche s'effectue uniquement par et sur le langage. L'effet de l'explicitation d'un concept est la clarification de la signification de ce concept et de cette clarification ne s'ensuit aucun effet réel dans le monde. Par ailleurs, le holisme épistémologique de Quine

¹⁸² *TDE*, p. 32 ; *DDE*, p. 64.

¹⁸³ *SA*, p. 8 (nous traduisons).

¹⁸⁴ *SA*, p. 10 (nous traduisons).

confère aux théories scientifiques un aspect organisationnel et un aspect métaphysique. D'un côté, nous nous retrouvons avec deux conceptions qui entrent en conflit (l'empirisme et le physicalisme) et qui posent respectivement comme constituant élémentaire de la connaissance des excitations sensorielles multiples et des objets physiques. De l'autre, l'ontologie est ce dont le langage nous contraint à admettre la réalité et non une représentation de ce qui existe dans le monde. La connaissance ne se rapporte donc pas au monde (sinon indirectement), mais au système d'énoncés interreliés (la toile de croyances) issu des excitations sensorielles, c'est-à-dire des causes qui agissent en tant qu'elles-mêmes et ne représentent rien d'autre. Il s'ensuit qu'aucune sémantique représentationnelle ne peut émerger de l'explicitation quinienne (sa reconstruction rationnelle naturalisée). En conséquence, aucune définition explicite ne peut être fournie par Quine, puisque toute définition est d'ordre sémantique et implique un contenu représentationnel. La caractérisation que Quine donne de la "signification" constitue plutôt une explication (*explanation*) à l'effet que deux comportements verbaux sont causés par l'activation de groupements similaires de récepteurs sensoriels.

Bien que Quine ne puisse fournir une définition explicite, peut-il néanmoins nous fournir une définition implicite de la "signification" ? À cet effet, nous nous sommes intéressés à la philosophie du langage ordinaire pour laquelle la signification réside dans l'usage (section 3.2.). Tout en revenant sur les différences entre les conceptions respectives de Searle et de Quine, relevons maintenant ce qui différencie l'usage chez ces auteurs afin de reconnaître s'il y a ou non une véritable définition implicite de la "signification" chez Quine.

À la suite du débat entre Frege et Hilbert, nous distinguons entre "définition explicite" et "définition implicite", celle-ci étant la fonction que joue un concept dans un système de concepts où ils s'interdéfinissent. À ce titre, les conditions nécessaires et suffisantes sont à la définition explicite ce que l'usage est à la définition implicite. Alors que le critère pour préciser la signification d'un mot dans la philosophie du langage idéal consiste à spécifier ses conditions nécessaires et suffisantes, le critère de signification que

¹⁸⁵ cf. ci-dessus chapitre 1, section 1.3.4., p. 28.

Searle fait sien, à la suite du second Wittgenstein en philosophie du langage ordinaire, est l'usage des mots dans des situations concrètes qui ne nécessite pas que l'extension de ces mots soit précisément déterminée, mais simplement que les mots aient un air de famille. L'usage constitue donc le substitut des conditions nécessaires et suffisantes et la notion d'"air de famille" remplace la notion d'"extension". Searle reprend de Grice et Strawson la notion de "compréhension projective", à savoir précisément l'habileté à appliquer les cas paradigmatiques — les cas normaux d'usage qui permettent de guider notre usage des concepts et d'en comprendre la signification — à de nouveaux cas similaires qui ont un air de famille avec le cas paradigmatique. Par ailleurs, Searle reprend la notion d'"acte de langage" d'Austin, à savoir un type d'actes conventionnels performés verbalement, incorporés dans des coutumes, des pratiques et des institutions sociales puis régis par des séries de règles implicites aux conduites sociales que Searle range sous deux sortes : les règles constitutives et les règles régulatrices. Searle distingue ensuite quatre types d'actes de langage : l'acte d'énonciation, l'acte propositionnel, l'acte illocutoire et l'acte perlocutoire.

La notion d'"usage" s'applique non seulement à la signification littérale, mais également dans le cas d'expressions linguistiques dont la signification n'est pas littérale. Nous avons vu que Searle généralise la théorie gricéenne de l'implicature conversationnelle aux actes de langage en introduisant sa notion de "force illocutoire indirecte". Cette théorie est gouvernée par un ensemble de principes de la conversation coopérative où l'on suppose que le locuteur coopératif comprend ce qui est signifié en tirant les implications de la conversation. Pour Grice, une expression linguistique signifie parce qu'elle véhicule l'intention d'un locuteur, ce qui l'amène à distinguer entre la signification du locuteur (ce que le locuteur veut communiquer à son interlocuteur, son intention) et la signification de l'énoncé. Suivant Grice, pour Searle la compréhension de l'énoncé par l'interlocuteur consiste dans la réalisation de l'intention du locuteur. Dans ces conditions, il en ressort que le langage est conçu comme un instrument, un moyen que le locuteur peut utiliser librement pour parvenir à une fin qu'il se fixe, par exemple communiquer un désir, une intention, une opinion, bref, exprimer un état mental de façon à produire un effet chez son interlocuteur.

Il apparaît que la notion de "signification" chez Searle renvoie à des notions (p.ex. "acte illocutoire", "effet perlocutoire", "performatif", etc.) qui introduisent des aspects

totallement absents de la théorie quinienne de la signification, notamment l'intention du locuteur par distinction de l'effet sur l'interlocuteur et la compréhension de la signification de la part de l'interlocuteur. Les énonciations impliquent linguistiquement des aspects qui ne sont pas impliqués au sens strictement logique du terme "implication matérielle". Nous avons déjà précisé, par exemple, que la théorie vérificationniste de la signification à laquelle Quine souscrit avec son holisme identifie la signification d'un énoncé avec son contenu propositionnel. Pour Searle cependant, la valeur illocutoire constitue également une partie de la signification qui échappe à la théorie vérificationniste. Dans le même ordre d'idées, alors que pour Searle apprendre un langage consiste à apprendre à maîtriser les règles implicites aux conduites sociales, pour Quine cela consiste plutôt à apprendre à assigner des valeurs de vérité aux émissions verbales. Chez Searle, on suppose que le locuteur et l'interlocuteur partagent une capacité rationnelle à faire des inférences leur permettant de comprendre les implications de l'arrière-plan d'information factuelle (linguistique et non linguistique) lors d'une conversation coopérative. Chez Quine, l'individu réagit à son environnement, la situation de stimuli dans laquelle il se trouve, en émettant un comportement verbal qui est sanctionné par la communauté linguistique. Le contenu propositionnel chez Searle implique la compréhension par un interlocuteur de l'intention ou de l'état mental exprimé par le locuteur, ce qu'on exprime en disant que sa notion de "signification" est de l'ordre d'une sémantique *intentionnelle* (représentationnelle). Chez Quine, le contenu propositionnel est identifié à la table de vérité du calcul des prédicats de premier ordre, les notions "vrai" et "faux" se trouvant traduites en termes behavioristes d'"assentiment" et de "dissentiment". Selon l'usage des livres d'introduction à logique symbolique, il y a donc une forme de sémantique chez Quine, à savoir une sémantique *intensionnelle*. La présence d'une forme de sémantique constitue un élément non négligeable dans notre recherche d'une définition implicite, mais il reste à déterminer si cette forme correspond à ce qui est exigé d'une telle définition. Lorsque nous considérons les trois éléments de la théorie quinienne de la signification (section 3.1.2.), la notion de "signification" à laquelle nous parvenons est la suivante : la signification est le caractère approprié de la performance verbale dans une situation de stimuli telle que sanctionnée par la communauté linguistique. Si cette caractérisation correspond bien à l'usage (*implicite*) de la notion de "signification" chez Quine, la question qui se pose est de

savoir s'il s'agit bel et bien d'une *définition* implicite. À cet effet, relevons ce qui différencie l'usage chez Quine et chez Searle.

Nous avons d'abord vu que chez Searle, l'usage fait intervenir la compréhension projective qui permet au locuteur d'imaginer et de créer de nouveaux cas lui permettant d'utiliser le langage comme un moyen pour ses propres objectifs dans de nouveaux contextes conversationnels. La pièce chinoise constitue donc pour Searle une impossibilité, puisque les bacs de petits cartons ainsi que les règles de combinaison dont dispose l'homme dans la pièce chinoise sont limités, alors que la théorie de la signification de Searle suppose un individu rationnel doué de l'habileté de compréhension projective rendant pour ainsi dire illimités ses "petits cartons" grâce à son imagination. Nous avons déjà fait remarquer que la situation où l'homme ignorant le chinois produit une suite de symboles qui ne fait pas sens pour les gens qui comprennent le chinois à l'extérieur de la pièce n'est pas évoquée par Searle. Supposons que les petits cartons dont dispose l'homme dans la pièce ne permettent que de parler de la théorie corpusculaire de la lumière proposée par Gassendi et développée par Newton au XVII^e siècle. Supposons ensuite que les gens à l'extérieur de la pièce et qui comprennent le chinois demandent à l'homme à l'intérieur de la pièce ce qu'il pense du rapport entre le rayonnement du corps noir théorisé par Planck et la mécanique quantique pour rendre compte des quantas. Lorsque nous demandons à un logiciel d'exécuter un programme (une série d'instructions correspondant à la question précédente posée à l'homme à l'intérieur de la pièce chinoise) qui fait appel à des informations non connues du logiciel, nous nous retrouvons en général avec deux cas de figure. Si la syntaxe est incorrecte (ne serait-ce qu'un point-virgule mal placé) ou si la requête fait appel à des informations inconnues, soit rien du tout ne se passe, soit nous recevons un message d'erreur pouvant consister en une réponse remplie d'erreurs, une réponse qui ne fait pas sens pour la question posée. Afin que l'individu dans la pièce chinoise puisse répondre de façon à faire croire qu'il comprend le chinois, les questions des gens à l'extérieur de la pièce doivent être très bien délimitées, sans quoi la réponse reçue (si réponse il y a) n'aura aucun sens, même pour eux. Autrement dit, alors que l'individu chez Searle aurait pu tout simplement faire savoir à ses interlocuteurs qu'il ignore ce dont ils parlent et qu'il aimerait obtenir davantage d'informations, un ordinateur ne peut pas inventer, imaginer quelque

chose en dehors des instructions du programme qui lui a été implanté : il ne peut que répéter récursivement toujours la même chose.

Chez Quine, puisque c'est en dernière instance la communauté linguistique qui inculque le langage à l'enfant, c'est-à-dire que c'est elle qui lui apprend l'usage de comportements verbaux de telle sorte qu'il sache dans quelles circonstances tenir un énoncé pour vrai et dans quelles circonstances faux, l'usage correspond à l'assentiment et au dissentiment de la communauté linguistique. Alors que chez Searle l'usage correspond aux cas paradigmatiques que le locuteur applique librement à de nouveaux cas en fonction de ses intentions au moyen de la compréhension projective, chez Quine l'usage correspond à la répétition de ce qui a été inculqué à l'enfant au moyen du mécanisme du conditionnement et la performance verbale constitue une réaction à une situation de stimuli. Nous avons vu que cet apprentissage par répétition d'un comportement constamment récompensé (le mécanisme du conditionnement classique) est précisément ce que Quine traduit ou paraphrase logiquement par le principe de l'induction. On fera certainement remarquer à cet égard que dans la troisième étape de l'apprentissage que distingue Quine, celle-ci correspond à l'"anticipation généralisée" par "induction primitive" consistant à mettre en relation les énoncés d'observations d'une façon particulière et conduisant à la généralisation. Nous retrouvons donc chez Quine — contrairement à Churchland ou au connexionnisme — une forme de projection sur les cas futurs, c'est-à-dire l'application des mêmes règles à de nouveaux cas similaires. Néanmoins, contrairement à la compréhension projective chez Searle, l'anticipation généralisée chez Quine opère toujours selon les mêmes règles, de sorte que seules les applications — et non les règles — peuvent varier. Sans la signification qui fait du langage (chez Searle) un moyen pour transmettre sa pensée et donc dont on peut se servir librement (selon son imagination) pour atteindre un objectif, le langage (chez Quine) est donc un ensemble de comportements linguistiques prédéterminés que le locuteur apprend et ne peut que répéter, non parce qu'il a l'intention de performer tel ou tel comportement en vue d'un objectif donné, mais plutôt parce que c'est la situation de stimuli qui déclenche son comportement verbal.

L'analogie du manuel d'instruction permettant à l'homme dans la pièce chinoise de combiner les symboles sans comprendre leur signification est, pour l'individu de Quine, les

hypothèses analytiques¹⁸⁶ auxquelles le linguiste en situation de traduction radicale doit nécessairement faire appel. De fait, le linguiste n'a pas accès aux instructions préétablies (les hypothèses analytiques) de l'indigène et il ne peut pas faire abstraction des siennes. Tout ce qu'il peut faire est d'imposer (projeter) au langage de l'indigène ses propres hypothèses analytiques. Si deux linguistiques parviennent à deux dictionnaires logiquement incompatibles et rendant compte d'un même ensemble de comportements linguistiques, ce n'est pas parce qu'ils peuvent imaginer les hypothèses qu'ils veulent, mais parce qu'ils appartiennent à des communautés linguistiques différentes. En d'autres termes, par le biais de l'assentiment et du dissentiment par lesquels sont inculquées les hypothèses analytiques, la communauté linguistique joue le même rôle que les instructions préétablies dont l'ordinateur ne peut s'échapper. D'une part, puisque les hypothèses analytiques ne sont pas des fonctions déterminées du comportement linguistique¹⁸⁷, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent ni être observées ni être testées expérimentalement en tant que causes du comportement linguistique, ce pour quoi Quine précise qu'il ne s'agit pas de véritables hypothèses¹⁸⁸, elles font donc partie de la boîte noire du behaviorisme et sont réputées inexistantes. D'autre part, comme une grammaire, elles jouent le rôle de règles spécifiant comment combiner les mots d'un langage, c'est-à-dire qu'elles sont de l'ordre de la syntaxe.

Dans ces conditions, il appert que l'usage chez Quine donne lieu à une syntaxe et à une sémantique intensionnelle, lesquelles ne permettent cependant pas de faire émerger une sémantique intentionnelle où la signification du locuteur ferait intervenir la compréhension de l'interlocuteur. Dans la perspective behavioriste et dans l'expérience de pensée de la traduction radicale, le linguiste n'a pas — et ne peut pas avoir — accès au contenu mental de l'indigène et ne peut donc pas nous renseigner sur la façon dont cet indigène se représente le monde ou l'une de ses parties, ne serait-ce qu'un simple gavagai. Autrement dit, étant donné que toute définition est de l'ordre d'une sémantique représentationnelle, il n'y pas de définition explicite ni de définition implicite possible de la "signification" dans la conception du langage de Quine. Comme nous l'avons fait remarquer à quelques reprises, le

¹⁸⁶ « Prises ensemble, les hypothèses analytiques et les définitions auxiliaires constituent le dictionnaire et la grammaire auxquels reviendra la tâche de gouverner la traduction française de la langue de la jungle » (*MC* : 114, *WO* : 70).

¹⁸⁷ *MC* : 113, *WO* : 69.

¹⁸⁸ *MC* : 118, *WO* : 73.

terme "signification-stimulus" appartient au "behavioralisme" et constitue une confusion entre deux langages dont l'existence de l'un (la signification mentaliste) se trouve niée par l'autre (le behaviorisme). En d'autres termes, l'usage que Quine fait de ce terme résulte d'une mauvaise construction syntaxique qui entraîne le lecteur dans des confusions que nous avons tenté tant bien que mal de dissiper dans ce qui précède. Quel est donc le statut de la "signification" chez Quine ? Rappelons-nous qu'en 1981 Quine opère un revirement en redéfinissant la "signification-stimulus" pour l'individu seul plutôt que pour deux locuteurs. Comme permet de s'en convaincre la caractérisation qu'il donne de ce terme ainsi que celle qu'il propose de la distinction "analytique-synthétique" que nous avons évoquée au chapitre 2, c'est une explication (*explanation*) d'un comportement linguistique à partir d'une théorie scientifique que nous propose Quine. La "signification" chez Quine relève non d'une définition visant à faire comprendre la signification du terme à un interlocuteur, mais bien plutôt d'une explication scientifique rendant compte d'un phénomène dans le monde.

Conclusion

L'hypothèse de travail à la base de la présente recherche est que l'interprétation standard qui persiste à concevoir la critique de Quine dans *Two Dogmas of Empiricism* comme étant un rejet catégorique de la distinction "analytique-synthétique" est irrecevable. D'une part parce que Quine admet cette distinction pour le langage logique, la notion de "vérité logique" étant qualifiée d'analytique dans *Two Dogmas in Retrospect*. D'autre part parce que Quine reprend explicitement cette distinction dans son dernier ouvrage, *From Stimulus to Science*, en la reformulant à l'aide du catégorique observationnel. Notre relecture — notre interprétation "formaliste" — consiste en une reconstruction de la signification et du statut logique de la critique quinienne de la distinction "analytique-synthétique" au moyen de certaines notions ("explication", "explicitation", "définition") utilisées à titre de balises logiques et constituant une sorte de grille de lecture aux fins de notre recherche de niveau métaépistémologique. Avant de revenir sur cette question, dressons d'abord un bilan des résultats des trois précédents chapitres.

Au chapitre 1, (section 1.1.) nous avons subsumé la critique que mène Quine dans *TDE* sous le contexte historique plus englobant du rapport de l'empirisme avec le statut des mathématiques en précisant le retour aux sources historiques (Hume) qu'effectue Quine en trois points : i) ce que préconise Quine est une approche empirique et *a posteriori* où toute connaissance *a priori* est exclue d'emblée ; ii) l'enquête philosophique sur la connaissance humaine n'est pas indépendante de l'enquête scientifique ; iii) Quine renonce à justifier logiquement ou rationnellement la connaissance humaine, mais propose de l'expliquer psychologiquement. Puisque c'est notamment au sujet du statut des mathématiques que cette distinction entre "analytique" et "synthétique" a été introduite, ignorer le contexte de cette problématique peut empêcher de bien saisir la nature du questionnement de Quine le conduisant à la remettre en question. De plus, le retour aux sources historiques a permis de souligner une différence qui constitue un point central dans la critique que mène Hume, celle entre une démonstration (purement logique) de la fausseté des thèses adverses et une dénonciation d'un certain dogmatisme régnant dans la métaphysique traditionnelle. Considérant que l'article de Quine prend place dans un ouvrage intitulé "D'un point de vue logique", il paraît tout à fait légitime de supposer que son rejet de la distinction est fondé

sur une critique logique. Mais le titre de son article, "Les deux dogmes de l'empirisme", ne peut nous empêcher de faire le parallèle avec la différence tout juste soulignée au sujet de la critique menée par Hume contre la métaphysique traditionnelle. Que révèle alors le chapitre 1 concernant la critique des deux dogmes de l'empirisme concernant tous deux la distinction "analytique-synthétique", à savoir la théorie vérificationniste de la signification et la notion d'"analyticité" ?

Concernant la théorie vérificationniste (1.2.) — dans la section (1.2.1.) qui concerne la reprise par Quine d'une difficulté soulevée par Hume —, nous avons précisé que l'argument de Quine ne peut pas constituer une réfutation purement logique de la théorie qu'il entend contester. En effet, en reprenant le problème de l'induction de Hume sous la forme de la sous-détermination d'une théorie par rapport aux données sensibles, Quine ne peut pas affirmer catégoriquement la vérité d'une théorie. De même, en vertu de la thèse Duhem-Quine, il ne peut pas davantage affirmer catégoriquement la fausseté d'une théorie. Bien plus, Quine admet que sur la base de la thèse de l'indétermination de la traduction, il ne fait pas sens de se demander laquelle de deux théories logiquement incompatibles, mais rendant compte d'un même ensemble d'observations, est vraie ou correcte. Par contre, il appert aux yeux de Quine que le fait de continuer à apporter sans cesse des modifications, sans succès, à des théories finit par prendre les airs d'un entêtement dogmatique plutôt que d'un choix raisonnable. Autrement dit, ce par rapport à quoi Quine prend ses distances, c'est le projet général consistant à vouloir justifier les connaissances de la science à partir d'une philosophie première *a priori*. Le problème que soulève Quine à l'endroit de la théorie vérificationniste de la signification (section 1.2.2.) dans le §5 de *TDE* concerne le dogme qui sert de base à la notion d'"analyticité" : la présupposition selon laquelle chaque énoncé pris isolément peut faire l'objet d'une confirmation ou d'une réfutation par l'expérience sensible ou des faits théoriquement neutres. Cette théorie suppose selon Quine une conception erronée de la façon dont les énoncés sont reliés à l'expérience. Nous savons cependant que Quine est prêt à souscrire à cette théorie sous la forme du holisme. La critique de la théorie vérificationniste de la signification prend tout son sens lorsque l'on considère que pour Quine, les énoncés constituant la toile de nos croyances divisées en analytiques et synthétiques se distinguent par degrés et non par nature, alors que le principe de tolérance de Carnap conduit à considérer que les énoncés analytiques et les énoncés

synthétiques ont des statuts logiques différents, puisque la vérité d'un énoncé analytique repose sur sa constituante linguistique, alors que la vérité d'un énoncé synthétique repose sur sa constituante factuelle. La difficulté survient donc lorsque l'on suppose que la vérité de chaque énoncé (théorique) isolé se décompose en une composante linguistique et une composante factuelle, ce qui revient à affirmer la possibilité de connaissances *a priori* (non factuelles). Il s'agit ainsi d'une conception erronée pour Quine dans la mesure où la théorie vérificationniste (couplée au principe de tolérance) suppose que la vérité de certains énoncés isolés est indépendante des questions de fait et est par conséquent *a priori*.

Concernant l'"analyticité" (section 1.3.), nous avons vu que Quine ne s'en prend pas à la notion de "vérité logique" (énoncé analytique de type1), mais uniquement aux énoncés analytiques de type2 ("un énoncé est analytique lorsqu'il est vrai en vertu de sa signification et indépendamment des faits") reposant sur la notion de "synonymie". La difficulté réside dans le fait que ces énoncés sortent du cadre d'un contexte vérifonctionnel, puisque la question de savoir s'ils sont synonymes ne relève pas de la table de vérité — la notion de "synonymie" nécessitant alors une clarification de sa signification non-vérifonctionnelle. Selon Gibson, la critique de Quine consisterait à dire que la distinction n'a pas été clairement formulée, le problème de la clarification serait alors mis en évidence par la circularité constatée dans l'interdéfinition des notions en jeu. Cela donne au lecteur l'impression qu'il s'agit d'une critique purement logique consistant à montrer que la notion d'"analyticité", définie dans les termes de "vrai en vertu de la signification", est circulaire. Nous avons précisé que ce que Quine conteste est qu'un certain *explicans* (la définition formelle de la notion de "vérité logique") soit une clarification de la notion informelle d'"analyticité" (l'*explicatum* "vrai en vertu de la signification exclusivement") lorsque le mot "signification" (*definiendum*) est défini informellement au moyen de la notion de "synonymie" (*definiens*) qui, comme nous le disions ne peut être ramenée à la table de vérité — clairement, la circularité logique n'est pas en cause ici mais, au contraire, c'est la référence à l'au-delà du cadre strictement logique (analytique de type1) qui constitue le mystère. Nous avons ensuite suivi Quine dans les sections où sont présentées les façons de transformer ces énoncés de type2 en type1 (par définition, par interchangeabilité et à l'aide de règles sémantiques). Il en ressort que dans le cas de la définition explicative, de l'interchangeabilité (intensionnelle) *salva veritate* et des règles sémantiques, des

clarifications sont proposées qui permettent de rendre compte de l'"analyticité" à l'aide de conditions nécessaires et suffisantes, mais Quine demeure insatisfait en raison de la circularité de ces clarifications au sens où leur signification informelle se présuppose l'une et l'autre sans pouvoir recevoir de définition indépendante : la circularité n'étant pas logique, mais conceptuelle.

Malgré ces critiques, nous avons vu que Quine reprend les projets analytique (l'aspect conceptuel, la "signification") et vérificationniste (l'aspect doctrinal, la "vérité"), désormais amputés de leur ancien idéal fondationnaliste. D'un côté, en considérant la "signification" non comme un instrument *a priori* permettant de clarifier les concepts scientifiques, mais comme un objet d'investigation empirique, Quine reprend le projet analytique dans une perspective strictement *a posteriori*. De l'autre, tout en remplaçant le principe de tolérance de Carnap par la thèse de l'indétermination de la traduction, Quine endosse la théorie vérificationniste de la signification modifiée pour s'accorder avec son holisme, la réfutation ne s'opérant plus sur un énoncé isolé, mais uniquement sur un ensemble suffisamment large d'énoncés reliés entre eux, sans être purement logique pour autant, une impossibilité reconnue par la thèse Duhem-Quine. Quant à la distinction "analytique-synthétique", nous avons vu que dès *TDE*, Quine admet qu'il serait prêt à accepter cette distinction si elle était formulée à l'aide de facteurs behavioristes. De plus, l'argument de Quine a des limites logiques assez restreintes par rapport auxquelles il n'est pas lieu de penser qu'il se soit mépris. Ses prémisses ne faisant le plus souvent référence qu'à l'empirisme logique et à Carnap, la conclusion de sa critique ne peut être généralisée à toutes les formes possibles de la distinction "analytique-synthétique", mais uniquement à celles qui tombent sous le coup de sa critique. Dans ces conditions, il ressort deux points importants pour saisir le sens de la critique de Quine. D'une part, Quine est insatisfait de la caractérisation que donne Carnap de l'"analyticité" puisque cette notion repose sur une conception psychologique mentaliste et qu'elle suppose la possibilité de connaissances *a priori*. D'autre part, ce que fait Quine dans *TDE* ne constitue pas tant une critique purement logique qu'une dénonciation d'une attitude dogmatique dans la tradition de l'empirisme logique, attitude consistant à renoncer catégoriquement à remettre en question la distinction "analytique-synthétique", ce pour quoi Quine parle d'article de foi à l'égard de cette distinction de la part des fondationnalistes.

Au chapitre 2 (section 2.1.), nous avons situé la perspective philosophique de Quine, l'empirisme naturaliste, vis-à-vis de l'empirisme classique et de l'empirisme logique en spécifiant les changements opérés lors de la succession de ces formes d'empirisme. L'empirisme classique est en rupture avec l'idéalisme sur au moins deux points. D'une part, les "idées" ne sont plus la réalité par excellence, mais des pensées ou concepts dans la tête d'un sujet ; d'autre part, l'esprit à la naissance est considéré comme une *tabula rasa*, la question de l'innéisme se trouvant d'emblée écartée. L'empirisme classique se distingue par le fait qu'il fait appel à des mécanismes quasi psychologiques découverts par introspection afin d'expliquer la formation des idées complexes qui existent et opèrent dans la tête du sujet — ce pour quoi nous parlons d'une première forme de mentalisme (classique). Trois modifications préludent au passage de l'empirisme classique à l'empirisme logique : premièrement, le changement de perspective consistant à passer de l'étude sur des entités mentales comme les idées, à l'étude sur le langage qui parle de ces entités psychiques où ce sont les énoncés et non plus les termes isolés qui deviennent les porteurs de la signification ; deuxièmement, le recours à des définitions contextuelles (implicites), c'est-à-dire des définitions construites à partir du rôle que remplit le terme dans l'énoncé où il fait occurrence ; troisièmement, le recours aux ressources de la logique des prédicats de premier ordre et de la théorie axiomatique des ensembles pour caractériser les concepts organisateurs des informations empiriques véhiculées par les théories scientifiques portant sur le monde, c'est-à-dire leur structure logico-mathématique. L'empirisme logique conserve toutefois une (seconde) forme de mentalisme (linguistique), dans la mesure où la notion de "signification" jouant le rôle central attribué anciennement à la notion d'"idée" continue à faire référence à quelque chose qui ne peut pas être identifié à l'aide de critères observables. Le passage de l'empirisme logique à l'empirisme naturaliste consiste essentiellement en l'élimination du mentalisme linguistique au profit de l'explication scientifique des comportements verbaux observables lorsqu'il est question de la "signification", laquelle ne renvoie plus à un univers symbolique extraphysique. L'ontologie préconisée est commandée par le physicalisme, lequel est un matérialisme grossièrement moniste à l'exception des objets abstraits en mathématiques que sont les classes, auxquelles le discours scientifique qui en fait lourdement usage nous engage ontologiquement à croire. Le projet de Quine consiste alors en une reconstruction

rationnelle naturalisée consistant à coucher dans le langage de la logique des prédicats de premier ordre la façon dont les théories scientifiques contemporaines relatent l'acquisition de nos connaissances sur le monde extérieur, c'est-à-dire que le recours à des expériences mentales privées d'un sujet auquel on a accès uniquement par introspection et projection fait place à l'usage de théories scientifiques expliquant causalement comment se produit physiquement la perception chez un sujet humain. À cet égard, Quine fait appel à la psychologie de la forme (gestaltisme), selon laquelle ce dont nous sommes d'abord conscients, ce sont des totalités ayant une forme, des tous structurellement organisés desquels nous abstrayons ensuite les différents éléments. Alors que les sensations sont de l'ordre des impressions sensibles, ces tous structurellement structurés sont de l'ordre de la perception. Quine fait alors l'économie de la conscience impliquée par les théories philosophiques traditionnelles de la connaissance en définissant la "perception" dans les termes du behaviorisme (la théorie du comportement conditionné), la notion de "perception" appartenant à la théorie du conditionnement stimulus-réponse pour laquelle les habitudes, inculquées par conditionnement, deviennent des dispositions. Quine peut ainsi considérer le langage comme un complexe de dispositions à émettre des comportements verbaux spécifiques. Il se démarque des deux premiers projets empiristes puisqu'il se trouve réintroduire la question de l'innéisme. En effet, afin d'éviter une régression à l'infini, il doit admettre que certaines dispositions, certains standards de similarité perceptuelle, doivent précéder tout apprentissage et être innées — ce qui transgresse bien évidemment les limites des comportements observables qu'il s'était lui-même fixées pour critiquer toute forme de mentalisme, sans préciser toutefois en quoi une "disposition" n'est pas "mentale" ?

Toujours au chapitre 2, nous avons entrepris de reconstruire sa théorie de la signification (2.2.) — limitons-nous ici aux énoncés d'observations (2.2.4.) afin de faire retour sur le problème de la distinction "analytique-synthétique" (2.3.). Les énoncés d'observations sont pour Quine le nom de comportements verbaux observables, il s'agit d'énoncés occasionnels, vrais à certaines occasions, faux dans d'autres. Deux conditions doivent être satisfaites afin qu'un énoncé soit observationnel : 1) condition "privée", l'énoncé doit être directement relié à un éventail de stimuli globaux pratiquement similaire perceptivement, l'énoncé doit donc pouvoir être appris par conditionnement direct ; 2) condition "sociale", la communauté linguistique pertinente doit pouvoir donner son

assentiment ou son dissentiment, sans hésitation, au comportement verbal. Cette dernière condition joue deux rôles : elle est nécessaire pour asseoir la *connaissance* (rendre la science intersubjective) et *l'apprentissage* (initier l'enfant au langage) sur une base objective, ou à la rigueur intersubjective. Les catégoriques observationnels sont pour leur part des énoncés formés de deux de ces énoncés d'observation reliés par une implication et sur lesquels toute notre connaissance qui va au-delà de la simple perception immédiate déclenchée par l'activation directe de groupements de récepteurs sensoriels et des stimuli environnementaux effectivement présents, est fondée. De même que les énoncés qui intéressent la science sont ceux qui sont vrais en affrontant le tribunal de l'expérience sensible, de même lors de l'apprentissage du langage, les énoncés dignes d'intérêt sont ceux qui permettent d'apprendre leur usage au moyen de l'assentiment, à savoir les catégoriques observationnels *synthétiques*. Quine propose ainsi sa distinction telle qu'appliquée aux catégoriques observationnels. Une difficulté surgit ici dans la mesure où un énoncé toujours vrai et auquel l'assentiment est toujours donné n'apprend manifestement rien quant à son usage dans une situation donnée. Les vérités logiques, qui ne sont pas rattachées à des situations de stimuli (concrètes) et dont on pourrait établir la vérité ou la fausseté par assentiment dans certaines occasions, ne peuvent donc pas être apprises de la même façon que les catégoriques observationnels, et donc, puisqu'il doit nécessairement y avoir apprentissage par assentiment, les circonstances doivent différer de celles excitant des récepteurs sensoriels. Autrement dit, on ne peut réduire l'"analyticité formelle" à l'"analyticité matérielle" en en rendant compte à partir du catégorique observationnel en raison de la différence, au niveau de la table de vérité, entre une implication et une dérivation. À partir d'ici, nous nous sommes butés à des difficultés diverses faisant ressortir que plusieurs notions de l'"analyticité", et en conséquence de la distinction entre "analytique" et "synthétique", se retrouvent pêle-mêle dans les écrits de Quine. Comme nous le disions, cet imbroglio résulte de l'indiscernabilité entre une "étude" et son "objet d'étude" au niveau de la logique. Plutôt que de reprendre tous les développements laborieux allant de la section 2.2.4. à la section 2.3.2., revenons sur ce qui ressort de la dernière section (2.3.3.) dans laquelle nous recourons à la terminologie de Kripke pour comprendre ce qui est en jeu chez Quine.

La distinction entre un objet d'étude et son étude renvoie à la distinction classique entre l'usage et la mention d'une expression ("Paris est la ville lumière" et "'Paris" est composé de cinq lettres"). Le problème épistémologique en question est que l'objectivité (l'observabilité des facteurs rendant le partage intersubjectif possible) est non seulement une *condition de la méthode de l'étude* (scientifique) du phénomène de l'apprentissage du langage, mais également une *condition de cet apprentissage* lui-même, c'est-à-dire l'*objet d'étude*. Étant donné que nous avons affaire à deux notions d'"analyticité" et à deux communautés linguistiques pour les utiliser, on serait en droit de s'attendre à ce que l'objet d'étude et l'étude aient des logiques distinctes, à savoir une logique interne à l'usage de la langue naturelle et une logique externe, un langage idéal construit artificiellement. On ne retrouve cependant qu'une seule logique chez Quine, la logique symbolique étant à la fois la logique de l'objet d'étude et la logique du discours sur l'objet d'étude. La logique symbolique qui était chez Carnap la *méthode* de reconstruction rationnelle des théories scientifiques de l'apprentissage devient l'*objet d'étude*, c'est-à-dire la science (philosophique) décrite comme un niveau de la structure du système d'énoncés (nos croyances sur le monde obtenues à partir de l'impact des ondes et des particules sur nos terminaisons nerveuses) dont Quine entreprend la reconstruction rationnelle. Lorsque Quine paraphrase un terme par un autre, non pour l'éliminer, mais pour pouvoir continuer à l'utiliser, nous retrouvant avec des termes behavioristes, mentalistes et neurophysiologiques pouvant être traduits les uns dans les autres, il ressort qu'il fait mention de ces termes, et non usage comme le ferait un véritable scientifique.

En inversant la filiation proposée par Kripke, nous nous retrouvons avec trois champs de recherche à distinguer dans l'argumentation de Quine : 1) l'épistémique, c'est-à-dire la théorie de la connaissance où se trouve la distinction "analytique-synthétique" ; 2) le métaphysique, à savoir l'explication (*explanation*) scientifique ; 3) le fondationnel, où se trouve la distinction "*a priori* - *a posteriori*". Nous avons noté qu'au champ épistémique sont confondus i) la théorie de la connaissance et ii) la métaphysique en raison du problème de l'indiscernabilité de l'objet et de l'étude de l'objet que nous avons distingué à l'aide de la distinction entre usage et mention d'une expression, en spécifiant que la reconstruction rationnelle chez Quine n'a pas la prétention de fonder le discours scientifique sur d'autres

critères de justification formels, mais simplement d'explicitier formellement (faire mention et non usage) les critères à l'œuvre en science.

Au point de vue épistémique ou de la distinction "analytique-synthétique", Quine propose deux distinctions (l'"analyticité formelle" (i & ii) avec l'identité entre classes et l'"analyticité matérielle" (iii & iv) avec l'inclusion entre classes) qui s'apprennent de la même façon, à savoir par l'assentiment de la communauté linguistique à l'exécution d'un comportement verbal approprié dans une situation de stimuli donnée, mais où ce sur quoi porte le comportement (situation de stimuli dans un environnement concret (des choses) ou abstrait (des mots)) et la communauté linguistique (les locuteurs de la langue naturelle ou les spécialistes de la logique symbolique) diffèrent :

Analyticité formelle

Première classe d'énoncés analytiques (type1) dont la vérité dépend de la forme logique.

"Vérité logique" : catégorique observationnel dont les récepteurs activés dans l'antécédent et le conséquent sont identiques (isomorphie).

Explicans : un énoncé complexe dont la table de vérité n'affiche que la valeur "vrai" peu importe la valeur assignée à ses énoncés composants élémentaires.

Explicatum : un énoncé vrai en vertu de sa fonction dans le système formé par l'ensemble de la connaissance humaine.

i) *énonciation complexe analytique formelle* (vérité logique) : équivalence posée entre deux énonciations élémentaires qui ont reçu indépendamment un assentiment (sont vraies) pour toutes les mêmes situations de stimuli abstraites où elles peuvent faire occurrence.

ii) *énonciation complexe synthétique formelle* : énonciation dont l'assentiment (valeur de vérité) donné indépendamment à ses énonciations élémentaires constituantes, dans diverses situations de stimuli, n'est pas toujours le même.

Analyticité matérielle

Seconde classe d'énoncés analytiques (type2) reposant sur la "synonymie".

iii) Le *catégorique observationnel analytique* prend la forme logique d'un énoncé conditionnel complexe formé d'un énoncé élémentaire antécédent et un autre, conséquent, reliés par le connecteur logique de l'implication, la classe des récepteurs sensoriels activés du conséquent est incluse directement comme une sous-classe dans la classe des récepteurs sensoriels activés de l'antécédent — les deux classes sont activées simultanément par la situation de stimuli.

iv) Le *catégorique observationnel synthétique* prend la forme logique d'un énoncé conditionnel complexe formé d'un énoncé élémentaire antécédent et un autre, conséquent, reliés par le connecteur logique de l'implication, deux classes disjointes sont donc incluses dans une classe de paire de classes (ordonnée) se succédant dans le temps.

Il y a donc lieu de parler, non pas d'une, mais bien de deux distinctions "analytique-synthétique" chez Quine. De plus, si l'on peut qualifier la première (l'analyticité formelle) de pragmatique, il n'en est rien pour la seconde (l'analyticité matérielle). En effet, on ne saurait qualifier cette dernière distinction de pragmatique, bien qu'elle repose sur une théorie de l'usage de la "signification", puisque même si nous pouvons décider de changer le nom d'une classe de récepteurs sensoriels activés par une stimulation causée par l'environnement, nous ne pouvons certainement pas changer de la sorte la classe de récepteurs sensoriels qui sont affectés. Autrement dit, le pragmatisme ici est purement nominal, *de dicto* et non *de re*, de sorte que ce que propose Quine dans *From Stimulus to Science* est une distinction de nature ne variant pas selon l'usage entre le synthétique et l'analytique.

Selon Kripke, c'est le point de vue métaphysique (des thèses philosophiques) qui commanderait le point de vue fondationnel (la distinction "*a priori* - *a posteriori*"). Dans le cas de Quine, c'est à la science et non à la philosophie de proposer des visions des choses (cosmologies), de sorte qu'en tant que scientifique, Quine croit en l'existence des objets physiques, le seul type d'entité auquel le discours scientifique — porteur de la seule connaissance objective sur le monde — nous engage ontologiquement. Cette vision métaphysique commandant l'aspect fondationnel conduit à considérer que, du point de vue des sciences empiriques, la façon de justifier les connaissances consiste à confronter les conséquences logiques des théories scientifiques à l'expérience sensible. Dans ces conditions, aucun énoncé du système global constitué des énoncés scientifiques portant sur le monde n'échappe à la *possibilité d'avoir à être modifié (explicans)*, c'est-à-dire que tout énoncé en science est synthétique (*explicatum*), de sorte que du point de vue fondationnel, tout énoncé est *a posteriori*. Quine ne reconnaît donc que les énoncés analytiques *a posteriori* et les énoncés synthétiques *a posteriori*.

Nous avons cependant fait remarquer à cet égard que Quine ne distingue pas entre 1) l'implication, dont la table de vérité présente les valeurs "vrais" et "faux", nous faisant anticiper une stimulation observationnelle lorsqu'une autre stimulation observationnelle a préalablement fait occurrence (une loi empirique) ; et 2) la dérivation, par la loi logique du *modus ponens* (une tautologie dont la table de vérité ne présente que la valeur "vrai"),

d'énoncés d'observations à partir d'énoncés théoriques, liant indirectement les stimulations d'observation par l'intermédiaire d'opérations sur des énoncés et non sur des stimulations (une loi théorique). L'axiomatisation, dont Quine accepte la validité et fait lui-même usage dans ses ouvrages de logiques (p.ex son *New Foundations*), constitue une méthode de démonstration (justification) *a priori*, c'est-à-dire que la modification de certaines suppositions (comme le tiers exclu) afin d'ajuster plus simplement le système d'énoncés global à l'expérience à la suite d'une réfutation ne modifie en rien la forme, la *méthode de justification*, ni son *aprioricité*. Autrement dit, du point de vue de la *forme (méthode de justification)*, la validité d'une démonstration logique ne nécessite aucun recours à l'expérience et échappe à la *possibilité d'avoir à être modifié*, c'est-à-dire qu'elle est *a priori*. Pour revenir à la question métaphysique, il en découle que la science nous engage ontologiquement à reconnaître l'existence réelle des classes en raison de leur statut de variables liées dans le discours logico-mathématique, de sorte qu'au niveau fondationnel, les sciences (formelles) contraignent logiquement Quine à admettre non seulement l'existence réelle des classes, mais également celle d'énoncés synthétiques *a priori*.

Au chapitre 3, nous avons concentré notre attention sur la notion de "signification" et son statut logique. Pour ce faire, nous avons utilisé trois notions métaépistémologiques ("explication", "explicitation", "définition") afin de déterminer à quel niveau de langage Quine se situe lorsqu'il caractérise sa notion de "signification-stimulus". Étant donné que sa perspective nous conduit à devoir parler de sa théorie de la signification en termes behavioristes de stimulus-réponse, nous avons utilisé l'argument de la pièce chinoise de Searle ainsi que reconstruit sa théorie de la signification afin de se placer dans une perspective extérieure à celle de Quine pour pouvoir discuter de celle-ci et pour tenter de voir si la caractérisation qu'il donne de la "signification" constitue une définition (explicite ou implicite).

L'argument de la pièce chinoise (3.1.1.) employé contre la thèse de l'intelligence artificielle repose sur la distinction qu'établit Searle entre la syntaxe (la simple manipulation de symboles formels) et la sémantique (ce à quoi il est fait référence lorsqu'il est question d'états et de mécanismes mentaux biologiquement produits par le cerveau). L'argument de Searle consiste à dire que la syntaxe ne donne pas accès à la sémantique et

que celle-ci ne se réduit pas à la syntaxe. Cette distinction s'est toutefois révélée insuffisante pour clarifier d'emblée la position de Quine puisque dans le contexte de la pièce chinoise, le cas où l'homme qui ne comprend pas le chinois produit une suite de symboles qui ne fait pas sens en chinois n'est pas évoqué. Après avoir mis en évidence le parallèle entre la position de Quine et le connexionnisme, nous avons voulu savoir ce qui joue le rôle de la "représentation" chez Quine. Deux concepts de "signification" ont alors été mis de l'avant (3.1.2.). D'un côté, nous avons précisé trois éléments qui interviennent dans la conception de Quine en mentionnant que Churchland se limite au premier : 1) l'environnement et la situation de stimuli dans lesquels les locuteurs se trouvent. Contrairement au réductionnisme "radical" de Churchland, le réductionnisme "modéré" de Quine ne réduit pas la "signification" à la simple excitation des récepteurs sensoriels, comme en témoignent les deux autres éléments intervenant dans sa conception : 2) la sanction de l'association entre le comportement verbal et l'environnement ; 3) l'inscription dans une communauté linguistique qui donne ou non son assentiment. Ce concept de "signification" a été précisé en ces termes : la signification est le caractère approprié de la performance verbale dans une situation de stimuli telle que sanctionnée par la communauté linguistique. La position de Quine se distingue à cet égard de celle de Searle et Churchland. Ces derniers considèrent en effet un individu isolé, alors que Quine fait intervenir la communauté linguistique dans l'apprentissage, l'enfant devenant un individu social. De l'autre, entendu que la théorie symbolique de Searle suppose qu'un élément de signification représente symboliquement autre chose que lui-même, nous avons fait ressortir que la théorie de la signification quinienne se distingue de celle de Searle en ce qu'elle est causale et que sa notion de "signification" constitue une explication : deux comportements verbaux sont dans la relation "avoir la même signification (synonymie)" si ce sont des groupements similaires de récepteurs sensoriels qui sont activés.

Nous avons précisé la position "causale" de Quine en distinguant son psychologisme behavioriste du psychologisme neurologique. Du point de vue métaphysique (au sens de Kripke), à moins de se retrouver avec des causes qui ne produisent pas une partie des effets, la neurophysiologie doit soutenir que les processus physiques produisent des processus mentaux, auxquels nous sommes ontologiquement engagés en tant que variables liées du discours neurophysiologique. Pour la

neurophysiologie, les processus mentaux sont intégrés (en tant que sémantique) à la chaîne causale d'événements physiques (la syntaxe). À l'opposé, le behaviorisme se limite à décrire, prédire et manipuler les comportements observables d'un organisme donné dans un certain environnement en évitant de faire référence à une quelconque boîte noire, de sorte qu'il n'est nulle part question de processus mentaux. Dans ces conditions, le parallèle à la pièce chinoise de Searle que nous avons fait ressortir eu égard à la conception de Quine est le suivant : l'enfant qui apprend le langage de sa communauté linguistique opère à la manière d'un ordinateur en émettant des comportements verbaux déclenchés par la stimulation de ses récepteurs sensoriels sans comprendre la signification (au sens mental) de ces symboles — de sorte qu'aucune sémantique (signification au sens de "représentation") n'accompagne ou n'est intégrée à la syntaxe. Nous avons cependant fait remarquer que dès 1981, Quine opère un revirement important dans l'ancrage de la "signification". En lieu et place d'une caractérisation faisant appel à la situation observable concomitante à laquelle le linguiste et l'indigène sont liés (1960) ou encore à la similarité de "signification-stimulus" de deux locuteurs, à partir de *Theories and Things* la "signification" est caractérisée en ne faisant désormais plus appel qu'aux récepteurs sensoriels d'un seul individu isolé.

Dans les dernières pages de la section 3.1.2., nous avons distingué deux sens possibles du mot "holisme" afin de mettre de l'avant que, contrairement à l'explication chez Duhem, l'explication chez Quine ne fait pas intervenir la représentation, de sorte que son explicitation (reconstruction rationnelle) des explications scientifiques ne saurait faire émerger une sémantique représentationnelle. Étant donné que toute définition est d'ordre sémantique et implique un contenu représentationnel, il en découle qu'aucune définition explicite ne peut être fournie par Quine. Afin de voir si, faute d'une définition explicite, Quine peut néanmoins nous fournir une définition implicite, nous nous sommes tournés vers la philosophie du langage ordinaire (3.2.) pour laquelle la signification réside dans l'usage, ce qui nous a amenés à distinguer l'usage chez Quine et l'usage chez Searle.

En reconstituant la théorie de la signification de Searle à partir de ses emprunts à Austin, Grice et Wittgenstein II, nous avons été en mesure d'identifier certains aspects rattachés à sa notion de "signification" qui sont totalement absents chez Quine, notamment

l'intention du locuteur par distinction de l'effet sur l'interlocuteur et la compréhension de la signification de la part de l'interlocuteur. Chez Searle, l'usage correspond aux cas paradigmatiques que le locuteur applique librement à de nouveaux cas en fonction de ses intentions au moyen de la compréhension projective. Chez Quine, l'usage correspond à la répétition de ce qui a été inculqué à l'enfant au moyen du mécanisme du conditionnement et la performance verbale constitue une réaction à une situation de stimuli. L'usage chez Quine donne ainsi lieu à une syntaxe et à une sémantique intensionnelle, mais non à une sémantique représentationnelle (intentionnelle). Faute d'accès à la représentation mentale de l'interlocuteur en raison de la restriction behavioriste, aucune définition (explicite ou implicite) n'est possible chez Quine. Revenons maintenant à notre objectif de départ.

Notre hypothèse de travail est que l'interprétation standard qui persiste à considérer la critique quinienne de la distinction "analytique-synthétique" comme étant catégorique est irrecevable. La preuve que nous entendons apporter afin de montrer que cette interprétation est inconsistante, sinon depuis la critique initiale de 1951, du moins depuis la parution de *From Stimulus to Science* en 1995, réside en notre propre interprétation formaliste de la signification et du statut logique de la critique de Quine. À cet égard, la notion de "signification" s'est révélée être un cas particulier de notre problème général pouvant nous éclairer en retour sur la notion d'"analyticité" ainsi que sur la critique de Quine. Par exemple, une étude comparative de la notion de "signification" au chapitre 3 a permis, d'une part, de délimiter le sens que l'on doit donner à cette notion chez Quine, d'autre part de spécifier son statut logique à l'aide des notions de "définition", d'"explicitation" et d'"explication". La notion de "signification-stimulus" s'est révélée être une construction syntaxique fautive faisant appel non seulement à des termes appartenant à des niveaux de langage distincts, mais également à des discours qui se contredisent : le discours behavioriste auquel appartient la notion de "stimulus" nie l'existence d'une entité mentale que représente symboliquement la notion de "signification" appartenant au langage mentaliste. La question qui se pose est si la critique de l'"analyticité" et de la distinction "analytique-synthétique" aboutit à une difficulté similaire.

Il importe d'avoir en tête la distinction que nous avons introduite en introduction entre l'explicite et l'implicite, à savoir entre ce que dit un auteur (ses intentions) et ce qu'il

fait, c'est-à-dire ce qui est logiquement présupposé dans sa pratique. La perspective de Quine comporte en effet d'emblée une difficulté, puisque le naturalisme dont il se revendique suppose que la philosophie est une partie intégrante de la science et non une entreprise distincte, l'une analytique (philosophie) et l'autre synthétique (science empirique), comme le soutenaient Carnap et l'empirisme logique. Le problème qui résulte du fait que ces deux langages soient au même niveau est que l'étude et l'objet d'étude s'avèrent indiscernables. Quine reconstruit rationnellement — à l'aide du calcul des prédicats de premier ordre — les principes explicatifs généraux des théories neurophysiologique, behavioriste et gestaltiste de la façon dont nous connaissons le monde jusqu'à nos conceptions scientifiques les plus abstraites sur le monde. Dans cette perspective naturalisée, Quine substitue au mode d'apprentissage "primitif" une façon plus "scientifique" d'apprendre, c'est pourquoi il nous dit qu'apprendre le langage consiste en définitive à apprendre à attribuer des valeurs de vérité (par assentiment et dissentiment), c'est-à-dire à apprendre le calcul des prédicats de premier ordre. Il n'y a donc pas deux logiques d'impliquées chez Quine mais une seule, celle qui ne peut être éliminée du discours scientifique et qui nous engage ontologiquement à l'existence réelle de "classes". La logique symbolique est à la fois la logique du discours sur l'objet d'étude (la méthode) et la logique de l'objet d'étude.

Lorsqu'il invalide la définition analytique de la notion d'"analyticité" ("vrai en vertu de sa signification"), du fait de la circularité (de l'analyticité) de la notion de "signification" et de la notion de "synonymie", Quine doit également invalider la notion de "définition" (où le *definiens* doit avoir la même signification (synonymie) que le *definiendum*) et il entend manifestement lui substituer la notion de "traduction". L'*explication* (l'explicitation), le passage de l'*explicatum* à l'*explicans*, consiste à clarifier les principes explicatifs (*explanation*) du discours scientifique en les traduisant dans le langage du calcul des prédicats de premier ordre, ce que Quine appelle une reconstruction rationnelle. La difficulté est que la critique de la distinction "analytique (*a priori*)-synthétique (*a posteriori*)" comporte un dommage collatéral : lorsque Quine dit faire de sa reconstruction rationnelle de la formation des théories abstraites, à partir de l'impact des ondes et des particules sur nos terminaisons nerveuses, une partie intégrante de la science, cela remet en question par implication la distinction entre l'"explication d'un phénomène" et

l'"explicitation d'un concept", c'est-à-dire l'entreprise même de Quine. Alors que le neurophysiologue élabore une série d'hypothèses qui sont ensuite testées expérimentalement afin de reconnaître si elles permettent ou non de rendre compte du phénomène étudié, la reconstruction rationnelle naturalisée de Quine consiste à coucher (traduire) cette théorie scientifique dans le calcul des prédicats de premier ordre afin de clarifier les concepts en faisant ressortir leurs implications par le biais de la logique des classes et comme conséquence de les ordonner sous la forme d'une déduction logique. Contrairement au neurophysiologue, la tâche de Quine s'effectue par et sur le langage et ne suppose aucun recours à l'expérience. Alors que le neurophysiologue décrit des processus neuronaux (une réalité physique), Quine clarifie (traduit informellement dans le langage du calcul des prédicats de premier ordre) l'expression "récepteurs sensoriels" (un concept). La distinction entre l'"explication d'un phénomène" et l'"explicitation d'un concept" qu'évacue — non intentionnellement — Quine avec sa critique de la distinction "analytique-synthétique" ne peut donc pas être évacuée sans que s'abolisse sa propre entreprise.

Il va sans dire que ce constat a lui-même un effet en retour sur la distinction "analytique-synthétique", qui doit être sauvegardée à l'instar de la distinction entre "explication" et "explicitation" sous peine d'inconsistance. Nous pourrions être tentés de considérer que la réintroduction de la distinction entre "analytique" et "synthétique" par Quine dans *From Stimulus to Science* permet de résoudre cette difficulté. Nous savons de plus que Quine qualifie la notion de "vérité logique" d'analytique, au sens de la table de vérité. Mais Quine prend bien la peine de spécifier que la distinction qu'il introduit dans *FSS* ne s'applique pas aux énoncés théoriques de part en part, mais uniquement aux catégoriques observationnels. Or, comme nous l'avons vu au chapitre 2, même si l'on décide de faire échapper une loi empirique (un catégorique observationnel) de la falsification, cela n'en ferait pas pour autant une vérité logique. Du point de vue fondationnel, une loi empirique (implication) reçoit sa signification (sa valeur de vérité) différemment d'une loi logique (dérivation). Autrement dit, une vérité logique reçoit sa signification par une méthode (axiomatique) de démonstration qui n'a pas la possibilité d'être modifiée (*a priori*) alors qu'une loi empirique la reçoit par confrontation à l'expérience et est sujette à être modifiée (*a posteriori*). Étant donné qu'elle ne porte pas

(directement) sur les phénomènes, mais d'abord et avant tout sur les concepts, la reconstruction rationnelle de Quine — qui procède non par implications, mais bien par dérivations logiques afin de conserver la valeur de vérité des énoncés — nécessite une distinction de nature et qui ne varie pas selon l'usage entre l'analytique et le synthétique. En d'autres termes, sa distinction renouvelée dans *FFS* (l'analyticité matérielle) entre analytique (*a posteriori*) et synthétique (*a posteriori*) est insuffisante pour tenir compte de la distinction entre l'"explication d'un phénomène" et l'"explicitation d'un concept". De fait, nous avons fait ressortir au chapitre 2 qu'une autre distinction "analytique-synthétique" (analyticité formelle) se trouve chez Quine.

Le fait de ne pas distinguer entre l'étude et l'objet d'étude conduit à des difficultés qui se retrouvent également dans son article de 1951, *Two Dogmas of Empiricism*. De même que le réductionnisme radical de Churchland aboutit à un paradoxe logique en devant supposer l'existence du mentalisme pour pouvoir en nier l'existence, de même Quine suppose l'existence de l'analyticité (*a priori*) pour en mener une critique. C'est en recourant à un langage mentaliste comprenant les notions de "définition", d'"explicitation", de "synonymie" et de "signification" que Quine entend critiquer l'"analyticité", ce qui l'inscrit manifestement dans un semblable paradoxe logique consistant à supposer l'existence de ce qu'il entend critiquer. Plutôt que d'utiliser la paraphrase — à l'instar de Quine — afin de continuer à faire usage et à traduire entre eux des termes de niveaux de langage distincts, revenons à notre distinction initiale entre épistémologie et métaépistémologie afin de spécifier la signification et le statut logique de la critique de Quine.

Au niveau épistémologique, la critique de Quine prend la forme d'une critique de nature logique de certains des outils qu'un épistémologue rattaché à la tradition de l'empirisme logique entend utiliser dans son étude philosophique (analytique) de la science. Par exemple, Carnap qui entend procéder à une reconstruction rationnelle du monde extérieur à l'aide de définitions analytiques dans son *Aufbau*. Lorsqu'on demeure au niveau épistémologique, la critique de Quine paraît néanmoins incompréhensible : pourquoi en effet remettre en question des outils d'analyse que l'on admet utiles et dont l'usage témoigne que nous en avons une compréhension suffisante pour continuer à les utiliser,

sous prétexte qu'ils ne sont pas assez clairement définis ? Bien plus, qu'est-ce qui justifie logiquement le rejet de toute distinction "analytique-synthétique" — comme le laisse à penser la fin de l'article de Quine — alors même que la seule distinction qui soit en question est celle de l'empirisme logique ? La critique de Quine ne fait sens que si nous comprenons qu'elle s'applique non seulement à son objet (l'épistémologie et la distinction "analytique-synthétique"), mais également à l'étude de son objet (la métaépistémologie).

Au niveau métaépistémologique, la critique de Quine prend la forme d'une dénonciation d'un dogmatisme dans la tradition de l'empirisme logique. À ce niveau, ce n'est pas simplement la distinction qui est remise en question, mais la méthode préconisée par l'idéal épistémologique de l'empirisme logique : une fondation *a priori* de la science et une analyse *a priori* de la structure logique du discours scientifique selon le modèle (axiomatique) des métamathématiques. En d'autres termes, ce à quoi s'en prend Quine, c'est à une conception métaépistémologique distincte de la sienne et qui donne lieu à une conception épistémologique qui accepte la possibilité de connaissances *a priori* et qui tente de s'ériger en philosophie première en donnant à la science un fondement ultime. Étant donné qu'elle constitue une remise en cause d'une *conception épistémologique*, la critique quinienne de la distinction "analytique-synthétique" est donc de niveau métaépistémologique. À ce niveau, la signification que prend cette critique est celle d'une remise en question de la pratique philosophique dominante à l'époque de l'empirisme logique. Dans ces conditions, il importe de souligner l'inconsistance de l'interprétation standard selon laquelle la critique de Quine signifie un rejet catégorique de la distinction "analytique-synthétique". Cette interprétation est inconsistante (incohérente), puisque qu'elle donne lieu à ce qui, dans une démonstration par l'absurde, est considéré comme une preuve de la fausseté de la supposition d'où elle découle, c'est-à-dire une contradiction évidente — Quine ne peut pas à la fois rejeter et ne pas rejeter la distinction "analytique-synthétique". En contrepartie, notre interprétation formaliste suppose que le statut logique de la critique de Quine est de niveau métaépistémologique. Cette critique ne signifie pas le rejet catégorique de la distinction "analytique-synthétique" en soi, mais le rejet d'une certaine pratique philosophique pour laquelle les connaissances *a priori* sont possibles et qui donne lieu à une certaine forme de la distinction. Comme nous l'avons vu avec *From Stimulus to Science*, Quine est prêt à accepter une forme renouvelée de cette distinction si elle est caractérisée en termes behavioristes en vertu de sa propre conception métaépistémologique.

Bibliographie

A. Ouvrages primaires

- QUINE, W.V., *Du point de vue logique : neuf essais logico-philosophiques*, traduit de l'anglais (USA) sous la direction de SANDRA LAUGIER, par C. ALSALEH [et al.], Paris : Librairie Philosophique J.Vrin, 2003, 254 p.
- QUINE, W.V., *From a logical point of view*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1953 (1980), 184 p.
- QUINE, W.V., *From stimulus to science*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1995, 114 p.
- QUINE, W.V., « In Praise of Observation Sentences », dans *The Journal of Philosophy*, Vol. 90, No. 3 (Mar., 1993), pp. 107-116, Journal of Philosophy, Inc.
- QUINE, W.V., *La Poursuite de la vérité*, traduit de l'anglais par MAURICE CLAVELIN, Paris : Éditions du Seuil, c1993, 153 p.
- QUINE, W.V., *Le mot et la chose*, traduit de l'américain par JOSEPH DOPP et PAUL GOCHET, avant-propos de PAUL GOCHET, Paris : Flammarion, [1999], c1977, 399 p.
- QUINE, W.V., *Méthodes de logique*, traduction de MAURICE CLAVELIN, Paris : A. Collin, c1984, 295 p.
- QUINE, W.V., *Ontological relativity : and other essays*, New York : Columbia University Press, 1969, 165 p.
- QUINE W.V., « Progress on Two Fronts », dans *The Journal of Philosophy*, Vol. 93, No. 4 (Apr., 1996), pp. 159-163, Journal of Philosophy, Inc.
- QUINE, W.V., *Pursuit of Truth*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1990, 113 p.
- QUINE, W.V., *Relativité de l'ontologie et autres essais*, traduit de l'anglais (États-Unis) par JEAN LARGEAULT, introduction par SANDRA LAUGIER, Paris : Aubier, 2008, 187 p.
- QUINE, W.V., *Theories and things*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1981, 219 p.
- QUINE, W.V., *The Roots of Reference*, LaSalle, III : Open Court Pub. Co., 1973 (c1974), 151 p.

QUINE, W.V., « Two Dogmas in Retrospect » dans *Canadian Journal of Philosophy*, Vol. 21, No. 3 (Sep.), pp. 265-274, Canadian Journal of Philosophy, 1991.

QUINE, W.V., *Word and Object*, Cambridge : Massachusetts Institute of Technology Press, 1960, 294 p.

SEARLE, JOHN R., *Expression and meaning : studies in the theory of speech acts*, Cambridge, Cambridge University press, 1979, 187 p.

SEARLE, JOHN R., « L'esprit est-il un programme d'ordinateur ? » dans *Pour la science*, No. 149 (Mars), pp. 38-44, Paris : Librairie classique E. Belin, 1990.

SEARLE, JOHN R., *Speech acts : an essay in the philosophy of language*, London, Cambridge University Press, 1969, 203 p.

SEARLE, JOHN R., *The philosophy of language*, edited by J.R. SEARLE, London : Oxford University Press, 1971, 149 p.

B. Ouvrages secondaires

AUSTIN, J.L., *Quand dire, c'est faire = How to do things with words*, introduction, traduction et commentaire par GILLES LANE, Paris : Éditions du Seuil, 1970, 183 p.

BARRETT and GIBSON, *Perspectives on Quine*, edited by ROBERT B. BARRETT and ROGER F. GIBSON, Cambridge, Mass., USA : B. Blackwell, 1990, 358 p.

BERGMANN, GUSTAV, *The Metaphysics of Logical Positivism*, Madison, University of Wisconsin Press, 1967, 340 p.

BURGESS, JOHN P., « Quine, Analyticity and Philosophy of Mathematics » dans *The Philosophical Quarterly*, Vol. 54, No. 214 (Jan.), pp. 38-55, Blackwell Publishing for The Philosophical Quarterly, 2004.

CARNAP, RUDOLF, *Induktive Logik und Wahrscheinlichkeit*, bearbeitet von WOLFGANG STEGMÜLLER, Wien : Springer, 1959, 261 p.

CARNAP, RUDOLF, *Logical Foundations of Probability*, London : Routledge and Kegan Paul, 1950, 607 p.

CARNAP, RUDOLF, *Meaning and necessity : a study in semantics and modal logic*, Chicago : University of Chicago Press, 1956 (1988), 258 p.

CARNAP, RUDOLF, *The logical syntax of language*, London : K. Paul, Trench, Trubner, 1937, 352 p.

- CLÉMENT, FABRICE et KAUFMANN, LAURENCE, *Le monde selon John Searle*, Paris : Éditions du Cerf, 2005, 111 p.
- DAVIDSON, DONALD, *Words and objections : essays on the work of W.V. Quine*, édité par DONALD DAVIDSON et JAAKKO HINTAKKA, Dordrecht : D. Reidel, 1975, 373 p.
- DUHEM, PIERRE, *La théorie physique : son objet, sa structure*, Paris : Librairie Philosophie J. Vrin, 1981 (c1906), 524 p.
- ENGEL, PASCAL, *Philosophie et psychologie*, Paris : Éditions Gallimard, 1996 (éd. 2005), 473 p.
- GIBSON, ROGER, F., « Quine and Davidson: Two naturalized epistemologists », dans *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 37:4, pp. 449-463, 1994.
- GIBSON, ROGER F., *The philosophy of W.V. Quine : an expository essay*, Tampa : University Presses of Florida, 1982, 217 p.
- GRICE, H. P., « Meaning », dans *The Philosophical Review*, Vol. 66, No. 3 (Jul., 1957), pp. 377-388, Duke University Press.
- GRICE, H.P., *Studies in the Way of Words*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1989, 394 p.
- GRICE, H.P. and STRAWSON, P. F., « In Defense of a Dogma », dans *The Philosophical Review*, Vol. 65, No. 2 (Apr., 1956), pp. 141-158, Duke University Press.
- HAHN, LEWIS EDWIN, *The philosophy of Donald Davidson*, Chicago : Open Court, 1999, 782 p.
- HEITNER, REESE M., « From a Phono-Logical Point of View: Neutralizing Quine's Argument against Analyticity » dans *Synthese*, Vol. 150, No. 1 (May), pp. 15-39, Springer, 2006.
- HEMPEL, CARL GUSTAV, OPPENHEIM, PAUL, « Studies in the Logic of Explanation », *Philosophy of Science*, Vol. 15, No. 2, (Apr., 1948), pp. 135-175.
- HOKWAY, CHRISTOPHER, « Naturalized epistemology and epistemic evaluation » dans *Inquiry : An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 37:4, pp. 465-485, Routledge, 1994.
- HOUKES, WYBO, « Normativity in Quine's naturalism : the technology of truth-seeking ? » dans *Journal for General Philosophy of Science* 33, pp. 251-267, Kluwer Academic Publisher, 2002.

- HUME, DAVID, *Enquête sur l'entendement humain*, traduction revue et corrigée, présentation et commentaire par DIDIER DELEULE, Paris : Livres de poche, 1999, 318 p.
- KANT, EMMANUEL, *Critique de la raison pure*, traduction, présentation et notes par ALAIN RENAUT, Paris : Flammarion, 2006, 749 p.
- KIM, JAEGWON, « What is 'Naturalized Epistemology' » dans *Philosophical Perspectives*, Vol. 2, *Epistemology*, pp. 381-405, Ridgeview Publishing Company, 1988.
- KRIPKE, SAUL A., *Naming and necessity*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1980, 172 p.
- KRIPKE, SAUL, *La logique des noms propres*, trad. française PIERRE JACOB et FRANÇOIS RECANATI, Paris, Les Éditions de Minuit, 1982, 173 p.
- LEROUX, JEAN, *Introduction à la logique*, Paris : Diderot, 1998, 344 p.
- LEONARDI, PAOLO et SANTAMBROGIO, MARCO, *On Quine : new essays*, édité par PAOLO LEONARDI et MARCO SANTAMBROGIO, Cambridge : Cambridge University Press, 1995, 361 p.
- MONTMINY, MARTIN, *Les fondements empiriques de la signification*, Saint-Laurent, Québec : Bellarmin, 1998, 234 p.
- MUELLER, OLAF, « Does the Quine/Duhem Thesis Prevent Us from Defining Analyticity ? On Fallacy in Quine » dans *Erkenntnis (1975-)*, Vol. 48, No. 1 (Jan.), pp. 81-99, Springer, 1998.
- MULLER, AXEL, « Putnam vs. Quine on Revisability and the Analytic-Synthetic Distinction » dans *Maria Baghramian (ed.) : Reading Putnam*, Oxford : Routledge, 2012.
- ORENSTEIN, ALEX, *W.V. Quine*, Princeton, N.J. : Princeton University Press, 2002, 209 p.
- PAGIN, PETER, « A Quinean Definition of Synonymy », dans *Erkenntnis (1975-)*, Vol. 55, No. 1, pp. 7-32, Springer, 2001.
- PAGIN, PETER, « Indeterminacy and the Analytic/Synthetic Distinctions: A Survey », dans *Synthese*, Vol. 164, No. 1 (Sep), pp. 1-18, Springer, 2008.
- PRESTON, JOHN and BISHOP, MARK, *Views into the Chinese room : new essays on Searle and artificial intelligence*, edited by JOHN PRESTON and MARK BISHOP, Oxford, New York : Clarendon Press, 2002, 410 p.
- QUINE, W.V., *The time of my life : an autobiography*, Cambridge : Massachusetts Institute of Technology Press, 1985, 499 p.

- RADNITZKY, GERARD, *Contemporary schools of metascience*, Göteborg: Akademiförlaget (1968), Vol. 1, *Anglo-Saxon Schools of metascience*, 200 p.
- RICHARDSON, ALAIN, UEBEL, THOMAS, *The Cambridge Companion to Logical Empiricism*, New York: Cambridge University Press, 2007, 430 p.
- RUSSELL, BERTRAND, *Mysticism et logique*, traduction de l'anglais, présentation et notes sous la direction de DENIS VERNANT, Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2007, 222 p.,
- SALMON, C. WESLEY, « The Spirit of Logical Empiricism: Carl G. Hempel's Role in Twentieth-Century Philosophy of Science », *Philosophy of Science*, Vol. 66, No. 3 (Sep., 1999), pp. 333-350.
- TARSKI, ALFRED, *Logic, semantics, metamathematics : papers from 1923 to 1939*, traduit par J. H. WOODGER, Oxford : Clarendon Press, 1956, 471 p.
- TOURNIER, FRANÇOIS, « L'explicitation d'un concept », dans *Philosophiques*, Volume 6, numéro 1, avril 1979, pp. 65-118, Société de philosophie du Québec.
- TREMBLAY, CLAUDE, *Signification: communication ou représentation?*, thèse (M.A.) Université Laval, 1994, 106 p.
- WITTGENSTEIN, LUDWIG, *Philosophische untersuchen*, traduit par G.E.M. ANSCOMBE, Oxford : B. Blackwell, 1967, 272 p.